

10
2



91



12222222

12222222

TRAITE CHIMIQUE

DE LA VERITABLE CONNOISSANCE
DES FIEVRES
CONTINUES, POURPRE'S,

ET PESTILENTES,

Et des moyens de les guerir & de
s'en preserver, tant par les acides
que par les sudorifiques,

*Conformement à la Doctrine Præctique
d'Hyppocrate & de Gallien.*

Et selon les principes & les mouvemens les plus
cachés de la nature, qui passent incessamment de
la generation à la crudité, de la crudité à la
maturité, & de la maturité à la pourriture.

*Avec quantité de comparaisons, qui sont de l'expe-
rience & de la verité la plus sensible.*

Par Me. J A Q U E S M O R E A U Docteur en Me-
decine à Châlon sur Saône.

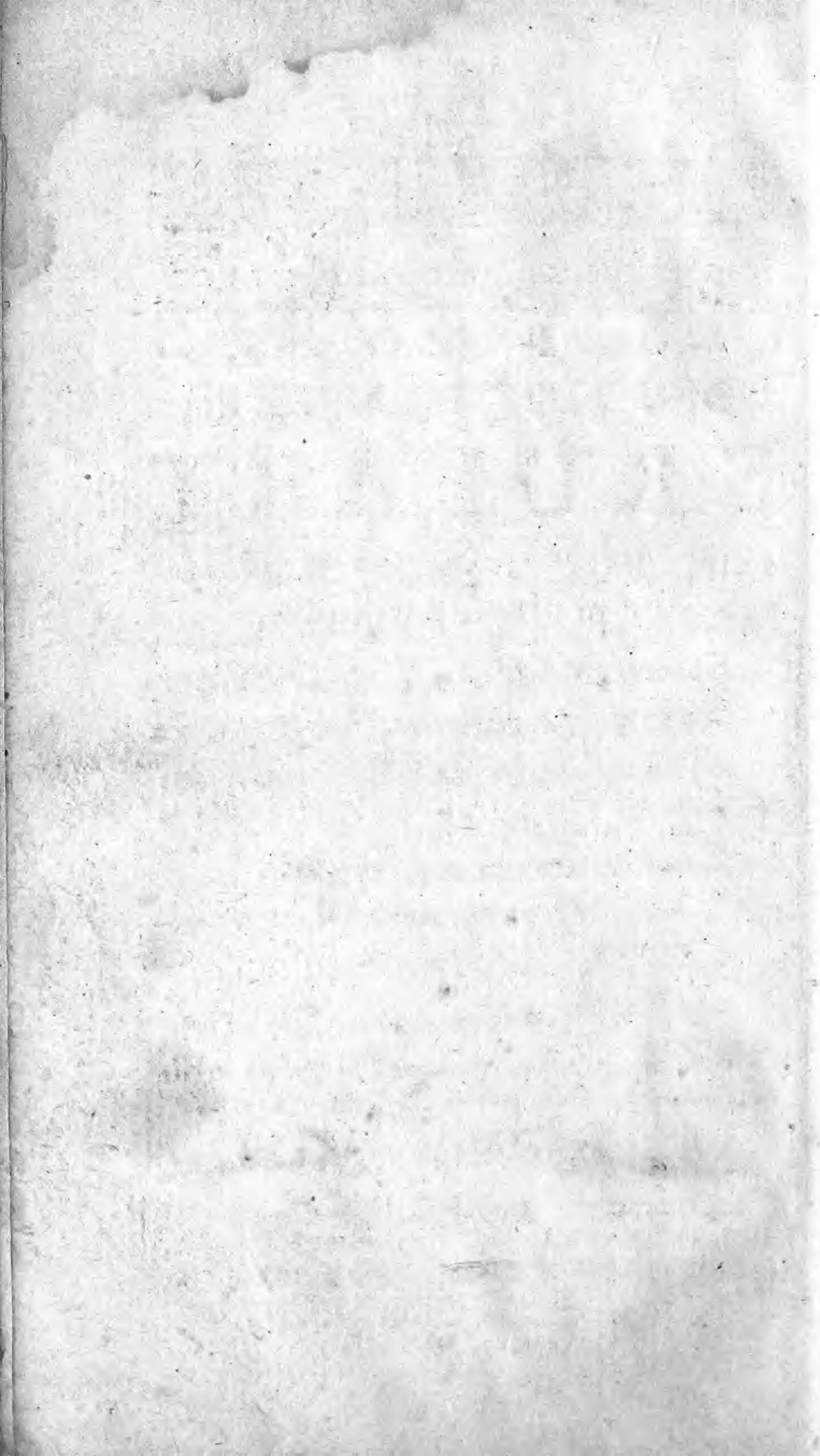
*Ipse revelat profunda & abscondita & in tenebris
constituta & lumen cum eo est. Daniel. cap. 2.*

Jacobus  *Jaccus*

A D I J O N,

Par JEAN R E S S A Y R E Imprimeur & Libraire,
vis à vis les RR. Peres Jesuites 1683.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A MONSEIGNEUR,
MONSEIGNEUR
BRULART
CHEVALIER,
MARQUIS DE LA BORDE,
Baron de Sombernon , de Cou-
ches, & de Malain; Seigneur de
Mussy la Fosse, Travoisy, Sa-
vigny, Sainte Marie sur Ouse,
Chameillon & autres lieux; Con-
seiller ordinaire du Roy en ses
Conseils , & Premier President
au Parlement de Bourgogne.



MONSEIGNEUR,
*Comme j'ay déjà eu l'honneur
de ressentir l'effet de v^{ostre} pro-*

ÉPÎTRE.

tection, lors que vous avés bien voulu terminer une guerre naissante que l'intérêt & la jalousie, plutôt que l'amour de la vérité, avoient élevée contre moy, & contre ma maniere de faire la Medecine, avec les principes de la Chymie, qui est la véritable Physique: J'ay crû que vôtre Grandeur n'aura pas dés-agreable le profond respect avec lequel je luy offre ce petit Traité des Fièvres continuës, pourprées, & pestilentes, comme un témoignage eternal de mon devoir, & de ma reconnoissance; parce que c'est un Ouvrage tres-utile, où la raison & l'experience justifieront infailliblement la vérité de cette Doctrine; & feront voir à découvert les mouvemens

ÉPI TRE.

les plus cachés de la nature au sujet de cette matiere, pourveu qu'il soit soutenu d'un appuy aussi grand que le vôtre, & qu'il paroisse sous l'autorité de vôtre Nom, dont le merite est aussi celebre par la vertu, qu'il est fameux par la Noblesse de vos illustres Ayeuls qui ont possédé les plus importantes Charges de l'Etat; & Vous ont laissé avec le sang tout l'avantage de leurs actions les plus heroïques, pour les réunir en vôtre Personne, où nous les avons vû renaître avec éclat toutes les fois qu'il a fallu conserver le bien public; & où elles ont paru si authentiquement qu'elles Vous immortaliseront dans la memoire de toute la posterité, qui Vous considerera toujours comme l'appuy

ÉPI TRE.

de la Province, l'honneur de la Justice, le Pere & le Protecteur de la Patrie. Toutes ses eminentes qualités, MONSEIGNEUR, qui Vous ont élevé au plus haut degré de la gloire, ne demandent plus à présent de Vous, pour accomplir la félicité commune, que d'être le protecteur des vérités de cette Médecine, qui donne des connoissances certaines de ces sortes de Fièvres, & des remèdes assurés pour les guerir avec méthode; afin que Vous soyés le réparateur de la santé du corps humain lors qu'il en sera affligé, comme Vous l'avez été de celle du corps politique par les beaux Reglemens que Vous avez fait dans le Palais; & par les oracles de vérité que Vous prononcés

EPITRE.

dans vos Arrests, où la Justice est
si saine & si entiere, qu'il attirent
la veneration de tous ceux qui les
entendent. C'est sur cette confiance,
MONSEIGNEUR, que
j'espere de votre Grandeur qu'elle
recevra favorablement cette Do-
ctrine, & que l'approbation d'une
personne aussi éclairée que Vous
l'êtes, luy donnera tout l'éclat ne-
cessaire pour la faire triompher de
l'envie de ses Contradicteurs; &
pour aveugler ces oyseaux de tene-
bres & de mauvais presage, qui ne
peuvent souffrir la lumiere d'une
verité si claire, si sensible & si
necessaire au public, pour se preser-
ver, & pour se guerir des Fièvres
continuës, & des Fièvres pourprées
qui sont si frequentes dans plusieurs

ÉPITRE.

*endroits de cette Province, & par-
ticulierement dans la Ville capita-
le, qui est honorée de vôtre séjour
& de vôtre protection, afin que
l'utilité qu'il en recevra ne soit
qu'un effet de vôtre générosité, qui
m'aura permis de faire imprimer
ce petit Ouvrage sous vos favora-
bles auspices, après l'avoir reçu
comme un témoignage de la profon-
de soumission, avec laquelle je suis,*

MONSIEUR,

De vôtre Grandeur,

Le tres-humble & tres-
obeissant serviteur,

MOREAU.

*EXTRAIT DE L'APPROBATION
de la Faculté de Médecine, donnée dans
la Celebre Université de Paris.*

OU i le rapport de Messieurs les Examinateurs, Commis par la Faculté à la lecture des Livres de Médecine & de Chirurgie, touchant un *Traité Chimique de la veritable connoissance des Fièvres continuës, Pourprées, & pestilentes, & conformément à la Doctrine Pratique d'Hippocrate & de Galien*; composé par Me. Jacques Moreau, Docteur en Médecine à Châlon sur Saône. LA FACULTE' consent qu'il soit imprimé, *comme tres-digne d'être mis au jour, & tres-utile au Public.* DONNE' à Paris le 20. Juin mil six cents quatre-vingt-deux.
Signé, LIENARD Doyen.

LEu aussi par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, & approuvé de Monsieur Petit, Médecin de Monseigneur le Dauphin, suivant son approbation, donnée à Versailles le 4. Janvier mil six cents quatre-vingt-trois, & signée sur l'Original, PETIT Docteur en Médecine, & premier Médecin de Monseigneur le Dauphin.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.



LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Senéchaux, Prevosts, Juges, leurs Lieutenans & tous autres nos Justiciers, & Officiers qu'il appartiendra ; S A L U T. Nôtre cher & bien amé, *Me. Jaques Moreau Docteur en Medecine demeurant à Châlon sur Saône*, Nous a fait remonter qu'il a composé un Livre, intitulé *Traité Chimique de la veritable connoissance des Fièvres continuës, pourprées & pestilentes, & des moyens de les guerir & de s'en preserver, tant par les acides que par les sudorifiques*, lequel il desiroit faire imprimer ; & il Nous a tres-humblement fait supplier de luy accorder nos Lettres sur ce necessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur ou Libraire

qu'il voudra choisir, en tels volumes, marges & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; iceluy faire vendre, debiter, & distribuer par tout nôtre Royaume. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, sous quel pretexte que ce soit, même d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amande, payable sans dépost par chacun des contrevenans, applicable un tier à Nous, un tier à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tier à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests, à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Bibliothèque publique, un en celle du Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier le Sieur le TELLIER, Chancelier de France, de faire imprimer ledit Livre en beau caractere & papier, conformément à nos Reglemens, & de faire registrer ces presentes es registres de la Communauté des Marchands Libraires de nôtre Ville de Paris, à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, pleinement & paisiblement cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire. Voulons qu'en mettant au commencement, sur la fin dudit Livre, l'Extrait des presentes elles soient tenuës pour dûëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoû-

tée comme à l'Original. **COMMANDONS**
au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce re-
quis, faire pour l'exécution des presentes, tous
Actes necessaires, sans demander autre permis-
sion; **CAR** tel est nôtre plaisir. **DONNE'** à Ver-
sailles le 15. jour du mois de Janvier, l'an de
Grace mil six cents quatre-vingt-trois, & de nô-
tre regne le quarantième. *Et plus bas*, Par le
Roy en son Conseil. **JUNQUIERES.**

*Registré sur le Livre de la Communauté des Li-
braires & Imprimeurs de Paris le 22. Janvier
1683. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril
1653. & celui du Conseil privé du Roy du 27. Fé-
vrier 1665. à la charge que ledit Livre sera débité
par les mains d'un Libraire ou Imprimeur, suivant
les Ordonnances & Reglemens. Signé ANGOT
Syndic.*

Et ledit Sieur MOREAU a cédé, & transporté
son droit de Privilege, à JEAN RESSAYRE,
Imprimeur & Libraire de la Ville de Dijon, pour
en jouir conformément à iceluy, suivant l'ac-
cord fait ent'eux.


Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
30. Mars 1683.

Les Exemplaires ont été fournis.

P R E F A C E



PREFACE AV LECTEUR.

 OMME de toutes les Fièvres il n'y en a point de plus surprenantes, de plus dangereuses, ny de plus inconnuës que celles qui sont rapportées dans ce traité, veû même que la plus-part de ceux qui en ont écrit ne s'en expliquent que par des qualités occultes, cela m'a obligé de m'y appliquer avec beaucoup de contention, pour m'éclaircir autant que je pourray sur une matiere d'une si grande importance , & pour être toujours prêt dans les occasions à secourir tous ceux qui se trouveront atteints de ces sortes de maladies, qui sont d'autant plus facheuses qu'elles étonnent tres-souvent le Medecin, & qu'elles font mourir beaucoup

P R E F A C E.

de gens avant qu'on les puisse connoître.

C'est dont cette consideration qui m'a poussé à presenter ce petit traité au public , comme le plus utile & le plus necessaire de tous ceux qui sont dans la Medecine ; & parce que ces sortes de Fièvres ne peuvent naître dans un endroit qu'en même temps elles ne ravagent bien souvent des Provinces entieres : Je prie le Lecteur de se defaire des préventions qu'il pourroit avoir contre les cinq principes de la Chymie , qui sont les esprits, les soufres, les sels, l'eau, & la terre dont je me sers pour les expliquer & pour les traiter avec methode, puis qu'il n'y en a point d'autres par le moyen desquels on puisse plus raisonnablement executer ce dessein : Et de ne pas trouver étrange si je n'en ay pas fait un Chapitre separé pour les traiter chacun en particulier parce qu'ils

P R E F A C E.

font tellement connus dans tous les Auteurs Chymiques qu'il n'y en a pas un seul qui n'en ait écrit à fond au commencement de son livre, qui est la raison pour laquelle j'ay crû qu'il seroit inutile d'en faire icy la repetition, & ce d'autant plus que je les explique assez dans tout le corps de ce livre, où l'on trouvera que j'en donne une suffisante intelligence pour faire connoître les mouvemens les plus cachez de la nature au sujet de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture; qui sont tous les differents degrez par où doivent passer tous les mixtes qui sont dans le monde; & qui sont aussi l'unique fondement sur lequel j'établiray toute la connoissance de la veritable Medecine, & par consequent de ces sortes de Fièvres.

Que si l'on voyoit de frequents

P R E F A C E.

succèz dans la Medecine qui n'expliquent les maladies & les remedes que par le chaud & par le froid, on auroit raison de s'y attacher & de s'y arrêter : Mais comme il est certain qu'une Doctrine ne peut pas se servir de deux sortes de principes differents, & que d'ailleurs nous voyons tous les jours que les Medecins qui raisonnent des maladies sur ces premieres qualitez ne laissent pas de se servir dans leur pratique de beaucoup de remedes Chymiques, qui ne peuvent point avoir d'autres principes que ceux de leur art, qui est la Chymie, il faut necessairement conclure, que leur Theorie étant differente de leur Pratique ils ne peuvent avoir ny l'une ny l'autre ; mais encore qu'ils ne sçauroient dire que leur science soit bonne, puis qu'ils sont contrains pour guerir avec succèz les maladies qu'ils traitent de cher-

P R E F A C E.

cher des remedes dans une Doctrine étrangere qui n'est pas établie sur leurs principes.

Mais ce qui devroit obliger le Public à ne pas avoir tant de confiance à cette sorte de Medecine, c'est qu'elle ne peut pas même expliquer les differents effets de quantité de ses remedes qui ont les mêmes degrez des premieres ou des secondes qualités ; comme par exemple : pourquoy la Reubarbe est purgative , le bois de Gayac est sudorifique , & cette plante qu'on appelle *virga aurea* est diuretique , parce que tous ces medicaments qui ont des vertus si contraires ne laissent pas d'être de même temperament puis qu'ils sont chauds & secs au second degré, suivant cette Doctrine , qui pour cette raison ne sçauroit dire que ces premieres qualités puissent produire des effets si differents dans des sujets où elles sont tout à

P R E F A C E.

fait semblables , & par consequent qu'elle ne peut déjà expliquer ces choses suivant ses principes , & qu'elle est obligée dans cette occasion de recourir à des qualités occultes , & d'avouer qu'elle n'en connoît pas la cause , suivant le propre terme dont elle se sert : Et ainsi comme elle raisonne de même maniere sur les maladies , il est certain qu'elle ne les connoît pas mieux que les remedes , & qu'elle prend ordinairement l'effet pour la cause ; car lors qu'elle dit que la Fièvre est causée d'une chaleur étrangere ; il est vray dans le juste raisonnement , que l'on n'a pas la Fièvre parce qu'on a de la chaleur ; mais au contraire qu'on a de la chaleur parce qu'on a la Fièvre , & par consequent que la chaleur n'est qu'un effet de cette indisposition & non pas la cause.

Cependant l'on n'entend presque parler que de chaleur dans cette

P R E F A C E.

Doctrine pour expliquer les causes de toutes les maladies, & pour cette raison l'on n'employe que des remedes rafraichissans pour les combattre, ce qui est pourtant un méconte assez evident puis qu'il devroit avoir autant de differentes alterations qu'il y a de qualités contraires dans cette Doctrine, & par consequent des remedes chauds aussi-bien que des froids, & des secs aussi-bien que des humides, afin que la Theorie fut conforme à la pratique. Neanmoins l'on ne voit pas que ces remedes soient en usage dans cette sorte de Medecine, puis qu'elle ne blâme les sudorifiques dans les Fièvres (quoy qu'ils soient necessaires pour purifier le sang) que parce qu'elle s' imagine qu'ils ont de la chaleur.

Mais si cela étoit vray que les premieres qualités fussent capables de causer les maladies, il s'en suivroit que toutes celles qui proce-

P R E F A C E.

dent de chaleur devroient être combattuës par des qualités froides , & qu'il faudroit necessairement s'abstenir de l'usage des meilleurs aliments qui abondent en principes actifs , & qui par consequent ont quantité de parties sulphurées, dont le mouvement pourroit causer de la chaleur ; ce qui est pourtant contraire à la pratique de cette Doctrine, qui ne défend pas même dans les Fièvres l'usage des bons bouillons de viande , qui ont quantité d'esprits sulphurés qu'ils ont tiré de la chair des animaux dont ils sont faits , & qui par ainsi pourroient produire de la chaleur , & augmenter ces sortes de Fièvres si elles procedoient de cette cause, aussi-bien que toutes les maladies chroniques qu'elle établit sur ce même principe , & où elle permet , non seulement l'usage des bonnes viandes qui seroient contraires pour

P R E F A C E.

la même raison , mais encore celui du pain qui n'y conviendrait pas mieux , puisque tous ceux qui savent l'art de faire des médicaments , n'ignorent pas que l'on peut tirer du bled fermenté , un esprit aussi ardent que celui du vin.

Ainsi il n'y a personne qui ne voye, ou que ces premières qualités ne fassent pas les maladies suivant cette Doctrine (ce qui est véritable) ou bien que le régime de vie qu'elle ordonne n'a point de rapport , & ne convient pas pour procurer la guérison , puis qu'il ne tend pas à une fin contraire à la maladie.

Mais ce qui est encore plus extraordinaire c'est qu'on peut dire avec raison que cette sorte de Médecine ne connoît pas même les principes de chaud & de froid sur lesquels elle raisonne , car si l'on examine de près les remèdes

P R E F A C E.

dont elle se sert pour rafraichir, l'on trouvera qu'ils contiennent évidemment un principe de chaleur, comme il est facile de s'en laisser persuader dans une tres-grande quantité, entre lesquels il ne faut seulement que considerer les semences de melon, de concombre, de citrouille, & de courge, qu'elle nomme par excellence des semences froides, & dont elle apprend à tirer des extraits en les battans dans un mortier de marbre avec de l'eau pour faire des émulsions rafraichissantes; comme si toutes les semences qui sont au monde n'avoient pas en elle même un soufre naturel, qui est un principe de vie, de vegetation, de mouvement & de chaleur; & si elles ne rendoient pas toutes (quand on les presse) des parties huileuses & sulfurées qui sont inflammables de leur nature, comme il est aisé de l'experimenter dans ces sortes de

P R E F A C E.

semences que nous venons de nommer où elles prédominent manifestement aussi-bien que lors qu'elles sont reduites en émulsions, quoy qu'elles n'y paroissent pas de la même maniere parce qu'elles ont été divisées en petites parties insensibles dans cette preparation, où il faut necessairement battre ces semences peu à peu avec une petite quantité d'eau, afin que suivant qu'elles s'incorporent avec les sels qui s'y rencontrent, elles puissent en même temps s'unir par leur moyen avec les parties huileuses pour les separer les unes des autres & les empêcher de paroître; de même maniere qu'il arrive lors qu'on a dissout de l'huile avec du sucre, laquelle s'unit ensuite si facilement avec l'eau, qu'il est presque impossible d'y remarquer les parties sulphurées les moins sensibles, tant elles sont engagées avec l'eau par le moyen de ce sel.

P R E F A C E.

C'est pourquoy nous devons necessairement conclure, que ces sortes d'émulsions qui ont ainsi quantité des parties grasses, huileuses & sulphurées, ne peuvent aucunement convenir dans les Fièvres pour rafraichir, & par consequent que leurs qualité est inconnüe dans cette Medecine qui les employe pour ce sujet, parce qu'elles ne sont pas si-tôt en digestion dans l'estomac que la chaleur, qui même suivant le sentiment de cette Doctrine assemble les parties homogenes, & separe celles qui sont heterogenes, *Calor congregat homogenea & disgregat heterogenea*, fera infalliblement approcher ces parties sulphurées les unes auprez des autres, en telle sorte qu'elle surnageront la liqueur & qu'elles entreront ainsi dans la masse du sang pour l'enflammer & augmenter par leur mouvement la chaleur de son ébullition.

P R E F A C E.

L'on en peut autant dire du syrop violat dont elle se sert pour faire des Juleps rafraichissants ; car premierement , si l'on considere la violette de laquelle on tire le suc qui entre dans sa composition , l'on trouvera déjà que ce n'est pas une chose rafraichissante , puis que c'est un aromate qui a une odeur si extraordinaire qu'un petit bouquet de cette fleur est capable d'embaumer toute une chambre, & que l'odeur qui n'est autre chose suivant Aristote qu'une exhalaison chaude & seche : *odor est exhalatio calidi & sicci*, ne peut pas luy donner cette qualité de rafraichir , non plus que le sucre qui est l'autre moitié de ce mélange , puis qu'il est aussi chaud & sec , suivant cette doctrine. De manière que si l'on vouloit examiner tous les remedes qui sont raisonnés sur le chaud , & sur le froid, l'on trouveroit qu'ils ne sont

P R E F A C E.

pas mieux connus que les émulsions , & le syrop violat dont nous venons de parler ; & ainsi puis que cette Medecine est si peu éclairée dans ses principes, & qu'elle aime mieux croupir dans l'obscurité de l'ignorance que d'ouvrir les yeux à la lumière de la verité que le beau feu de la Chymie découvre clairement à tous ceux qui la cherchent dans ses operations, nous devons necessairement conclure que les documents qu'elle prononce à l'aveugle ne peuvent jamais être que tres-funestes dans leurs succès ; parce qu'elle est de même nature que cet oyseau de Tenebres , & de mauvais présage dont parle le Poëte Ovide.

*Sedet in adverso nocturnus lumine
bubo.*

Funerecque graves edidit ore sonos.

Quoy-que les raisons soient assés fortes pour ne pas s'engager dans un semblable party , & que

P R E F A C E.

je ne pretend pas les avoir avancées pour choquer qui que ce soit ; mais seulement pour faire connoître la verité qui est avantageuse à tout le monde , neanmoins je sçay bien que je ne sçaurois m'empêcher d'être exposé à la censure de quelques uns des plus critiques , qui quoy-qu'ils ne soient pas capables de dire quelque chose de meilleur , & encore moins de mieux faire , mépriseront pourtant la Doctrine que je propose ; mais comme il ne meritent aucunement qu'on leur réponde , & que je ne pretends pas parler à eux suivant le Conseil du Sage , qui me les a déjà fait connoître par leur nom au vingt-troisième chapitre des Proverbes : *In auribus insipientium ne loquaris quia despicient doctrinam eloquii tui* , je ne croy pas qu'il soit icy necessaire de chercher d'autres raisons pour me deffendre contre leur passion que

P R E F A C E.

celle de leur propre insuffisance.

Et s'il s'en rencontre d'autres, qui par un principe de jalousie disent que cette Doctrine n'est pas nouvelle, & que je n'ay rien avancé qui soit de moy ; je conviendray facilement avec eux de la premiere proposition, puis que je pretends que c'est la Doctrine Pratique d'Hyppocrate, & de Galien ; mais je ne tomberay pas d'accord de la seconde, parce que je soutiens qu'elle n'a jamais été traitée sur ces principes, ny d'une maniere si naturelle, & si intelligible. Cependant comme cela ne regarde pas le public, qui n'a pas affaire d'où elle vienne, pourveu qu'elle soit veritable, je souhaite seulement pour leur fermer la bouche qu'on leur demande si elle est bonne ou si elle est mauvaise, afin que s'ils disent qu'elle est bonne, on les oblige pour lors d'avouer qu'ils ne l'a connoissoient pas

P R E F A C E.

pas auparavant , & qu'ils doivent
louer ce livre qui leur apprend
des choses si utiles , & si avanta-
geuses , parce qu'autrement s'ils
osoient soutenir qu'elle leur étoit
déjà connue , il faudroit par ne-
cessité les blâmer de ce qu'ils ne
lont pas suivie jusques à present,
& par ainsi les charger des facheu-
ses consequences qu'on en pour-
roit tirer : Et si au contraire ils
disent qu'elle est mauvaise, on leur
repond aussi en même temps, qu'ils
ne meritent pas d'être crû sur ce
sujet, parce que ce n'est pas assés
de le dire dans le particulier , où
pour l'ordinaire on est à couvert
de la censure ; mais que pour cet
effet ils doivent en écrire publi-
quement , afin de voir s'ils seront
capables d'apporter des raisons qui
puissent renverser tout l'ordre des
mouvements de la nature que cette
Doctrine enseigne si sensiblement,
sans qu'ils soient obligés de tom-
ber

P R E F A C E.

ber eux mêmes dans la confusion : ou bien s'ils ne peuvent pas accepter ce party pour me reprendre , il ne faut pas aussi qu'ils avancent de semblables discours qui ne sont que des paroles en l'air ; car je me contenteray seulement de leur repondre ce qui est dit pour eux dans l'Ecriture au fixième chapitre de Job : *Quare detraxistis sermonibus veritatis cum è vobis nullus sit qui possit arguere me, ad increpandum tantum eloquia concinnatis , & ad ventum verba profertis.* Mais au contraire s'ils sont plus sages cela les doit engager d'honneur à se taire , & suivre le conseil qui leur est donné au treizième chapitre du même livre, *atque utinam taceretis ut putaremini esse sapientes* ; Parce que j'espere que tout ce qu'ils pourront dire de cette maniere ne fera jamais aucune impression sur les esprits les plus éclairés , qui en jugeront tout

P R E F A C E.

au contraire lors qu'ils verront la vérité de mes raisons qui sera confirmée par l'expérience la plus sensible.

C'est pourquoy si l'on fait tant soit peu de reflexion sur toutes ces choses, l'on ne se laissera pas si facilement entraîner au torrent de ceux qui ne jugent de la bonté d'une Doctrine que parce que c'est le train & la route ordinaire ; & qui par consequent quittent le party de la raison pour suivre à l'aveugle les vieux chemins les plus frayés de l'erreur où ils sont malheureusement conduits par la Troupe de ceux qui les precedent, en quoy ils font la même chose que ce qu'un ancien Auteur a dit fort à propos sur ce sujet, *Antecedentem gregem sequuntur non quo eundum sed quo itur.* Et l'on n'aura pas tant de peine à écouter la Chymie qui donnera des idées bien plus claires, plus sensibles &

P R E F A C E.

plus certaines, tant de la nature des maladies que des remedes, puisque les principes sont si sensibles qu'on les peut reconnoître à l'œil dans les resolutions qu'elle fait des mixtes ; où il est facile de voir que les esprits, les soufres, les sels, l'eau , & la terre qui paroissent pour lors , sont les veritables principes de toute composition, suivant cet axiome de Philosophie *omnia enim componuntur in quæ primo resolvuntur.*

Mais quoy-que la Chymie aye le malheur dans nôtre siecle d'être attaquée à la sourdine par les qualités occultes & malignes de ses envieux qui font glisser leur venin dans l'esprit de la plus-part des hommes dont ils gagnent facilement la credulité par l'autorité qu'ils ont acquise, plutôt par la longueur du temps que par la force de la verité ; & que cette science qui se peut vanter de trouver des remedes aux maladies les plus ca-

P R E F A C E.

chées ne peut presque se garantir du poison de ses ennemis ; cependant (mon cher Lecteur) j'ay trop bonne opinion de vous, pour croire que vous vous laissiez prévenir par ces erreurs populaires, qui donnent tant de credit à une Doctrine dont on voit si peu de miracles ; & j'espere que vous n'en jugerés pas sur le sentiment de ceux qui n'en sont les ennemis que parce qu'elle est contraire à leur interest , & non pas à la verité. Mais je ne croy pas qu'il soit icy necessaire de faire l'Apologie de la Chymie à laquelle je me sentirois presque d'humeur à m'abandonner , si tous les plus celebres Auteurs qui en ont traité à fond n'avoient déjà écrit tout ce qui se peut dire sur ce sujet ; & je croy avoir à faire à un Lecteur trop éclairé pour se laisser aller aux préventions d'une Doctrine contraire : Je laisse néanmoins à la discretion d'un chacun d'en juger

P R E F A C E.

comme il luy plaira ; & toute la grace que je demande au Public, c'est de recevoir ce petit traité avec autant de bien-veillance que j'ay de zele de luy offrir pour son utilité ; puisque c'est le dessein que j'ay de me sacrifier à ses interets qui m'y a porté. On y trouvera outre le raisonnement & l'expérience quantité de citations d'Hippocrate & de Galien pour montrer que cette Doctrine n'est pas opposée à la pratique de ces Auteurs, qui est ce qu'il y a de meilleur dans leurs ouvrages ; & quoy-que les principes dont je me sers ayent déjà été traités dans Paracelse , ou dans Vuillis , & qu'il soit tres-difficile que je les puisse employer à mon sujet sans qu'ils rendent quelque fois à un même raisonnement , néanmoins si l'on se dépoüille de toute sorte de preven-tions l'on trouvera de plus que je traite cette matiere d'une autre

P R E F A C E.

façon en ce que j'explique particulièrement ce que l'on doit entendre par la nature , & que je me sers de ses mouvements pour connoître les Fièvres continuës , & les Fièvres Pourprées , où elles se terminent souvent, lors que le sang tombe en pourriture , dont on n'a fait aucune mention dans ces Auteurs ny dans les autres, aussi-bien que de la pourriture contagieuse des Fièvres pestilentes, qui a été inconnuë jusques à present : & enfin de la Methode particuliere dont je traite les unes & les autres , tant par les acides que par les sudorifiques , avec les comparaisons les plus sensibles de la nature , & de l'art , qui font voir par experience , non seulement la verité de cette Doctrine ; mais encore que la Theorie est entierement conforme à la pratique.

Pour le style je ne me suis étudié qu'à le rendre intelligible, sans y affecter le faste , & si je me sers

P R E F A C E.

de quelques repetitions je n'ay pû m'en dispenser parce que la matiere l'exige ; & qu'il a fallû faire application des mêmes raisons à de différents sujets. Enfin s'il se rencontre quelques termes qui ne soient pas au gré des delicats du siecle ; cependant comme ils expliquent mieux suivant mon sens toutes les idées que j'ay conceuës sur cette matiere je ne crois pas que cela doive meriter une rigoureuse censure ny rien diminuer de la bonté de la doctrine, de la force , du raisonnement , ny de la vigueur des remedes , qui est la seule fin que je me suis proposée dans ce petit ouvrage, où les fautes d'ortographe qui s'y peuvent glisser dans l'impression ne doivent pas empêcher de prendre le sens du livre qui fera d'une grande utilité aux sains, & aux malades; puis que je n'y enseigne pas seulement les remedes pour recou-
vrer

P R E F A C E.

vrer la santé ; mais aussi que j'y
découvre les moyens de se la con-
server ; ainsi je prie le Ciel, mon
cher Lecteur que vous en puissiez
faire vôtre profit, & que je vous
sois aussi utile en cela, que j'ay eû
de passion de vous le faire con-
noître, afin que vous ayés l'avan-
tage de dire avec le Poëte Ovide.

*Nec dolor ullus adest , nec febribus
uror anhelis ;*

Et peragit soliti vena tenoris iter.



TABLE DES MATIERES, QUI SONT CONTENUES dans les Chapitres.

CHAPITRE I.

D*Es Fièvres continuës* page. 1
Les qualités occultes ne signifient
rien. *ibid.*

Ce que c'est la Fièvre, & sa definition. p. 3

Les soufres dégagés des autres principes sont
la veritable cause de la chaleur. p. 4

Comment le foin s'échauffe. p. 5

La chaleur n'est pas un effet du feu, mais du
mouvement des Corps sulphurés. p. 7

Hippocrate dit que les maladies ne viennent
pas du chaud, du froid, du sec, & de
l'humidité pag. 5

Le feu en puissance ne veut rien dire. p. 6

Les causes des bonnes ou des mauvaises
odeurs. pag. 7

DES MATIERES.

- Comment le feu s'allume. pag. 8
Ce que c'est que le feu. ibid.
Le sel de tartre, & l'acide du vitriol causent de la chaleur, pourquoy p. 9
Ce que c'est que la chaud. ibid.
Comme quoy elle s'echauffe par le moyen de l'eau. pag. 10
Pourquoy la chau fondue est grasse. ibid.
Les matieres grasses huilleuses, & sulphurées, & le feu ne different entre-elles qu'accidentellement. pag. 11
Fernel dit que tout ce qui doit brûler, ou s'echauffer, doit être sulphuré. pag. 12
Galien appelle la Fièvre du feu. p. 14
Hippocrate dit que la Fièvre vient du dégagement des parties grasses du sang. p. 15
Les Signes & les Symptomes des Fièvres continuës. pag. 17
Les Fièvres deviennent populaires à cause du dereglement des saisons. pag. 19
Ceux qui ont le sang gras, & huilleux sont plus sujets à la Fièvre, & ceux qui mènent une vie sedentaire, & usent d'aliments succulents. pag. 20
Le deffaut de la transpiration cause la Fièvre. pag. 21
Les aliments qui ont trop de matiere, & les liqueurs trop fermentées causent la Fièvre. ibid.
Le vin à beaucoup de ressemblance avec le sang. ibid.

T A B L E

- La maturité est fort à craindre, parce qu'elle est proche de la pourriture.* pag. 22
- Il faut éviter tout ce qui peut trop meurir le sang.* ibid.
- La pourriture est un effet de la chaleur.* p. 23
- Ce que c'est que la nature.* ibid.
- Les principes naturels, qui sont dans le mouvement, & ceux qui sont dans le repos.* p. 23
- Ce que c'est que la generation, & comme elle se fait de la corruption.* pag. 24
- Ce que c'est la crudité.* ibid.
- Ce que c'est la maturité.* p. 25
- Les causes de la chaleur, & de la pourriture.* pag 26
- Les Fièvres sont plus frequentes dans les Pais chauds.* ibid.
- Le vin est appelé le sang de la terre.* p. 27
- Les alterations du vin, & du sang sont de même nature, suivant Galien.* ibid.
- Le vin qui vient dans les lieux froids, & bas ne peut meurir.* pag. 28
- Le vin qui vient dans les lieux chauds, & montueux meurit facilement, & pourquoy.* pag. 29
- Les vins trop meurs ne se gardent pas long-temps.* ibid.
- Il faut faire cuver les vins pour les rendre cruds, & pour les garder long-temps.* p. 30
- Le sucre conserve le suc des fruits, & pourquoy.* pag. 32

DES MATIERES.

La coction artificielle est semblable à la maturité naturelle. pag. 33

D'où vient la bonne odeur, & la douceur des fruits dans la coction, pag. 34

Le soufre exalté est la cause de la rougeur. pag. 36

Pourquoy le cinabre est rouge. pag. 37

Pourquoy le sang est rouge. ibid.

La cause des pâles couleurs pag. 38

Le sang ne peut s'échauffer quand il est crud. ibid.

La trop grande rougeur du sang est une marque de sa maturité, & elle est à craindre. pag. 38

Pourquoy la Medecine a inventé les digestions. pag. 39

La crudité, & la maturité sont les causes de toutes les maladies ibid.

L'ébullition du sang cause enfin la pourriture quand elle dure trop, & de qu'elle maniere. pag. 40

Le sang devient encore plutôt meur que les fruits dans les Pais chauds, & montueux. pag. 41

La nourriture journaliere empêche que le sang ne meurisse trop. pag. 43

Le jeûne est nuisible à ceux qui ont le sang meur. pag. 44

Hippocrate ordonne des aliments crus dans la chaleur du sang. pag. 45

T A B L E

- Le levain de l'estomach est acide, & pour-
quoy il blanchit le chyle. pag. 46
- Le grand exercice échauffe, & allume le
sang trop meur. pag. 48
- Les vins trop meurs ne peuvent se voiturier
sans bouillir. ibid.
- Ceux qui se nourrissent d'aliments cruds,
grossiers, & indigestes supportent facile-
ment le travail sans s'échauffer. ibid.
- Les vins grossiers, & plus cruds deviennent
meilleurs en les voiturant. pag. 50
- Ceux qui s'adonnent à l'étude, doivent se
nourrir d'aliments meurs, & pour-
quoy. pag. 51
- Les maladies qui procedent de la dissipation
des principes actifs. pag. 54
- Le sang salé produit un suc nerveux
acide. pag. 55
- Le divertissement est bon après les grandes
applications d'esprit. pag. 56
- Comme les Fièvres continuës degenerent en
Fièvres malignes. pag. 57
- Comme quoy les impuretés du sang se sepa-
rent naturellement dans la crise. pag. 58
- Comme quoy la mort arrive après l'ébullition
du sang. pag. 60
- Ceux qui sont sanguins, sont plus sujets à la
pourriture du sang. pag. 61
- La pourriture cause des taches pourprées, &
comment. pag. 62

DES MATIERES.

CHAPITRE II.

- D**es Fièvres malignes. pag. 63
Ce que c'est que la contagion, & le levain de la pourriture. pag. 64
Les sels, & les soufres sont les veritables dissolvants des mixtes. pag. 65
L'eau ne peut s'unir avec l'huile sans le sel. pag. 65
L'esprit ne peut s'unir avec le sel sans le soufre. pag. 66
Les corps humides sont sujets à la pourriture, & pourquoy. pag. 66
Le dissolvant veneneux, & le levain pestilentiel est un sel sulphuré qui se manifeste par la puanteur. pag. 67
La peste est une extrême pourriture du sang, suivant Galien. pag. 68
Les elements dans la corruption, retournent dans leur pureté, suivant Hippocrate. ibid.
Les premieres ny les secondes qualités ne sont pas la cause de la peste; mais les principes substantiels de sel, & de soufre impur, suivant Galien. pag. 69
L'activité, & la realité de ce mauvais levain dans l'exemple de la pourriture des fruits, & de la Gangrene. pag. 70
Comme quoy la pourriture dissout le sang. p. 72

T A B L E

Comme quoy la peste s'est communiquée dans
les armées. pag. 72

Comme quoy une bluette de feu peut embraser
tout l'univers, & le sel faire aigrir toute
la pâte dans la fermentation. pag. 73

Les atomes de sel, & de soufre sont des
levains generaux qui peuvent corrompre
toutes les liqueurs où ils s'insinuent. p. 74

Les atomes pourrissants qui sortent des vege-
taux ne corrompent pas si facilement le
sang des animaux que ceux qui sortent du
même sang. pag. 75

Les esprits animaux se distillent dans le cer-
veau comme l'esprit de vin. pag. 53

Ceux qui doivent éviter le travail. p. 54

Les animaux de differente espece ne reçoivent
pas si facilement les impressions contagieu-
ses des autres, & pourquoy. pag. 75

Confirmation de ce que les sels, & les soufres
sont des dissolvants universels dans l'e-
xemple de l'eau forte. pag. 77

Ce que ces sels sulphurés peuvent faire quand
ils s'engendrent dans nôtre corps, où qu'ils
viennent de dehors. p. 78

Comme quoy la Fièvre s'allume dans la peste,
& comme quoy le sang se pourrit. p. 79

Les Exanthemes sont les restes de la pourri-
ture du sang. ibid.

Ce qui cause le charbon. p. 80

Pourquoy le charbon brûle la partie où il est.

DES MATIERES.

- Et la mortifie. pag. 82.
Le charbon n'est pas causé par les sels acides. p. 83.
Les sels acides blanchissent la chair qu'ils mortifient. pag. 84.
Comme quoy les sels fixes du charbon contractent l'acrimonie caustique. ibid.
Ce que c'est que le bubon, Et pourquoy il arrive dans les Glandes. p. 86.
La nature n'est pas capable du raisonnement. ibid.
Pourquoy le bubon suppure, Et de quelle maniere. pag. 87.
Comme se fait le pus. pag. 88.
Pourquoy la Fièvre, Et les autres symptomes cessent quand le pus est fait. p. 89.
-

CHAPITRE III.

- D**U traitement des Fièvres ardentes, Et continües. pag. 90.
Toutes les maladies se doivent traiter par la destruction de leurs causes. p. 92.
Les causes antecedentes Et conjointes des Fièvres continües, Et les indications qu'il faut prendre pour les traiter. p. 93.
La saignée se doit pratiquer dans le commencement, Et pourquoy. pag. 93.
Les petites saignées sont nuisibles dans le commencement, Et pourquoy. p. 96.

T A B L E

- Les grandes saignées dans le commencement ne sont pas dangereuses.* p. 99
- Comme il faut moderer la quantité du sang que l'on doit tirer.* pag. 100
- Il ne faut pas que les saignées que l'on reïtere dans la suite soient si grandes que les premieres.* pag. 101
- Quand il faut reïterer la saignée.* p. 102
- Les remedes alteratifs qu'il faut employer dans le commencement pour rendre le sang plus crud.* pag. 102
- Il ne faut pas mettre le sang dans une extreme crudité.* pag. 103
- Les remedes qui sont raisonnés sur le chaud & le froid ne peuvent corriger l'interperie chaude du sang.* pag. 104
- Les sels servent de milieu pour dissoudre les soufres dans l'eau.* pag. 105
- Il n'y a que la Chymie qui puisse trouver les remedes pour corriger la chaleur du sang.* pag. 106
- L'eau fait assembler les soufres les uns auprez des autres.* pag. 107
- Pourquoy la lessive emporte les tâches grasses & huileuses.* pag. 108
- L'urine est la lessive du sang, & pourquoy elle rougit.* pag. 109
- Les sels figent le mouvement deregulé des esprits dans l'exemple du sel armoniac.* pag. 109.

DES MATIERES.

Les sels doivent être employés dans les Ti-
sanes des febricitants. p. 111

Les sels acides sont les sels purs, & dégagés
des autres principes. ibid.

Les sels fixes contiennent des parties sulphu-
rées qui ne conviennent pas dans les Fié-
vres continües. p. 112

Comme quoy les sels acides peuvent devenir
fixes dans la masse du sang & s'unir avec
ses parties sulphurées pour les engager
dans les autres principes. ibid.

Les acides qui ont passé par la fermentation
ne sont pas si propres que ceux qui pro-
cedent de la crudité. p. 113

Le verjus est le plus propre de tous les aci-
des & pourquoy. ibid.

Comme il faut mêler le verjus avec l'eau &
le sucre pour s'en servir. p. 115

Les acides arrestent bien souvent les Fièvres
continües dans les commencements. p. 118

Les tâches pourprées sont presque toujours
mortelles quand elles ne sont pas toutes
poussées sur la peau. p. 120

L'ame sensitive est dans le sang. ibid.

Les excrements qui resultent du bouillonne-
ment du sang l'entretiennent ensuite dans
l'estat de la Fièvre. p. 121

Les Fièvres se terminent heureusement par
les sueurs & les cours de ventre. p. 122

La mort arrive quand les impuretés du sang

T A B L E

- ne peuvent se digerer. p. 123
- Les acides qui rendent le sang crud ne conviennent plus dans l'état de la Fièvre. ibid.
- La prudence est necessaire au Medecin dans l'état de la Fièvre. p. 124
- Le sang ne s'épure pas dans la crudité non plus que le vin. ibid.
- L'épurement du sang se doit faire comme celui du vin. p. 126
- La Tisane de décoction d'orge & de chrisal mineral est bonne dans l'état de la Fièvre, & pourquoy. p. 127
- Les saignées ne doivent pas avoir laissé la plénitude dans l'état de la Fièvre, & pourquoy. p. 128
- Les hemorrhagies, les hemorrhoides, & les flux de menstrüe ne doivent pas toujours empêcher les saignées. p. 129
- Les saignées ne doivent pas aussi vuider trop les vaisseaux, & pourquoy. p. 131
- Le salut & la santé d'un malade dépend tout à fait de l'épurement du sang dans l'état de la Fièvre. p. 132
- Ceux qui ne connoissent pas la nature de- vroient trembler en faisant la Medecine. p. 133.
- Il faut prendre garde quand la coction est faite afin de procurer une crise artificielle quand elle n'arrive pas naturelle.

DES MATIERES.

ment.

p. 134

Il faut d'abord épurer le sang quand les impuretés se presentent, parce qu'elles rentreroient & causeroient la mort. p. 135

Quand on a perdu l'occasion d'épurer le sang on ne la scauroit plus recouvrer.

p. 135

Ce que c'est que la coction dans les Fièvres.

p. 136

Lors que les symptomes s'adoucissent c'est un signe de coction. p. 137

L'on doit encore observer les urines pour connoître la coction. ibid.

Il ne faut jamais purifier le sang dans la crudité. p. 144

Le sang se doit épurer comme le vin. p. 145

Les écumes du sang se doivent separer par le dessus. comme celles du vin, & ne les pas laisser rentrer de peur qu'elles ne causent la mort. ibid.

Il faut employer les remedes qui chassent du centre à la circonference, & pourquoy.

p. 146

Les sudorifiques ont cette vertu. p. 147

Les écumes du sang ne se peuvent precipiter au fond, ny purger par les purgatifs. p. 148

Les purgatifs ne conviennent jamais que l'ébullition ne soit passée, & que les sudorifiques ne les aient precedés. p. 149

Le chaud & le froid ne sont que les effets

T A B L E

- des maladies. p. 150
- Les Medecins qui traitent les maladies sur le chaud & le froid ne les connoissent pas. p. 151.
- Il ne s'agit dans l'état de la Fièvre, ny d'échauffer, ny de rafraichir, mais d'épurer le sang. p. 152
- Le bouillonnement du sang dans l'état de la Fièvre est avantageux, & pourquoy. p. 153
- La biere ne s'épureroit jamais si l'on y ajoutoit du levain pour la faire bouillir. ibid.
- Les sudorifiques produisent dans le sang les mêmes effets, & il ne faut pas apprehender la chaleur. p. 154
- L'autorité d'Hippocrate, qui n'aprehendoit pas le bouillonnement du sang dans la crise. p. 155
- La sueur universelle est toujours bonne, tant l'artificielle que la naturelle. p. 156
- Le vin est dangereux dans la crudité des Fièvres continuës, suivant Galien. p. 159
- Le vin ben par hazard dans l'état de la coction en a guerri plusieurs par la sueur, nonobstant sa chaleur. ibid.
- Tous les plus celebres Auteurs ont toujours loué la sueur dans les Fièvres. p. 161
- L'Autorité de Celse sur la sueur dans les Fièvres. p. 162

DES MATIERES.

- L'autorité de Sennerte sur la sueur.* p. 164
- Les sudorifiques qui ont des parties sulphurées ne sont pas si bons que ceux qui n'en ont point.* p. 165
- Le mouvement n'excite pas la chaleur à moins que ce ne soit celui des corps sulphurés.* p. 167
- Les parties sulphurées s'assemblent toujours les unes auprez des autres dans le mouvement.* ibid.
- Le beurre se separe de la crème par le moyen du mouvement, & pourquoy.* ibid.
- Les sels volatils ne peuvent pas échauffer nonobstant leurs mouvement.* p. 168
- Le mouvement des sels volatils procede de celui des esprits qui sont unis avec eux.* p. 169
- Les animaux contiennent des sels volatils plus purs que les vegetaux.* ibid.
- Comme les sels volatils se separent dans la distillation, & comment il les faut separer des autres principes.* p. 170
- Le sel armoniac contient des sels volatils purifiés, & il ne faut plus que les separer par quelque alkali.* p. 173
- L'esprit volatil du sel armoniac est un excellent sudorifique, qui contient quantité de vertus.* p. 174
- La doze de l'esprit volatil du sel armoniac & comme il le faut mélanger.* ibid.

T A B L E

*Comme quoy l'esprit volatil du sel armoniac
excite la sueur, & qu'il purifie le sang.*

p. 175.

*Dabord que les exanthemes paroissent il
faut incontinent employer les sudorifiques.*

p. 179

*Les exanthemes, les bubons, les parotides, &
les charbons ne sont pas des évacuations
capables de causer une bonne crise. p. 180*

La sueur est toujours salutaire. p. 181

*La purgation & le vomissement sont toujours
dangereux. ibid.*

C H A P I T R E IV.

D*U traitement des Fièvres Malignes.
pag. 183.*

*Les acides & les sudorifiques sont les veri-
tables febrifuges des Fièvres continuës.
ibid.*

*Les indications qu'il faut suivre dans les
Fièvres malignes. p. 184*

*Il ne faut observer ny commencement ny aug-
mentation dans les Fièvres malignes. ibid.*

*Il faut d'abord employer les sudorifiques
dans les Fièvres malignes, sans les faire
preceder des acides. p. 185*

*Les acides empêcheroient le levain conta-
gieux de sortir. p. 186*

DES MATIERES.

La sueur arreste la pourriture suivant Hippocrate & Galien. p. 188

Les purgatifs ne conviennent pas dans les Fièvres Malignes. ibid.

Les purgatifs excitent un mouvement contre nature dans les Fièvres malignes, & ne purgent pas ce qui doit être évacué. p. 189

Les purgatifs sont des venins quand ils ne purgent pas comme il faut. p. 191

La propriété des purgatifs vient de leurs sels & de leurs soufres. p. 192

La bile est un purgatif naturel qui a la qualité des autres. p. 193

Le sel nitre & le soufre commun mêlés & calcinés deviennent purgatifs, & pourquoy. ibid

Les purgatifs approchent du venin pestilentiel. p. 194

Les purgatifs peuvent augmenter la corruption du sang dans les Fièvres malignes. p. 195

Comme il faut évacuer les premières voyes dans les Fièvres malignes. ibid.

Ce qu'il faut faire quand les veines sont pleines dans les Fièvres malignes. p. 196

Il ne faut pas saigner lors qu'il n'y a point de plénitude. p. 198

Il faut se servir des sudorifiques qui ne soient pas sulphurés. p. 199

Comme il faut traiter le bubon par les reme-

T A B L E

<i>des extérieurs.</i>	p. 200
<i>Comme il faut traiter le charbon.</i>	p. 203
<i>Les acides sont contraires au charbon.</i>	p. 205
<i>Pourquoy l'huile glaciale de l'antimoine est contraire au charbon.</i>	ibid.
<i>Comme il faut traiter le charbon quand il est accompagné d'une tres-grande chaleur.</i>	p. 206
<i>Ce qu'il faut faire quand les veines sont enflées à l'entour du charbon.</i>	p. 207
<i>Les exanthemes se dissipent avec la sueur.</i>	ibid.

C H A P I T R E V.

D <i>Es moyens de se preserver des Fièvres malignes.</i>	p. 208
<i>Le succez des Fièvres malignes est incertain, suivant Hippocrate.</i>	p. 208
<i>Il est plus difficile de les guerrir que de s'en preserver.</i>	p. 209
<i>Il faut éloigner le déreglement des choses non-naturelles.</i>	p. 210
<i>Quelle est la constitution du sang qui le dispose à la pourriture.</i>	ibid.
<i>La pourriture n'est jamais precedée immédiatement de la crudité.</i>	p. 211
<i>La maturité n'est pas toujours un état avantageux, & pourquoy.</i>	p. 212

DES MATIERES.

*Ce qu'il faut faire pour se preserver des
Fièvres Malignes & Pestilentes.* p. 213

*Le Theriaque, le Diascordium, le Meiridate
& tous les autres aromats ne valent rien
dans les Fièvres malignes, & pourquoy.*

p. 214.

*La diette, la Chirurgie, & la Pharmacie
servent pour se preserver des Fièvres
malignes.*

p. 214

*D'où depend la couleur vermeille & florif-
sante du visage; pourquoy elle est à crain-
dre, & comme il y faut remédier.*

p. 215

En quoy consiste le regime de vie.

p. 216

*Comme il faut corriger l'air durant la Peste,
& celuy qu'il faut choisir.*

p. 217

*Les odeurs aromatiques sont capables de
mettre le sang en mouvement, & comme
il faut les corriger.*

p. 219

*En quoy consiste l'ame sensitive de tous les
animaux.*

p. 220

*De la generation des insectes, & comme quoy
ils ont une même ame.*

p. 222

Pourquoy les mineraux ne peuvent nourrir.

pag. 223

Quel doit être le pain.

p. 224

*Les bonnes qualités du vin, suivant Salomon.
ibid.*

Les vices du petit vin,

p. 225

*Les bons vins n'échauffent pas quand ils sont
bien trempés.*

p. 226

T A B L E

Les alimens qui se tirent des animaux sont
les plus parfaits. p. 227

Les bons vins sont bons pour toute sorte de
personnes. ibid.

Les principes actifs exaltés dans les bons
alimens produisent la maturité du sang.
pag. 228

Il ne faut pas se servir des alimens grossiers
& indigestes pour corriger la maturité du
sang. p. 229

Comme il faut préparer le pain pour empê-
cher qu'il ne fasse un sang trop meur.
ibid.

Comme il faut préparer le vin pour le même
effet. p. 230

Pourquoy ceux qui ne menent pas une vie
laborieuse ne doivent user d'autre pain
que de celui de froment. p. 231

Comme il faut corriger les chairs des animaux
quand ils peuvent faire un sang trop meur.
pag. 234

Pourquoy les ragoûts sont dangereux dans le
temps pestilentiel. ibid.

Les viandes noires ne sont pas de méchant
suc pour se préserver des Fièvres malignes.
pag. 236

La couleur noire du sang est une marque de
sa crudité & non pas de chaleur. ibid.

Les fruits acides ne sont pas mauvais après
le repas pour se préserver des Fièvres

DES MATIERES.

malignes.

p. 237

Pourquoy les fruits trop meurs sont dangereux.

ibid.

Les melons ont trop de maturité & se corrompent trop facilement.

p. 237

Pourquoy les melons ne se doivent pas manger avec les meilleures viandes, ny avec les meilleurs vins.

p. 238

Quand les melons se corrompent ils produisent le cholera morbus.

p. 239

Pourquoy les poissons ne valent rien pour la nourriture.

ibid.

Les acides sont les vrais preservatifs des Fièvres malignes.

p. 241

Pourquoy il faut moderer le mouvement & le repos.

p. 242

Le sommeil & la veille doivent être moderés.

pag. 244

Les deffauts d'un sommeil excessif.

p. 245

Pourquoy les Fièvres procedent bien souvent d'un sommeil excessif.

ibid.

Les deffauts des veilles excessives.

p. 246

Comme il se faut procurer le sommeil par les remedes.

p. 247

Il ne faut pas laisser croupir les excremens dans les premieres voyes.

p. 248

Il faut que les passions de l'ame soient réglées.

pag. 249

De toutes les passions il n'y a que la joye de bonne, & quels effets peuvent produire

T A B L E

- les autres. p. 249
- La Chirurgie est bonne pour vider la plénitude du sang par la saignée. p. 253
- La plénitude empêche la transpiration. ibid.
- Les signes de la plénitude. ibid.
- La Pharmacie est nécessaire pour se préserver des Fièvres malignes. p. 254
- Les purgatifs ne valent rien quand on est en pleine santé, & il ne s'en faut pas servir pour se precautionner. p. 255
- Il faut toujours être assuré de l'impureté du sang pour se servir des purgatifs. p. 256
- Quels sont les purgatifs les plus modérés dont on se doit servir. ibid.
- Les remèdes qui doivent résister à la pourriture se doivent prendre en pleine santé. pag. 257
- Le pain trempé dans les acides est bon dans les Fièvres malignes quand il est pris à jeun. p. 258
- Comme se fait l'Elixir des propriétés, & quelles sont ses vertus. p. 259
- Pourquoy la Mirrhe & l'Aloës résistent puissamment à la pourriture par le moyen de leurs esprits sulphurés & rectifiés. pag. 260
- La Mirrhe & l'Aloës préservent les corps morts de la pourriture. p. 261
- Le Corps sacré de Nôtre Seigneur Jesus-

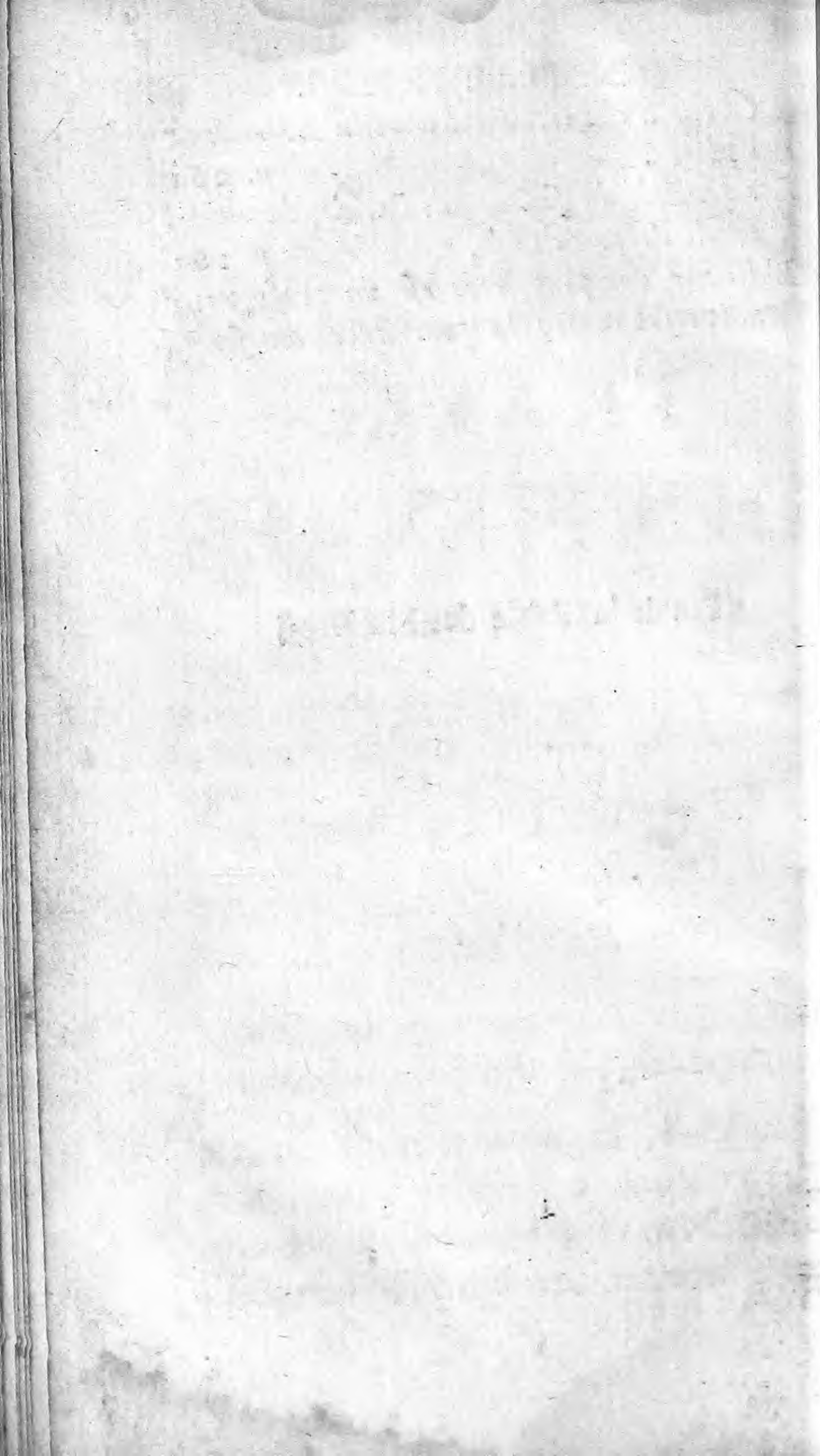
DES MATIERES.

*Christ a esté embaumé avec la Mirrhe &
l'Aloës.* p. 261

*Les qualités du safran, de l'acide, du vitriol
& de l'esprit de vin.* p. 262

*L'Elixir des propriétés est un preservatif
universel contre la pourriture du sang.*
pag. 262

Fin de la Table des Matieres.





RECEIVED MONTANA CARDIOMETER

1001 ONE MEDICAL



IACOBVS MOREAV CABILON̄SIS
DOCTOR MEDICVS.

I. Saunier F. Paris.



TRAITE
DES FIEVRES
CONTINUES,
POURPREES,
ET PESTILENTES.

CHAPITRE I.

*Des Fièvres Continuës, & des Fièvres
Pourprées, où elles se terminent.*

LA Medecine n'est jamais
plus necessaire, ny plus
officieuse, que lors qu'elle
nous donne une parfaite connois-

A

2 DES FIEVRES CONTIN.

sance des Maladies les plus cachées , comme sont les Fièvres continues & les Fièvres malignes , sans recourir à des qualités occultes , ou à de certaines pourritures , qui ne nous donnent jamais une entière idée des choses ; & qui n'étant que des mots specieux que le vulgaire n'entend pas , veulent dire de bonne foy , que l'on ne sçait ce que c'est ; & qui par consequent ne peuvent servir aux indications nécessaires pour trouver les remedes propres à une véritable guerison ; puisque suivant le sentiment de Galien , l'on ne peut traiter une maladie sans la connoître : *Ignoti nulla est curatio morbi.*

Ainsi, comme je me suis proposé de traiter de ces sortes de Fièvres , il me semble que l'ordre le plus naturel que l'on doit tenir , est de s'appliquer à la recherche des moyens qui nous peuvent con-

duire avec plus de facilité à la véritable connoissance de leur nature : Ce que l'on ne peut faire plus justement, que par de solides raisons, fondées sur l'autorité des bons Auteurs, & établies sur l'expérience la plus sensible.

Mais pour entrer d'abord en matiere, je trouve que la Fièvre étant un mot generique à l'égard de ces sortes de maladies, il faut premierement sçavoir ce que l'on entend par cette Fièvre, afin de voir ensuite comme le sang s'échauffe ; & quelles sont les causes formelles de ce sentiment que nous appellons la chaleur.

Je trouve donc que la plus juste definition que l'on puisse donner de la Fièvre, est de dire, que c'est une fermentation dereglée, ou une trop grande effervescence qui se fait dans le sang, suivant l'ethimologie du mot, *febris quasi fervere*; c'est à dire bouillir; ce qui se fait

4 DES FIEVRES CONTIN.

par l'exaltation des parties grasses, huileuses & sulphurées, que Galien a reconnu dans le sang, comme il se voit au second livre des *Temperaments*, chapitre 3. *In sanguine aliquid pingue & oleosum existit.*

Cette vérité est si claire, & si constante qu'elle n'a presque pas besoin de preuve, puisque l'expérience nous fait voir tous les jours, que lors que les soufres qui sont dans les mixtes, commencent à se mouvoir lentement, ils ne produisent pour lors que ce sentiment que nous appellons la chaleur: mais quand ils s'exaltent au delà de leur température naturelle, & qu'ils se dégagent tellement des autres principes, qu'ils sont dans leur pureté, pour lors ils se meuvent avec tant de rapidité & de vitesse, qu'ils s'enflamment dans les corps solides, & font bouillir les liqueurs où ils se rencontrent.

POURPRE'S ET PEST. §

Cela nous paroît clairement dans l'experience que nous avons? Par exemple , du foin mouillé, qui s'échauffe d'une maniere si extraordinaire quand on le met en monceau, qui s'enflamme souvent de luy même. Mais si nous voulons sçavoir d'où vient cette chaleur , l'on ne peut pas dire que c'est une qualité du feu , comme se l'imaginent ceux qui admettent (suivant Aristote) les quatre qualités des Elements , & qui par consequent ne raisonnants que sur le chaud , le froid , le sec , & l'humide , ne peuvent jamais connoître la nature & la cause des maladies, suivant le sentiment d'Hypocrate, qui dit au livre de l'ancienne Medecine , que ces fortes de qualités ne sont pas les maladies , *non calidum , non frigidum , non humidum , non siccum faciunt morbos.*

Car comment se peut-il faire que cette chaleur soit une qualité qui

6 DES FIEVRES CONTIN.

vient immédiatement du feu, puis qu'étant certain que le foin s'échauffe bien long-temps auparavant que le feu paroisse; cela choque le bon sens, & ne se peut pas concevoir. Je sçay bien qu'ils ont coûtume, pour appuyer leurs sentimens, de se servir de certains mots specieux, qui ne laissent pas de les engager dans une plus grande difficulté: Car quand ils disent que le feu n'est pas actuellement ny formellement dans le foin, mais qu'il y est seulement en puissance, & que par conséquent il peut produire cette chaleur; ce raisonnement implique, puis qu'il est vray de dire, que d'être en puissance en quelque lieu, & y pouvoir être, & n'y être pas, c'est de bonne foy la même chose, sans chercher tant de mots pour s'expliquer: Ainsi il n'y a personne qui puisse comprendre comme ce feu qui n'est

pas actuellement dans le foin , pourroit produire une chaleur actuelle & sensible.

Mais il est vray , comme nous avons dit , que cette chaleur ne vient que du mouvement interieur des parties sulphurées qui se trouvent abondamment dans ce mixte ; comme il se reconnoît par son odeur , qui est un effet des exhalaisons qui sortent des corps sulphurés , & qui sentent bon , quand les esprits s'évaporent seulement avec elles , & qui causent une mauvaise odeur , lorsque les fels s'élèvent & s'unissent avec ces mêmes soufres ; ce que les Curieux pourront voir dans la resolution qui se fait par la Chymie sur les mixtes , où ces diverses substances paroissent souvent mêlées , & causent par consequent des bonnes ou des mauvaises odeurs.

Le foin ayant donc quantité de

8 DES FIEVRES CONTIN.

ces parties sulphurées, il n'est pas difficile de concevoir comme il s'échauffe, étant mouillé & mis en monceau; parce que l'humidité dissolvant insensiblement les sels qui faisoient interruption dans les soufres, & qui les empêchoient de s'approcher les uns des autres pour se dégager dans leur pureté; ils commencent à se mouvoir tout doucement dans cette humidité, & la subtilisent de telle sorte, qu'elle s'exhale en fumée avec quelque partie de ces soufres, qui se dissolvent toujours de plus en plus; jusques à ce que ne pouvant s'exhaler faute de transpiration, ils s'agitent mutuellement, en se réfléchissant les uns sur les autres; & s'approchent si fort, qu'ils font un gros qui s'élève & s'étend plus au large, & se meut avec une si grande rapidité, que ne pouvant plus être contenus, il faut nécessairement qu'ils sortent tous

à la fois & comme en foule , sous la forme du feu.

L'exemple du sel de tartre , dissous avec l'esprit de vitriol , qui luy cause un bouillonnement & une chaleur si grande , qu'à peine y peut-on souffrir la main , est une preuve bien sensible de la vérité que je viens d'avancer ; puisque cet effet ne vient que de ce que les soufres qui étoient en repos , & engagés dans le sel de tartre , se meuvent & s'échappent quand l'esprit de vitriol , qui est un sel acide , se joint avec luy par la dissolution.

La chaux vive , qui n'est autre chose que des pierres calcinées par la violence du feu , n'excite-t-elle pas une chaleur si grande , quand on verse un peu d'eau dessus , qu'elle brûle manifestement par sa chaleur ; ce qui ne vient que de ce que les soufres enflammés qui sont sortis du bois,

10 DES FIEVRES CONTIN.

& qui ont pénétré dans la calcination ces pierres qui étoient auparavant arides , sans soufre , & incapables de s'enflammer , s'y sont arrêtés , attachés & engagés avec leurs sels d'une manière si étroite , qu'ils ne peuvent paroître , parce qu'il y a une grande interruption dans leurs parties , qui les empêche de se mouvoir ; jusques à ce que l'eau dissolvant insensiblement les sels qui les tiennent ainsi enfermés & séparés , ils s'approchent tellement les uns des autres , qu'ils s'échappent & se meuvent avec plus de facilité , pour causer cette chaleur qui fait bouillir l'eau où ils se rencontrent : Et après cela , ces pierres calcinées qui auparavant étoient sèches , arides & faciles à froisser , encore qu'elles n'aient rien reçu que la flamme qui les a pénétré dans la calcination , ne laissent pas de devenir grasses & onctueuses

aprez l'ébullition ; parce que les soufres qui étoient engagés dans l'eau , n'ayant pû s'exhaler , ils restent dans la dissolution des sels sous la forme d'une pâte grasse , quand la chaux est fondue.

Cela prouve clairement , que ce n'est qu'un accident aux soufres d'être réduits en feu , puisque ce même feu qui a été retenu dans ces pierres calcinées , peut reprendre la forme grasse & onctueuse qu'il avoit auparavant que d'être enflammé dans le bois d'où il étoit sorty ; & qu'ainsi les matieres sulphurées , grasses , huyleuses , & le feu , ne different qu'accidentellement ; parce que ce ne sont que des petits corps tres-ronds & tres-mobiles , qui sont encore engagés dans les autres principes sous cette forme grasse , ou bien qui sortent de compagnie , pressés , ferrés & dégagés sous la forme du feu , qui n'est effectivement que la même

chose , comme nous venons de voir dans cette experience si sensible ; puisque les mêmes souffres du bois , qui étoient ses parties onctueuses , ont paru sous la forme du feu , dans le fourneau où les pierres ont été calcinées ; & qu'ensuite ce même feu étant entré dans ces pierres , il reprend la même forme onctueuse qu'il avoit dans le bois , apres la dissolution de la chaux par l'ébullition.

Fernel , dont l'autorité est si recommandable dans la Medecine , tient formellement ce party dans le chapitre troisiéme du quatrième Livre de sa Physiologie , lors qu'il dit , que tous les corps qui peuvent s'enflammer , ont des parties grasses & huyleuses , c'est à dire des souffres ; & que c'est cela seul qui les met en feu , puisque tout ce qui en est privé ne peut point entretenir la flamme : Ce qui est tres-vray , & confirmé.

par une infinité d'expériences ,
 contre l'opinion de ceux à qui
 cela pourroit paroître nouveau :
Corpus omne quod inflammari potest,
olei cujusdam est particeps , hujusque
solius gratiâ conflagrat : quodcumque
autem olei est expers , flammam non
alut. Videbor hoc loco magnum quid-
piam & veteribus inauditum offen-
dere ; sed quod longè sit verissimum, &
multis experientis hujus sæculi con-
firmatum. Or si le feu se fait de
 ce qui est gras & sulphuré , il faut
 nécessairement qu'il soit de même
 espece , puisque l'effet doit être
 de même nature que la cause ; &
 par consequent s'il y a quelque dif-
 ference , ce n'est qu'accidentelle-
 ment, comme nous avons déjà dit.
 Et c'est ainsi que ce feu qui brûle
 les entrailles dans les Fièvres ar-
 dentes , est la même chose que
 le soufre , qui fait brûler un flam-
 beau de cire allumé ; comme le
 Poëte Ovide nous l'a divinément

14 DES FIEVRES CONTIN.

exprimé par ces deux vers qui sont dans ses Heroïdes.

*Uror ut inducto cerata sulphure
tedæ,*

*Pectoraque inclusis ignibus usta
dolent.*

Mais pour autoriser encore cette verité, fondée sur de si sensibles experiences, que l'effervescence du sang, qui le fait bouillir extraordinairement, & que nous appelons la Fièvre, ne vient que de l'exaltation des parties sulphurées, qui se sont dégagées des autres principes, & se sont tellement approchées les unes auprez des autres, que par l'impetuosité de leurs mouvemens elles se sont changées en feu, suivant le sentiment de Galien, qui appelle la Fièvre πυρσὸς ἀπὸ τῶ πυρῶ, id est, *ab igne*. Il faut entendre Hypocrate au quatriéme livre des *Maladies*, où il dit, que lorsque le sang s'échauffe, ce qui est aqueux

& contraire à la Fièvre s'exhale ; mais que les parties grasses & legeres ; c'est à dire les soufres , qui sont les propres alimens de la Fièvre , restent dans le sang pour le faire bouillir par l'impetuosité de leurs mouvemens : *Incalescente sanguine per hoc aquosum quod est feбри maximè infensum exhalat ; relinquitur verò pingue & leve , quod est præcipuum febris alimentum.* Ce qui fait voir clairement , que tant s'en faut que la doctrine que nous suivons , fondée sur les elemens de la Chymie , qui est la veritable Philosophie pratique , soit opposée au sentiment de cet Auteur , comme disent ceux qui ne sçavent pas l'expliquer ; que tout au contraire , il semble qu'elle vient directement de luy , puis qu'il fait assés connoître que cette effervescence du sang , que nous voyons dans la Fièvre , est causée par le mouvement des parties sulphu-

16 DES FIEVRES CONTIN.

rées , qui se sont dégagées des autres principes : lors qu'il dit , que les humidités aqueuses qui les dissolvoient, pour faire interruption dans leurs parties , s'étant exhalées pendant que le sang s'échauffe , elles se dégagent dans leur pureté , & s'approchent tellement les unes des autres , que par la rapidité de leur mouvement elles s'enflamment , & font bouillir le sang avec tant d'impetuosité , qu'il circule avec une vitesse extraordinaire dans les vaisseaux ; d'où vient que pour lors les veines s'enflent , le poux est plus frequent , & les veines deviennent rouges , à cause de la dissolution du soufre dont elles sont pleines , qui leur donne cette couleur , comme nous dirons tantôt. Et quand le sang dans ce bouillonnement se porte avec impetuosité dans le cerveau , il fait extension de ses membranes , & cause

cause par consequent les douleurs de tête, les veilles, les delires & les phrenesies, qui procedent du mouvement déreglé des esprits enflammés, que la Fièvre a poussé dans le cerveau, avec les parties sulphurées du sang; de là viennent aussi les assoupissemens, quand dans cette effervescence les superfluités écumantes de sel & de soufre brûlés & recuits, qui par le moyen de la fermentation se devoient décharger par les sueurs, les urines, le flux de ventre ou l'hémorragie, demeurent au contraire dans le mélange du sang, où elles circulent avec luy, jusques à ce qu'elles se transportent dans le cerveau, & qu'elles bouchent tellement les pores par où doivent passer les esprits, qu'il faut necessairement tomber dans cet accident qui est presque toujours funeste; ou bien s'insinuant plus avant dans le lieu où les

18 DES FIEVRES CONTIN.

nerfs prennent leurs origines , & les picquant & irritant par leur acrimonie , elles produisent des mouvemens convulsifs , ou bien des nausées , des vomissemens , des maux de cœur & des cours de ventre , lorsque ces mêmes superfluités se portent à l'orifice ou au fond de l'estomac , ou dans les intestins : Et cette soif insatiable , qui est si ordinaire dans ces sortes de Fièvres , n'est qu'un effet de leurs exhalaisons , qui s'élèvent continuellement du ventricule , & qui desséchent le gosier , le palais & la langue , qu'elles noircissent à la fin de leur fuye vaporeuse.

Ainsi voilà les plus considérables accidens qui suivent cette effervescence du sang , que nous nommons la Fièvre ardente & continue , avec Hypocrate au quatrième livre du *Regime de vie dans les Maladies aiguës* ; qui , quoy qu'elle ne soit pas maligne

& contagieuse de sa nature , ne laisse pourtant pas quelquefois d'être épidémique & populaire ; jusques-là qu'elle occupe , non seulement des Villes particulières , mais encore des Provinces entières , où la plus grande partie de ceux qui les habitent en sont attaqués , lors qu'il arrive des changemens déréglés dans les saisons , soit par les grandes chaleurs , ou par les grandes froidures , suivant le premier aphorisme du troisième Livre : *Mutationes temporum potissimum faciunt morbos , & in ipsis temporibus magna mutationes , aut frigoris , aut caloris* : Parce que si le froid empêche la transpiration des excemens sulphurés qui s'exhalent continuellement de la fermentation , ils resteront dans le sang , & s'approcheront tellement les uns auprez des autres , que par la rapidité de leur mouvement ils le feront boüillir ; & les grandes

20 DES FIEVRES CONTIN.

chaleurs dissolvant & exaltant les mêmes soufres , ils se dégageront si extraordinairement des autres principes , qu'ils produiront le même effet : comme remarque Hypocrate au second livre des Epidemies , section troisiéme , où il dit, que ces Fièvres épidémiques & populaires étoient fort fréquentes vers le solstice de l'Eté : *Circa solstitium æstivum venimus ubi febres ardentes plurimæ populariter grassata sunt.*

Mais comme ces causes évidentes font plus d'impressions , suivant qu'elles trouvent plus ou moins de disposition , il faut icy remarquer , que ceux qui ont le sang gras , huileux & rempli de quantité de soufre , y sont plus sujets que les autres : comme aussi ceux qui mènent une vie sédentaire , & qui ne laissent pas d'user de bons alimens , qui engendrent quantité de sang , particuliere-

ment dans les jeunes gens, pendant le Printemps & dans l'Été : car par ce moyen il se fait une si grande plénitude dans les vaisseaux, que les excremens sulphurés qui se doivent exhiler continuellement de la fermentation du sang, ne pouvant sortir parce qu'ils sont trop pressés, il faut de nécessité qu'ils le fassent bouillir.

De plus, les alimens qui abondent en principes actifs, & surtout les bons vins, n'y contribuent pas peu ; parce qu'ayant passé par la fermentation, ils ont par conséquent acquis leur maturité : & bien qu'il n'y ait rien qui ressemble mieux le sang, ny qui se change plus facilement dans sa nature, que le vin, suivant le sentiment de Galien, au Commentaire d'Hypocrate, chapitre quarantième du troisième livre des Alimens : *Vinum gignendo sanguini accommodatissimum, ut quod*

22 DES FIEVRES CONTIN.

minima egeat mutatione. Neanmoins comme les choses qui ont atteint le dernier degré de maturité , ne tardent pas long-temps à tomber dans la corruption ; parce que suivant l'ordre de la nature , qui est dans un mouvement continuel , ne pouvant demeurer dans le même état , ny devenir meilleures , il faut necessairement qu'elles tombent en ruine , comme dit Hypocrate au troisiéme aphorisme du premier livre. *Athletarum boni habitus ad summum progressi periculosi, si in summo constiterint , neque enim possunt in eodem statu permanere , neque quiescere ; cum verò non quiescant , neque ultra possint in melius progredi , reliquum est ut in deterius labantur.* C'est pourquoy il s'enfuit , que toutes les choses qui peuvent donner au sang cette extreme maturité , comme sont les bons vins , & tous les alimens qui ont quantité de principes actifs

extraordinairement exhalés , le mettent aussi dans une prochaine disposition de se corrompre , & par consequent de s'échauffer & de boüillir ; parce que suivant le sentiment de Galien , *au livre onzième de sa Methode , chapitre huitième* , la pourriture est un effet de la chaleur , qui vient du mouvement interieur des parties sulphurées , qui se dégagent toujours des autres principes dans la maturité , auparavant que de rompre les liens du mixte , pour s'exhaler , & le faire ainsi tomber dans la corruption.

Mais pour entendre cette vérité , il faut auparavant sçavoir ce que l'on doit entendre par la nature , dont on parle si souvent ; & qui pourtant n'est presque connue de personne , sinon de ceux qui l'appellent avec la bonne Philosophie , le principe du mouvement & du repos , *princi-*

24 DES FIEVRES CONTIN.

pium motûs & quietis ; c'est à dire, que la nature n'est autre chose que les premiers principes des mixtes , dont les uns sont toujours dans le mouvement , comme les esprits , les soufres , & les fels , que la Chymie appelle actifs pour cette raison ; & les autres sont perpetuellement dans le repos , comme l'eau & la terre, qu'elle nomme passifs ; de maniere que la generation ne se fait que du mélange de ces cinq principes naturels , qui s'étoient separés les uns des autres dans la corruption, suivant le sentiment du Philosophe , *corruptio unius est generatio alterius*

C'est pourquoy ceux qui connoissent le mouvement naturel des choses , appellent le commencement de cette generation , l'état de la crudité ; parce que les esprits , les soufres & les fels sont encore tellement embarrassés dans la

la

la terre & dans l'eau , qu'ils ne paroissent pas ; comme nous voyons dans les plantes & dans les fruits qui sont cruds , stiptiques , acerbes , & austeres dans leur naissance ; parce que les parties terrestres & aqueuses predominant pour lors avec quelques parties de sel , qui suivant qu'il se dégage dans la suite , leur communique l'aigreur , jusques à ce qu'enfin la chaleur de la terre & de l'air , par l'irradiation des sours solaires , suscitent & mettent en mouvement les esprits & les sours , qui étoient ensevelis dans les autres principes , ils se dégagent insensiblement , & volatilisent les fels de telle sorte , qu'ils predominant tous trois dans le mélange , & causent cet état que nous appellons la maturité , où les fruits qui étoient d'une saveur ingrate & sans odeur , acquierent par l'exhalaison des es-

prits sulphurés, une odeur aromatique, & par l'exaltation des sels qui se sont volatilisés avec eux, une saveur douce & agreable.

Mais comme ces trois principes sont dans une action continuelle, il est impossible qu'ils puissent demeurer long-temps dans le mélange, lors qu'ils sont ainsi parvenus à la surface des corps, & qu'ils ne sont plus retenus dans les principes passifs, parce que les soufres qui sont les plus actifs, étant ainsi dégagés dans la maturité, ils s'approchent tellement les uns des autres dans la suite, que par l'impetuosité de leurs mouvemens, ils causent la chaleur, jusques à ce qu'enfin rompant les liens du mixte pour s'envoler, ils font ainsi separer tous les principes qui tombent pour lors dans la pourriture, & dans la corruption.

C'est aussi pour cette raison que dans les pais chauds, ces sortes

de Fièvres y sont beaucoup plus frequentes qu'ailleurs, aussi bien que dans les lieux qui sont proche des montagnes, parce que, comme l'experience nous fait voir que les fruits de toute sorte d'espece y meurissent mieux, & bien plutôt que dans les autres endroits, aussi le sang de ceux qui les habitent, acquiert plus facilement cette maturité, qui est une disposition fort prochaine pour le faire entrer en effervescence, & par ainsi dans la pourriture.

Le vin, qui paimy le suc des autres fruits a tant de ressemblance avec le sang, que Theophraste l'appelle pour cette raison, le sang de la terre, nous servira de regle pour connoître par son exemple, les alterations qui peuvent arriver à cette humeur; suivant le sentiment de Galien, au commentaire sur l'Aphorisme dix-septième du second liv. d'Hy-

pocrate ; *Quod vinis acescentibus usu venit, id in sanguinis alteratione fieri solet*, & conformément à l'expérience, qui nous prouve assez clairement cette vérité, lorsqu'elle nous fait voir tous les jours, que le vin qui vient dans les pays chauds, montueux, & bien exposé aux rayons du Soleil, est incomparablement plus meur, & par conséquent d'une odeur plus agreable, & d'un goust plus délicieux, que celui qui vient dans les lieux froids, ou dans les pays bas, parce que dans ceux-là le Soleil n'a pas assez de force pour susciter & dégager par l'irradiation de ses soufres solaires, les esprits, les soufres, & les sels qui sont ensevelis dans la terre, & dans l'eau, & qui par conséquent demeurent ainsi dans la crudité. Et dans ceux-cy, le terroir étant humide & marécageux, il fournit une si grande quantité de prin-

cipes terrestres & aqueux pour la nourriture du raisin, qu'ils dominent toujours sur les principes actifs, & rendent par consequent le vin crud, aqueux, & toujours verd.

Mais au contraire, celui qui vient dans les païs chauds & montueux, aussi-bien que tous les autres fruits, acquiert toujours cette odeur agreable, par l'exhalaison des esprits sulphurés, & cette saveur douce & plaisante, par l'exaltation des sels qui se sont volatilisés dans la maturité : ce que nous reconnoissons sensiblement, par exemple dans les bons vins de Beaune, qui sont si delicieux, parce qu'ils sont de cette nature ; mais aussi qui durent si peu, qu'à peine peuvent-ils atteindre le mois d'Aoust sans se corrompre, à moins qu'ils ne soient cuvés ; parce que les premieres chaleurs de l'Esté, met-

30 DES FIEVRES CONTIN.

tant en mouvement les esprits , & par consequent les souffres qui se sont dégagés dans la maturité de ces bons vins , ils s'approchent tellement les uns des autres , que par la rapidité de leur mouvement , ils les font bouillir , jusques à ce qu'enfin rompant les liens du mixte pour s'exhaler , ils font aussi separer tous les autres principes qui tombent pour lors dans la pourriture.

Nous avons dit , à moins qu'ils ne soyent cuvés , parce que pour lors ils se gardent davantage , à cause que les principes actifs qui étoient exaltés dans la maturité du raisin , s'engagent de nouveau avec les parties salines , terrestres , & aqueuses , qui se tirent de la grappe , des pins , & de l'écorce des grains , pendant qu'ils bouillent dans cette espece de fermentation qui se fait dans la cuve , pour se dissoudre ainsi dans le

vin, & luy causer ensuite une
saveur plus rude & plus aspre,
qui ne vient que de ce que les
sels, la terre & l'eau qui prédo-
minent pour lors, embarrassent le
mouvement naturel des princi-
pes actifs, & les empêchent de
paroître; comme nous voyons
dans la crudité des sucres de tous
les fruits verds, qui pour cette
raison ne se fermentent ny ne
bouillent jamais, qu'ils ne soient
dans leur maturité; non plus que
le vin qui a esté ainsi cuvé com-
me il faut, & qui par ce moyen
demeure dans une espece de cru-
dité: d'où vient qu'il n'est pas si
sujet à se corrompre, parce que
les principes actifs sont tellement
engagez dans les principes passifs,
qu'ils ne peuvent pas se mouvoir
pour se separer du mélange, com-
me il arrive aux vins qui sont
dans leur maturité, & qui n'ont
pas esté cuvés. Car c'est ainsi que

l'art supplée au manquement de la nature, en remettant dans la crudité les choses qui s'alloient perdre dans leur maturité.

L'invention des syrops dans la Pharmacie, confirme encore parfaitement cette vérité, puisque c'est par leur moyen que l'on conserve bien long-temps le suc des herbes, des fleurs, & des fruits meurs, en les mêlant avec pareille quantité de sucre, pour engager par ce mélange, & comme ensevelir dans les parties gluantes & visqueuses du sucre, les principes actifs de ces plantes, & les mettre ainsi dans une espece de crudité, pour les retenir & les conserver, en empêchant leur mouvement, qui les feroit sortir du mélange, & tomber dans la corruption, qui ne manque jamais d'arriver, quand ils n'ont pas été cuits dans une suffisante quantité de sucre; car pour lors

les principes actifs n'étans pas assez embarrassés, les soufres s'approchent les uns des autres, & se meuvent si fortement, qu'ils les font bouillir jusques à ce qu'ils s'aigrissent & se corrompent.

Mais si nous voyons que l'art remet dans la crudité les choses qui étoient trop meures, pour les conserver, il faut encore faire voir comme il peut corriger le défaut de la nature, en meurissant par la coction celles qui sont cruës, & qui n'ont pû atteindre naturellement leur maturité.

Parmy une infinité d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter, il nous faut seulement arrêter aux fruits de l'arriere saison, qu'on appelle des fruits d'hyver, qui ne viennent jamais à une parfaite maturité, parce que le Soleil n'ayant pas assez de force dans ce temps-là, pour susciter & dégager les esprits & les sou-

34 DES FIEVRES CONTIN.

fres , & par consequent volatiliser les sels qui sont ensevelis dans les parties terrestres & aqueuses, ils sont tellement acerbes , austeres , & stiptiques , qu'on n'en scauroit goûter tandis qu'ils demeurent dans cette crudité , qui fait qu'ils durent presque toute l'année , sans se corrompre ; mais lors qu'on les fait cuire artificiellement , pour imiter le mouvement de la nature , qui tend à la maturité , pour lors la chaleur du feu mettant en mouvement les esprits & les soufres , ils volatilisent insensiblement les sels , & se dégagent ainsi de la terre & de l'eau ; de maniere que quand la coction est parfaite , ces fruits qui auparavant n'avoient point d'odeur , sentent merveilleusement bon , parce que les esprits & les soufres les plus purs qui sont parvenus à la surface , commencent à s'exhaler & à former de petits

atomes, dont la superficie est si égale, & si proportionnée, qu'ils charoüillent & flatent les deux allongemens mammiffaires du cerveau, qui aboutissent à l'os spongieux dans le fond des narines, où reside l'organe de l'odorat : & & leur saveur si defagreable au goust, qui ne venoit que des sels embarrassez dans les parties terrestres, qui formoient une texture de petits corps, dont les figures étoient à plusieurs angles, en partie droits, pointus & courbés, qui par consequent pénétroient les pores de la langue & du palais, pour s'arrêter sur les parties de l'organe du goust, qu'ils touchoient rudement, en le piquant, raclant, & déchirant, se change enfin dans une douceur agreable & sucrée ; parce que les sels ayant esté agités & subtilisés par le mouvement des esprits qui les ont dégagés des

36 DES FIEVRES CONTIN.

parties terrestres , ils les ont fait entrechoquer de tant de manieres , qu'ils ont rompu leur pointe angulaires qui est encore émoussée par la lenteur des parties sulphurées qui se sont pareillement exhalées & dissoutes avec eux dans les parties aqueuses ; en forte qu'il se fait un suc épais comme du syrop , qui chatouille en piquant doucement & agreablement l'organe , & qui d'ailleurs est d'une couleur rouge , ce qui procede de la dissolution du soufre , comme l'experience nous le fait voir dans toutes les teintures de soufre qui colorent toujours se dissolvant d'une extrême rougeur : par exemple , le Baume de soufre , la teinture du sel de tartre , la distillation de l'esprit de nitre , mais particulièrement cette sublimation chymique qui se fait avec le soufre & le mercure qu'on ap-

pelle du cinabre , nous convain
pleinement de cette verité ; puis-
que nous voyons par experien-
ce dans cette operation , que le
soufre mineral dans lequel il y
avoit quantité de sel vitriolique,
qui le rendoit jaune & verd, de-
vient rouge comme du feu, aussitôt
que le mercure , qui est un
alkali volatil , s'est uny avec le
sel acide du vitriol , & qu'il l'a
englouty & enlevé en forme de
petites aiguilles dans cette subli-
mation.

C'est aussi pour cette raison que
lorsque le soufre ne s'exalte pas
suffisamment dans le sang pour
s'y dissoudre , cette humeur pa-
roît aqueuse , & d'une couleur si
pâle , qu'à peine peut-elle tein-
dre les linges de couleur rouge ;
comme il paroît dans ceux qui ont
le sang crud & indigeste , que
Galien au Commentaire du qua-
trième livre des maladies aiguës ,

38 DES FIEVRES CONTIN.

appelle ἀχρόσι καὶ λείψαιμοι , id est, decolorés & exangues , comme s'ils n'avoient point de couleur , ny de sang ; & qui par consequent sont fort sujets à l'hydropisie & aux pâles couleurs , par le défaut de la chaleur naturelle , qui ne consiste que dans le mouvement des soufres , qui sont si fort enfevelis dans la terre & dans l'eau , qu'ils ne se peuvent dégager pour meurir & colorer le sang : comme nous voyons que les fruits verds ne peuvent jamais se fermenter ny s'échauffer , qu'ils ne soient dans leur maturité ; où pour lors étant rompus , froissés , & entassés les uns sur les autres , ils peuvent bouillir , comme le suc des raisins meurs dans la cuve , aussi bien que le sang , quand il a atteint sa dernière maturité , qui nous est toujours indiquée par la plus grande rougeur , laquelle est une marque certaine ,

que les soufres qui luy donnent cette couleur, sont extrêmement exaltés avec les autres principes actifs, & qu'il est fort à craindre que la rapidité de leurs mouvemens ne le fasse bouillir, & par ainsi tomber dans la corruption, qui est toujours précédée de la maturité.

C'est encore pour celà, que la Medecine a inventé les digestions, pour cuire par une chaleur modérée les choses crues, & les meurir, en dégageant insensiblement les principes actifs qui surnagent ensuite les parties terrestres & aqueuses, & tirer par le moyen de la séparation de ces principes ceux qui conviennent, pour corriger les vicieuses alterations du sang, suivant les indications tirées de la crudité, qui demande des actifs, ou de la maturité, qui exige ceux qu'on appelle passifs; puisque toutes les

40 DES FIEVRES CONTIN.

maladies ne peuvent proceder que de l'une ou de l'autre de ces deux sources.

Ainsi après avoir montré comme les fruits meurissent plutôt dans les païs chauds & montueux, que dans les autres lieux, par l'exemple que j'ay apporté de la chaleur artificielle, qui meurit les fruits par la coction ; & par l'exemple du vin, qui se meurit naturellement dans les raisins ; & que cette maturité étoit une disposition pour le faire bouillir, & par consequent tomber enfin dans la pourriture quand cette ebullition dure trop long-temps ; parce que les esprits s'évaporent avec les soufres les plus purs, & rendent une odeur aromatique, comme nous avons déjà dit, pendant que l'eau qui reste, dissolvant les sels avec les soufres les plus impurs, il se fait une puanteur par l'exhalaison des sels sulphurées

phurés , qui piquent par leur acrimonie l'organe de l'odorat : après quoy l'eau s'évapore insensiblement , & il ne reste plus que la terre , qui est une totale separation des principes , & par consequent la veritable corruption.

Mais comme le sang qui est dans cét état , est sujet aux mêmes accidens , il est aisé de concevoir , que le sang de ceux qui habitent ces sortes de lieux , acquiert encore bien plus facilement cette maturité que les fruits ; non seulement puisqu'il est exposé aux mêmes irradiations des sours solaires , qui luy sont portés par la respiration de l'air , qui en est tout remply : & qui par consequent étant échauffé , suscite & met en mouvement les esprits & les sours , qui volatilisent par ce moyen les sels , & les tirent de la crudité terrestre &

42 DES FIEVRES CONTIN.

aqueuse où ils étoient ; mais encore outre cela, comme la durée des choses ne dépend que du temps que les principes actifs mettent à se dégager des passifs, pour acquérir la maturité, & ensuite la pourriture.

C'est qu'il a fallu nécessairement, pour prolonger la vie des animaux, établir la nutrition, afin d'engager incessamment les principes actifs, en remplaçant dans le sang une nourriture d'une moyenne crudité, qui se puisse meurir insensiblement par les fréquentes digestions & circulations du sang, qui se font dans les artères & les veines, avec les principes actifs, que nous avons tant de fois nommés les esprits, les soufres, & les sels, qui agissent sur les mêmes parties symboliques du Chyle, encore embarrassées dans les parties terrestres & aqueuses, pour les dissoudre, les

exciter & les fermenter de telle sorte , qu'elles se débarrassent de ses parties grossieres , & qu'elles s'élevent au même degré d'exaltation , afin qu'étant ensuite homogènes & semblables , elles puissent acquérir la nature d'un sang modérément meur , qui se consume en partie dans la generation des chairs , pour reparer celles qui ont esté dissipées par la chaleur naturelle , pendant que ce qui reste ne tarderoit pas longtemps de s'échauffer dans cette maturité , comme nous avons dit du vin , aussi bien que des autres fruits meurs , & par consequent de se corrompre , si l'on ne remplaçoit une nouvelle nourriture pour se confondre avec luy , & le remettre ainsi successivement dans une moyenne crudité comme auparavant , pour acquérir en suite la maturité , & consecutivement l'entretenir dans le mouvement

44 DES FIEVRES CONTIN.

continuel de l'une à l'autre , pour prolonger une vie de plusieurs années , qui sans cela ne dureroit pas plus que les fruits , & sans laquelle les hommes tomberoient dans la même pourriture.

C'est pour cette raison , que Galien dit au chapitre cinquième du dixième livre *de la Methode* , qu'il n'y a rien de plus nuisible aux bilieux , c'est à dire , à ceux qui ont le sang meur , que le jeûne ; *Biliosis nihil magis nocet , quam inedia* , parce que les principes actifs , qui sont dans un mouvement continuel , n'étant pas embarrassés par une nouvelle nourriture , cette abstinence enflamme les esprits , agite les humeurs , & allume les Fièvres aiguës , comme il dit au chapitre deuxième du huitième livre de la Methode ; *Spiritus inflamat humores exacerbat , & febres acutas accendit* , & c'est aussi pour cela

qu'au chapitre fixième des temperamens , il défend de leur donner des alimens qui meurissent le sang , tels que sont ceux qui se cuisent facilement , parce qu'ils ont quantité de principes actifs qui les font corrompre ; *Coctu facilia in his facile corrumpuntur* : Et Hypocrate apprehendant cette maturité, qui est cause que le sang s'échauffe dans la Fièvre , recommande dans cet état un regime de vie , avec des alimens où les parties aqueuses prédominent , & qui par consequent tendent à la crudité : comme il se voit au seizième Aphorisme du premier livre ; *Victus humidus febricitantibus omnibus confert*.

Ainsi il s'ensuit necessairement, que les alimens qui croissent dans les païs chauds , & dans les lieux de montagne , qui ont quantité de principes actifs exaltés dans la maturité, aussi bien que ceux

46 DES FIEVRES CONTIN.

que l'on prend des animaux qui s'en nourrissent, & qui par conséquent sont de même nature, ne peuvent jamais manquer de produire un sang meur, après qu'ils se sont fermentés & digérés dans l'estomac, par l'action du levain aigre qui reste naturellement dans les petites glandes de cette partie, & qu'Hypocrate au premier Aphorisme de son sixième livre, a reconnu si nécessaire pour la digestion, quand il a dit, que lors qu'il arrivoit des rapports aigres dans les flux lienteriques, qui est une maladie où les alimens sortent de la même manière qu'on les a pris, faute d'avoir esté digérés par l'action de ce levain, cela montrait qu'il commençoit à se rétablir, & par conséquent que c'étoit un bon signe ; *In diuturnis levitatibus intestinorum, si ructus acidus supervenerit, qui prius non exstiterit bo-*

num ; parce qu'il dissout les parties salines & sulphurées , qui sont déjà exaltées dans ces sortes d'alimens , pour les changer dans une crème blanche , écumeuse , & volatile , que nous appellons du chyle ; comme nous voyons quand on dissout quelque liqueur remplie de soufre & de sel , dans quelque dissolvant aigre , où pour lors il y a plaisir de la voir devenir blanche comme du lait ; ainsi cette nourriture étant ensuite portée dans les veines , elle ne peut manquer d'acquiescer trop tôt la nature d'un sang parfaitement meur , qui par conséquent ne tarde pas longtemps de bouillir , quand les souffres qui sont ainsi dégagés avec les autres principes actifs , sont encore excités , non seulement par les causes externes & évidentes , que nous avons dit procéder du changement déréglé des saisons ,

48 DES FIEVRES CONTIN.

mais encore particulièrement par le mouvement d'un exercice immodéré, qui ne manque jamais de les agiter de telle sorte, que s'approchant les uns des autres, ils se meuvent avec tant de rapidité, qu'ils enflamment le sang, & allument par conséquent les Fièvres, suivant la doctrine de Galien, au chapitre quatrième du premier livre des Fièvres.

Immoderatum exercitium sanguinem calefacit, & febres acutas accendit, comme il arrive aux vins trop meurs, qu'on ne sçauroit voirurer sans les faire bouillir.

C'est pour cette raison que ceux qui ont le sang plus grossier & terrestre, pour avoir mangé des chairs salées, durcies, enfumées, moissies, ou rancies, telles que sont celles de pourceau ou de bœuf, du pain de seigle, ou de froment sans avoir esté passé, qui par conséquent n'est jamais

jamais bien levé , des racines , legumes , laitages , patisseries fruits verds , & autres aliments de cette espece , dont les Païsants se nourrissent à la campagne , ceux-là dis je supportent incomparablement mieux le travail (sans craindre de s'échauffer) que ceux qui ont le sang meur ; parce qu'ils ne peuvent jamais acquérir qu'une mediocre maturité qui leur est necessaire , pour ne pas tomber dans les maladies de crudité , qu'ils évitent au contraire par le moyen du travail , qui met le sang dans une action continuelle : d'où vient que les esprits qui étoient embarrassés dans les parties terrestres & aqueuses , se degagent insensiblement par cette agitation , & les soufres s'approchant les uns des autres ; ils augmentent la chaleur par leurs mouvement , qui volatilise les sels , subtilise les parties grossieres de cette humeur , &

digere ainsi la crudité, pour faire enfin la coction, la distribution, & la nutrition meilleure, suivant le sentiment de Galien, au commentaire d'Hypocrate, sur la premiere sentence du sixième livre des Epidemies : *Labor calorem auget, unde coctio, distributio, & putritio longe melius perficiuntur, crassi humores attenuantur, & erudi concoquuntur.*

L'experience journaliere, qui est la maîtresse des arts, nous fait connoître cela sensiblement dans les gros vins, qui ont quantité de principes passifs, parce qu'ils sont venus dans un terroir plus fort, qui par conséquent leur a fourny un suc plus terrestre & plus crud; & parce qu'ils ont aussi été cuvés pour les entretenir dans cet état, ce qui fait qu'on les peut voiturier dans les pais les plus éloignés, sans craindre de les échauffer, ny de les

faire boüillir , puisque tout au contraire cela ne sert qu'à digérer leur crudité , en dégagant les principes actifs des parties grossieres , par l'agitation continue qu'ils souffrent dans le mouvement de la voiture ; ce qui leur cause enfin cette maturité , qui les rend plus delicats & plus agreables qu'ils n'étoient auparavant.

Mais si ceux qui sont nés pour le travail du corps , doivent user des alimens les plus grossiers , ceux au contraire qui s'appliquent à l'étude & au travail de l'esprit , doivent tenir un regime entierement opposé , & par consequent se nourrir des alimens les plus succulens & les mieux fermentés , c'est à dire où les principes actifs soient entierement dégagés des passifs , afin de faire un sang parfaitement meur , qui puisse distiller dans le cerveau

une suffisante quantité d'esprits ; d'autant qu'il n'y a que les choses qui ont passé par la fermentation, & qui sont dans leur maturité, qui en puissent fournir abondamment ; au lieu que celles qui sont cruës n'en peuvent jamais distiller, parce que les esprits qu'elles contiennent sont tellement embarrassés dans les principes passifs, qu'ils ne peuvent se dégager de leur commerce, comme il est aisé de voir dans le verjus, les fruits verds, & même dans le vin (qu'on appelle le moust) qui n'a pas passé par la fermentation.

Mais au contraire, quand le vin est dans sa maturité, ou qu'il a esté fermenté comme il faut, il pousse pour lors ses esprits les premiers dans la distillation, par le secours de la moindre chaleur : de même maniere aussi lorsque le sang des animaux est dans le

même état, il distille continuellement ses esprits les plus purs dans les nerfs, qui prennent leurs origines dans la moëlle grasse & huileuse du cerveau, au travers de laquelle ils passent dans leur pureté, en laissant leurs superfluités sereuses, qui retournent par les vaisseaux lymphatiques, ou se portent dans les ventricules, afin de descendre par l'entonnoir sur la glande pituiteuse, & distiller insensiblement sur l'os spongieux, & dans le palais, pour être évacués au dehors; de la même manière que l'on rectifie l'esprit de vin le plus pur, en le faisant passer dans la distillation au travers des papiers huilés, pour le separer de son phlegme, qui ne pouvant penetrer l'huile, retombe necessairement dans sa courge, afin de le rendre semblable en quelque façon à cet esprit animal, qui doit ainsi re-

parer continuellement la dissipation des esprits qui se perdent dans les meditations, & dans les diverses reflexions qui se font sur les choses par le travail de l'esprit, pour ne pas causer des maladies de crudités qui arriveroient infailliblement, si l'on usoit dans cette rencontre des mêmes alimens que ceux qui sont nés pour le travail du corps; puisque ne dissipant que les parties les plus fines du sang, il ne resteroit que le marc le plus grossier, qui seroit encore entretenu par les alimens de cette espece, & qui feroit un suc épais, terrestre, & salé, parce que les parties de sel n'étant plus volatilisées par les esprits, elles se fixeroient avec les parties terrestres, & par ce moyen produiroient quantité d'obstructions dans la rate & dans les autres visceres, d'où naîtreient l'ictericie, la melancolie, l'hydro-

pisie, le scorbul, & plusieurs autres maladies douloureuses, comme la goutte, le rumatisme, & la colique.

Car il est impossible que le suc nerveux qui distilleroit de ce sang salé, ne fût aigre & acide, comme sont les esprits qui se tirent du sel marin, du vitriol, & des autres choses salées; qui non seulement feroit acre & corrosif, comme sont ceux de ces minéraux, mais encore qui feroit une effervescence semblable à celle de l'esprit acide du vitriol, avec le sel fixe de tartre, en se mêlant avec la serosité de ce sang, qui contiendrait par conséquent quantité de sel fixe, comme il se reconnoît par les urines de couleur de lessive que l'on a coutume de rendre dans ces sortes de maladies, & par ainsi ne manqueroit pas de piquer & déchirer les fibres nerveuses qui

sont dans les parties où se feroit l'effervescence , qui resulteroit de ce mélange.

Ce que l'on peut au contraire éviter , aussi bien que toutes celles que nous avons dit proceder de cette cause , en remplaçant une nourriture parfaitement fermentée & bien digérée, c'est à dire , qui soit dans sa maturité , pour faire du sang de même qualité , où il n'y aura que tres-peu de principes passifs qui se pourront encore subtiliser par les exercices les plus moderés que l'on doit faire ordinairement pour se divertir après les grandes applications d'esprit : & c'est aussi pour ce sujet qu'on doit éviter ce travail , qui n'est utile comme nous avons déjà dit , que pour ceux qui ont le sang crud & indigeste , parce qu'autrement il ne manqueroit pas de faire bouillir le sang.

Ainsi après avoir expliqué les causes antecédentes, conjointes, évidentes des Fièvres ardentes, continuës, & populaires, il faut encore montrer de quelle manière elles peuvent enfin acquérir cette malignité, qui nous est indiquée par les taches & les exanthemes pourprés qui paroissent bien souvent dans la suite, lorsque la pourriture succede au boüillonnement du sang; parce que dans leur commencement, quand les parties sulphurées qui se sont dégagées des autres principes, s'approchent seulement les unes auprès des autres, & que par consequent elles s'échauffent par la rapidité de leur mouvement naturel qui s'augmente tous les jours, avec les symptômes qui résultent de ce boüillonnement, pour lors la Fièvre est seulement ardente & sans aucune malignité, parce que le sang

n'est pas encore tombé dans la pourriture, & que les souffres & les sels brûlés & recuits qui le remplissent de leurs superfluités écumanantes dans l'état de la Fièvre, peuvent encore être séparés du mélange, pourvu que les esprits qui par le moyen de leur impulsion naturelle, doivent produire ce salutaire effet par les sueurs, les hemorrhagies, les vomissemens, & les cours de ventre, ne soient pas pour la plus grande partie dissipés, ou bien extraordinairement ensevelis dans ces parties superflues; car en ce cas étant seulement troublés dans leur mouvement regulier, ils se meuvent & se réfléchissent si confusement les uns sur les autres, que dans cette agitation ils poussent bien souvent hors du sang tout ce qui est nuisible, & qui entretenoit son ébullition; de maniere qu'il ne tarde pas

long-temps après de recouvrer sa première vigueur par le moyen des alimens succulens , & de facile digestion , qui luy fournissent de nouveau une suffisante quantité d'esprits & de soufre le plus pur , pour reparer la perte de ceux qui s'étoient dissipés dans cette ébullition ; & pour faire que d'acre & de salé qu'il étoit , il puisse devenir doux , spiritueux , & balsamique comme auparavant.

Mais au contraire , si après une longue effervescence , les esprits & le soufre le plus pur se sont tellement consumés avec les parties aqueuses , dans ceux qui ont le sang sec , acre , & salé , qu'il ne reste plus que des parties recuites de sel & de soufre , impur , qu'on appelle de la bile , avec les parties les plus terrestres , pour lors dans cette chaleur de Fièvre , il ne paroît point de taches

ny d'exanthemes pourprés , parce que le sang ne tombe pas en pourriture ; mais toute la liqueur s'évapore & se brûle si extraordinairement , qu'elle ne peut plus circuler ny s'alumer dans le cœur : c'est pourquoy la respiration devient frequente , laborieuse , & difficile , jusques à ce qu'enfin la mort s'ensuit necessairement ; de la même maniere que la flâme s'éteint dans une mèche allumée , si au lieu de l'huile qui se consume , on ne remplace qu'une liqueur salée & limonneuse , comme le Poëte nous l'a parfaitement exprimé par ces vers.

Paulatim morimur momento extinguimur uno ,

Vt lampas oleo deficiente perit.

Cependant lors que dans cette maturité , qui est la cause antecedente de ces sortes de Fièvres , comme nous l'avons montré , le sang est plus humide que salé ,

POURPRE'S ET PEST. 61

comme est celuy de ceux qu'on appelle sanguins, pour lors il arrive souvent que les esprits & les souffres les plus purs se dissipent de telle sorte, pendant les premiers sept, huit, ou neuf jours, quand l'effervescence est grande, ou bien même plus tard lorsqu'elle est moindre, que le sang tombe dans une entière pourriture; parce que l'eau dissolvant les sels, les souffres les plus impurs qui restent, s'embarassent & s'unissent si étroitement avec les parties terrestres, qu'il arrive une totale corruption du sang, dans laquelle il se fige par parcelle, & devient tout grumeleux; de maniere qu'étant poussé par la circulation sur le cuir, où les orifices des veines aboutissent, il produit des taches & des exanthemes pourprés, comme dit Hypocrate au second livre des Epidemies, section troi-

sième ; *In febribus astivis circa septimam, octavam, & nonam diem aspredines in cute miliaceæ pulicum morsibus maximè similes, non valdè puriginosa subnascebantur ; & c'est ainsi que ces fortes de Fièvres qui dans le commencement n'étoient simplement que des Fièvres ardentes, tandis que le mouvement des parties sulphurées faisoit seulement bouillir le sang, peuvent enfin, quand elles durent trop, acquérir d'elles mêmes cette malignité qui les fait changer d'espece, quand la pourriture succede à cette effervescence.*

Mais comme nous avons dit qu'il falloit que le sang eût les dispositions nécessaires pour acquérir cette malignité, qui vient de la pourriture, il s'ensuit aussi que les Fièvres malignes qui arrivent de cette maniere, n'attaquent tres-souvent que quelques

personnes qui y ont de la disposition ; & qu'elles ne sont pas si generales , que celles qui sont veritablement malignes , pestilentes , & contagieuses dans le commencement , comme nous allons faire voir au chapitre suivant , où nous expliquerons sensiblement leur veritable cause.

CHAPITRE II.

*Des Fièvres malignes , pestilentes ,
& contagieuses.*

LEs Fièvres malignes , pestilentes , & contagieuses , qui viennent tout à coup , c'est-à-dire , sans que le bouillonnement du sang ait precedé de quelque temps pour le faire tomber en pourriture (comme nous avons dit au premier chapitre) sont celles qui sont causées par quelque

levain veneneux , malin , pour-
rissant , & dissolvant , qu'Hypo-
crate & Galien appellent *μίασμα*
ονπυδωδες , *Inquinamentum putre-*
dinale , c'est à dire , quelque or-
dure , souillure , ou saleté pour-
rissante , qui s'engendre dans le
corps , ou qui luy vient de de-
hors , pour détruire tellement la
combinaison de tous les princi-
pes du sang , en rompant les
liens qui les conserve dans le
mélange , qu'il faut nécessairement
qu'il tombe dans la corruption.

Mais pour entendre quel est
ce levain malin , veneneux , &
pourrissant , qui rompt les liens
par le moyen desquels tous les
principes sont arrêtés dans le
mélange ; sans avoir recours aux
qualités occultes , qui est l'azile
ordinaire de l'ignorance , il faut
supposer avec toute la Philoso-
phie pratique , que les sels &
les soufres sont les liens & les prin-

prin-

cipes unissans de tous les autres ; & par consequent , que pour faire un levain parfaitement dissolvant , il faut qu'il participe du sel & du soufre tout ensemble , afin qu'agissant sur l'un & sur l'autre pour les dissoudre , il se fasse une totale dissolution dans le mélange , & par consequent une separation de tous les principes , qui est la veritable corruption.

Pour faire voir donc que les sels & les soufres sont les liens des autres principes , il n'y a qu'à considerer que le soufre & l'eau ne pourroient jamais s'unir , sinon par le moyen du sel qui se peut dissoudre dans l'un & dans l'autre , & par ainsi les joindre ensemble ; comme il est facile de voir dans l'huile où l'on a fait dissoudre du sucre , laquelle se peut après facilement mêler avec l'eau , par le moyen de ce sel.

66 DES FIEVRES CONTIN.

Il en est de même de l'esprit qui ne se peut unir avec le sel, sinon par le moyen du soufre ; & c'est pour cette raison que l'esprit de vin ne se peut mêler avec le sucre, qui est une espece de sel, sinon par le moyen de quelque huile qui les peut incorporer ensemble, en se dissolvant facilement avec eux ; & ainsi la terre qui est commune à tous ces principes, ne les pourroit jamais recevoir dans la generation des mixtes, s'ils ne s'unissoient les uns avec les autres par le moyen des sels & des soufres.

Aristote étoit peut-être de ce sentiment, lors qu'il a dit que les corps humides étoient sujets à la pourriture ; *Corpora humida putredini sunt obnoxia*, parce que les sels qui sont les premiers & les plus forts liens des autres principes, étoient déjà en dissolution ; de sorte qu'il ne falloit

plus que dissoudre les soufres par leur semblable , en les mettant dans un lieu chaud ; *In loco calido putrescunt* , c'est à dire , où il y a beaucoup de soufre ; parce que la chaleur n'est qu'une qualité qui vient du mouvement intérieur des corps sulphurés.

Je sçay bien que quelques-uns pourront nous objecter , que si les sels & les soufres sont les liens des autres principes dans la composition , ils ne peuvent pas être un principe de résolution ; mais il nous est aisé de leur répondre , que ce ne sont pas ceux qui sont dans la composition qui se dissolvent l'un l'autre , mais que ceux qui sont dans la résolution , & qui viennent de dehors , peuvent dissoudre les autres ; & c'est ce qu'Hypocrate & Galien ont entendu par le mot de *μιασμα αντιδυνάδες* ; parce que les ordures & les

puanteurs sont causées par la combinaison des sels & des soufres qui s'exhalent sensiblement par leur mauvaise odeur , après s'être dégagés des autres principes dans cette excellente & insigne pourriture , que Galien au sixième des Epidemies , texte vingt-neuvième , assure être la cause des Fièvres pestilentes ; *Differt calor pestilentium à calore putridarum insigni & excellenti putredine* ; parce qu'elle produit ce levain malin qui fait la pourriture , en ce que les principes de sel & de soufre qui étoient dans le mélange , deviennent extrêmement purs , quand ils se separent des autres dans la corruption : ce qu'Hypocrate a très-bien reconnu au livre *De la nature humaine* , où il dit , que lors que l'animal se dissout & se consume , les éléments retournent dans leur propre nature ; *Dissolu*

to animali & extrema putredine consumpto, singula elementa in propriam naturam refluent; & par ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils ont toute l'activité capable pour dissoudre les corps où ils pourront s'insinuer.

Galien a aussi sous-entendu ce levain malin & veneneux, qui résulte de la pourriture, lors qu'il traite du venin pestilentiel; puisqu'il dit, que ce ne sont pas les premières ny les secondes qualités, mais que c'est toute la substance qui détruit les principes de la vie; *Non primis nec secundis qualitatibus, sed tota substantia vite primordia demolitur*, ce qui veut dire la même chose que les sels & les soufres qui sont unis ensemble, parce qu'ils ne sont pas des qualités, mais des principes substantiels, qui étoient dans le mélange avant la corruption.

Mais si le raisonnement nous

rend convaincus de cette vérité ; l'expérience ne la confirme pas moins ; puisqu'elle nous montre bien clairement la réalité & l'activité de ce levain salé & sulphuré, dans la pourriture contagieuse que les fruits corrompus communiquent à ceux qui ne le sont pas encore ; car s'il arrive qu'on en mette un seul parmy les autres qui soient meurs, ils ne manqueront jamais de tomber dans la même pourriture, parce qu'il sort de celuy qui est infecté, une exhalaison puante, qui est ce *μιάσμα ονταδονώδες*, dont parle Hypocrate ; où pour mieux dire, des atomes de sel & de soufre, qui sont les causes formelles de la puanteur, comme nous l'avons déjà expliqué, de même maniere que les esprits font les bonnes odeurs, qui par conséquent s'insinuans dans les pores des autres fruits meurs, agissent

facilement sur les autres principes qui sont déjà exaltés dans la maturité; & les dissolvent de telle sorte, que ne pouvant plus contenir les autres principes, il faut nécessairement qu'ils se separent du mélange, & qu'ils tombent dans la corruption.

La gangrene qui est une corruption de quelque partie vivante, est une autre preuve & bien sensible de la vérité que nous avons avancée; puisqu'elle est si contagieuse, que lors qu'elle est en quelque endroit du corps, pour petite qu'elle soit, elle se multiplie de telle sorte, qu'elle corrompt généralement toute la chair vive qu'elle touche, parce que les sels & les soufres qui se dégagent incessamment de la partie gangrenée, & qui se font sentir par leurs puanteurs, dissolvent les mêmes principes qui lient les autres dans la composi-

tion des chairs saines ; de maniere que ne les pouvant plus contenir , il faut qu'elles contractent la même pourriture.

C'est aussi pour cette raison, que lors que quelque grumeau de sang se corrompt dans quelque partie du corps , ou bien quelque autre humeur contenue dans la matrice , il s'élève des atomes de soufre & de sel malin , qui dissolvent si promptement le sang , que l'on tombe dans des défaillances & des syncopes, comme si l'on avoit avalé du poisson.

Les histoires de tous les Auteurs ne nous racontent t'elles pas que l'on a vû tres-souvent arriver des maladies épidémiques, pestilentes, & contagieuses, dans des armées entieres , parce que les soldats avoient bû des eaux corrompuës , ou qu'ils avoient vécu de bled à demy pourry ,
qui

qui avoient engendré des humeurs de même nature, & qui par conséquent étoient la cause non-seulement de ces Fièvres populaires, mais encore de la contagion, parce que les atomes de sel & de soufre qui s'exhaloient de la pourriture de ces humeurs, & qui infectoient une partie de l'air, étoient capables de produire dans très-peu de temps une peste générale.

Et bien que cela paroisse peut-être difficile à ceux qui ne connoissent pas l'activité des levains, c'est pourtant une vérité si sensible, qu'il n'y a personne qui ne la puisse comprendre; puisque tout le monde sçait qu'une bluette de feu (qui n'est qu'un soufre dans sa pureté) est capable d'embraser tout l'univers, en dégageant & dissolvant les autres soufres qui sont dans tous les mixtes, & les mettant ainsi dans la même pureté

de feu, & qu'un peu de sel aigre (qui est aussi un sel dans sa pureté) peut fermenter & faire aigrir toute la pâte qui est dans le monde , & par ainsi la faire corrompre aussi bien que tous les autres mixtes où il se rencontre des sels , en les dissolvant & les dégageant des autres principes , & par consequent les mettant dans leur pureté.

C'est pourquoy si ces sels & ces soufres se joignent pour s'exhaler ensemble dans la pourriture , comme il se reconnoît évidemment par la puanteur qu'ils produisent , qui est un effet de la combinaison de ces deux principes , il ne faut pas douter que ces atomes de sel sulphuré , qui sont des levains généraux , ne mettent en dissolution toutes les liqueurs qu'ils toucheront , comme le sang dans les animaux , le vin même , & le suc des autres

fruits parmy les vegetaux, plus ou moins facilement, suivant la differente disposition des liqueurs qu'ils toucheront, & avec lesquelles ils auront plus de rapport; car il est certain que les atomes pourrissans qui s'exhaleront du sang corrompu, feront plus d'impression sur les animaux, que sur les liqueurs des vegetaux, à cause qu'étans sortis & ayant déjà esté dans la composition du sang, ils auront plus de disposition à s'insinuer dans les pores du sang, que dans les liqueurs des vegetaux, pour en dissoudre les principes unissans, & les mettre dans la corruption.

Mais comme tous les animaux n'ont pas le sang temperé de la même sorte, & que par conséquent ils n'ont pas les pores d'une même grandeur pour recevoir les atomes de sel sulphuré, qui s'exhalent de la pourriture

76 DES FIEVRES CONTIN.

du sang de ceux qui sont infectés, & où ils auront esté différemment assemblés, il est aisé de juger que les animaux de différente espece, ne reçoivent pas également les impressions contagieuses des autres, comme dit le Poëte, Virgile au troisiéme livre des Georgiques.

*Quam multa pecudum pestes nec
singula morbi,*

Corpora corripunt.

Ce raisonnement est aussi conforme à ce que dit Hypocrate, au livre des flatuosités, texte vingtième;
*Non omni animantium generi eadem
aut non conferunt, aut commoda sunt,
sed sunt alia aliis magis convenientia.*

C'est aussi pour celà que les loix de la police, ordonnent de separer ceux qui ont la peste d'avec les autres, & que l'on dit ordinairement qu'il ne faut qu'une brebis malade pour infecter tout un troupeau, de même que

parmy les fruits la pourriture est une peste qui les peut tous gâter.

Mais pour montrer encore que ces atomes de sel sulphuré qui s'exhalent de la pourriture, & qui s'insinuent avec beaucoup de facilité dans les corps liquides, ont tant de force qu'ils les corrompent en peu de temps, en dissolvant & rompant les liens qui les conservent dans le mélange; il n'y a qu'à considérer ce que l'expérience nous fait voir quand ils sont ferrés, unis, & fixés dans quelque corps; comme par exemple dans la composition de l'eau forte, qui se tire du salpêtre & du vitriol, distillés par la violence du feu, qui chasse de compagnie les sels sulphurés de ces minéraux avec tant d'impetuosité, qu'ils sortent rouges comme du feu dans le ballon, pendant la grande chaleur de l'opération, qui fait exalter les

soufres sur les sels , & leur donner cette couleur , jusques à ce que les vaisseaux commençant de perdre leur chaleur sur la fin , les sels se fondent , & enferment les soufres avec eux , pour faire une liqueur de sel sulphuré , qui nous fait voir évidemment deux choses : La premiere , que la puanteur vient de l'union de ces deux principes , puis qu'elle a une si mauvaise odeur , qu'on ne la scauroit sentir sans en être extrêmement offensé. Et la seconde , qu'ils sont aussi les veritables dissolvans de tous les corps , puis qu'il n'y a rien que cette liqueur ne puisse dissoudre , même les choses les plus dures , comme les pierres , le bois , les metaux , & les parties les plus solides des animaux.

C'est pourquoy , s'il s'engendre dans nôtre corps de ces levains de sel sulphuré , malins , pourrissans & dissolvans , par la corrup-

tion de quelque humeur, ou-bien s'ils viennent du dehors, par la respiration d'un air empesté des sels sulphurés qui s'exhalent continuellement de la pourriture du sang de ceux qui sont malades, des corps morts, des cavernes, & des entrailles de la terre, où les minéraux pouffent souvent des vapeurs de soufre & de sel impur; des marêts, des eaux pourries, & de quantité d'autres lieux remplis d'ordure & de saleté; il ne faut pas douter qu'étant portés dans le sang par leur subtilité, ils n'agissent sur les sels & sur les soufres, qui sont les deux principes unissans des autres, & qu'ils ne les dissolvent tous deux, & ne les mettent dans le mouvement qui cause par consequent la Fièvre, parce que les soufres se dégageant ainsi des autres principes qui les tenoient en repos dans le mélange, ils s'approchent tellement les

80 DES FIEVRES CONTIN.

uns des autres , que par la rapidité de leur mouvement ils font bouillir le sang d'une maniere extraordinaire : d'où vient qu'il est impossible que dans cette dissolution il ne se fasse une separation de tous les principes ; car pendant que les esprits & les soufres les plus purs se dissipent pour la plus grande partie , l'eau dissolvant les sels , les soufres les plus impurs se fixent avec les parties terrestres ; ce qui fait que le sang se fige par parcelle , comme il arrive au lait quand il s'aigrit , ou qu'il se caille par la pressure ; de sorte que si ces particules de sang ainsi caillées ne sont pas promptement poussées par la circulation sur les parties exterieures , pour exciter des exanthèmes , des charbons ou des bubons , suivant les différentes exaltations de sel & de soufre impur, plus ou moins recuit, qui se trouve dans le sang , elles em-

pêchent par ce moyen le cours de la circulation continuelle , & causent par conséquent l'inégalité du poux , les palpitations de cœur , les défaillances , les syncopes , & bien souvent une mort soudaine.

Mais comme les exanthèmes , les charbons & les bubons sont les véritables effets , aussi-bien que les signes de la dissolution de la corruption , & par conséquent de la malignité , il faut icy les examiner : Et pour commencer par les exanthèmes , il est aisé de voir, que ce n'est autre chose que les plus petites parcelles du sang caillé, qui sont portées par la circulation sur le cuir , & qui se sont arrêtées dans les détours étroits des plus petites veines , où elles excitent des tâches pourprées , ou bien quand elles se mortifient , des taches noires & livides ; & qu'ainsi ce sont les restes qui paroissent apres la pourriture du sang, sui-

82 DES FIEVRES CONTIN.

vant le sentiment de Galien, 'au livre cinquième de la Methode, chapitre douzième : *pustula nigra quas exanthemata vocant, sunt reliquia sanguinis qui in febre putruerat.*

Les charbons sont de petites tumeurs extrêmement douloureuses & corrosives, de la grosseur d'un pois, quelquesfois jaunes ou livides, mais presque toujours noires, qui se manifestent avec une chaleur ardente comme si c'étoit du feu, & qui ont quantité de petite pustules qui les accompagnent tout à l'entour dans toutes les parties du corps où elles se peuvent produire indifferemment, quand les parties du sang qui se sont congelées par la corruption, contiennent quantité de sel & de soufre recuit; comme il arrive à ceux qui sont d'un temperament bilieux, parce que lorsqu'elles sont poussées sur la superficie du corps, elles s'y arrêtent, & empêchent

par ce moyen la circulation ; d'où vient qu'il se fait une petite tumeur qui ne peut jamais suppu-
 rer , parce que la matiere étant
 brûlée & recuite , elle ne peut
 point se digerer ny se cuire , pour
 faire du pus , comme nous dirons
 en parlant du bubon , mais au
 contraire devient dure dans sa cir-
 conference , jusques à ce qu'enfin
 s'étendant plus au large , elle ronge
 la chair par son acrimonie , & la
 brûle par sa chaleur ; de maniere
 qu'il en soit des morceaux pour-
 ris & gangrenés , qui laissent en-
 suite un ulcere noir & vilain ,
 comme si l'on y avoit appliqué
 un caustere.

Ce qui fait voir que ces tumeurs
 douloureuses , ardentes & corro-
 sives ne sont pas faites par la pu-
 reté des sels , qui sont aigres quand
 ils sont dégagés des autres princi-
 pes , comme nous voyons dans les
 esprits de vitriol , de sel , & au-

84 DES FIEVRES CONTIN.

tres de cette espece , qui causent des douleurs sans chaleur , mais tres-picquantes , & avec des élanemens qui excoient & qui ulcerent la chair avec blancheur , parce qu'ils ont des pointes tranchantes , angulaires & fort picquantes , que l'on peut voir sensiblement & par experience dans le sublimé corrosif, où ils se sont cristallisés en forme de petites aiguilles , qui par consequent s'insinüent facilement dans les parties voisines , & les excoient pour l'ordinaire en les penetrant , comme il paroît dans les aphtes & les ulceres veroliques.

Mais au contraire des charbons sont causés par les fels sulphurés qui sont plus fixes , & qui noircissent la chair en la brûlant , parce que lors qu'ils se recuisent ensemble par le mouvement de la circulation , ils contractent à la longue la même acrimonie que

celle que le feu donne en peu de temps à la chaux vive, & aux autres sels que l'on fait calciner pour faire des pierres de cautere, qui mortifient & qui brûlent avec chaleur seulement les parties sur lesquelles on les applique; de même maniere que ces sortes de charbons rongent, noircissent & gangrennent la chair qu'ils touchent, sans s'insinuer plus avant dans les parties voisines, comme font les acides, parce que ces sortes de sels calcinés & fixés étant d'une figure cubique & quarrée, comme il nous paroît dans le sel marin, le vitriol, le sel de tartre, & tous les autres de cette espece, ils ne peuvent pas s'insinuer ny penetrer si avant que les acides, mais ils demeurent au contraire plus long-temps sur la partie où ils sont, laquelle ils rongent par les angles de leur figure cubique & raboteuse, avec dou-

leur , en même temps qu'ils la brûlent par le mouvement des parties sulphurées qui sont fixées avec eux.

Les bubons au contraire sont d'autres tumeurs de la grosseur d'un œuf de pigeon , qui arrivent ordinairement dans les glandes qui sont derriere les oreilles, sous les aixelles , & dans les aines , non pas que ce soit un effet de la nature providente , qui chasse les excremens des humeurs sur les parties les moins nobles de tout le corps , comme pensent mal à propos ceux qui se sont dépouillés du raisonnement pour l'attribuer à la nature qu'ils ne connoissent pas ; mais parce que ce sont des especes d'inflammations qui surviennent particulièrement dans les glandes , où se terminent une bonne partie des vaisseaux lymphatiques qui rapportent le suc nerveux dans les veines , & les

emplissent de telle sorte, qu'elles ne peuvent pas si facilement donner entrée au sang, lors qu'il est parvenu à l'extrémité des artères, & encore particulièrement dans ces sortes de Fièvres, où il est rempli de superfluités corrompues, qui troublent par ce moyen la circulation régulière du sang, en opposant une digue à son passage, qui le fait croupir de telle sorte, qu'il faut nécessairement que celui qui arrive de nouveau grossisse & enfle les vaisseaux qui le contiennent, jusques à ce qu'ils se rompent & que le sang s'épanche dans la substance des glandes, pour exciter ces sortes de tumeurs qui suppurent pour l'ordinaire dans la suite, comme nous allons expliquer.

Le sang étant donc ainsi sorti de ses vaisseaux, les esprits s'évaporent pour la plus grande partie avec quelques particules d'eau, pendant que l'humidité qui reste

88 DES FIEVRES CONTIN.

dissout une partie des sels , qui s'aigrissent dans cette dissolution, & qui par consequent ne tardent pas long-temps de se joindre aux autres qui sont fixés avec les souffres & la terre , pour faire une effervescence semblable à celle qui se fait par l'esprit acide de vitriol avec le sel fixe de tartre qui est sulphuré , parce que pendant cette action une partie des souffres qui étoient enfermés dans les sels fixes , s'échappent aussitôt que les sels acides & les sels fixes se penetrent l'un l'autre dans cette union , & causent par leur mouvement cette chaleur piquante & douloureuse que l'on ressent dans toutes les inflammations , & qui augmente par consequent la Fièvre.

Et apres cela ces sels étant ainsi unis , ils enferment avec eux ce qui reste de gras , d'huileux & de sulphuré , pour le dissoudre dans la partie aqueuse , & faire

faire ainsi une substance legere & uniforme qu'on appelle du pus, qui finit pour lors ou diminue beaucoup la Fièvre & la douleur; parce que non seulement les souffres ne peuvent plus se mouvoir, mais encore les sels de differente espece dans l'action mutuelle qu'ils ont fait l'un sur l'autre pour se joindre ensemble, ont tellement rompu, froissé & brisé leurs pointes tranchantes & angulaires, qu'ils ont perdu toute leur acrimonie, comme nous voyons dans l'exemple que nous avons apporté de l'esprit de vitriol avec le sel de tartre, où ces deux sortes de sels qui sont extrêmement corrosifs separement, s'adoucissent enfin dans le mélange, de telle maniere qu'on les peut mettre sur la langue sans en être offensé; & c'est ce qui est conforme à la doctrine pratique d'Hypocrate, au quarante-septième Aphorisme du

second livre, où il a remarqué que les douleurs & les Fièvres arrivent toujours dans la suppuration, & qu'elles se diminuent quand le pus est fait : *Cum pus fit, dolores & febres accidunt, magis quàm confecto.*

CHAPITRE III.

Du Traitement des Fièvres ardentes & continües.

A Prez avoir découvert & expliqué clairement la nature, les causes & les effets des Fièvres Continües, Epidemiques, Malignes & Contagieuses, par le secours & par le moyen des principes de Chimie, qui sont les seuls que l'on doit nommer naturels, puisqu'ils sont l'unique fondement de la Physique pratique qui nous

les fait voir sensiblement tous les jours dans la generation & la corruption particuliere de tous les mixtes qui se font artificiellement dans les operations de la Chimie , pour ensuite former toutes les conceptions generales des mouvemens les plus cachés de la nature , & par consequent la veritable Philosophie qui doit servir de regle à la Medecine , pour parvenir à la connoissance des maladies , comme nous l'avons particuliere-ment fait voir dans ce Traité , qui est fondé sur l'autorité d'Hypocrate & de Galien , appuyé par des experiences & des exemples les plus sensibles qui se voyent tous les jours dans la pratique , & soutenu de si fortes raisons , qu'il n'y a personne qui ne soit obligé de conclure , que c'est icy l'unique & la veritable Theorie , la plus conforme à la raison , qui doit servir de fondement inébran-

92 DES FIEVRES CONTIN.

lable pour tirer toutes les indications nécessaires au traitement de ces sortes de Fièvres ; comme nous le ferons voir dans la suite.

Puisque l'ordre demande que nous expliquions la methode & les moyens de les traiter avec succès, il nous faut premierement commencer par les Fièvres continues, dans le temps qu'elles ne sont pas encore malignes & contagieuses, pour ensuite venir à celles qui ont acquis d'elles-mêmes cette malignité apres une longue effervescence ; & finalement aux Fièvres pestilentes qui sont causées par le levain malin & pourrissant que nous avons déjà expliqué.

Mais comme toutes les maladies se doivent traiter par la destruction de leurs causes, & que nous avons fait voir sensiblement, que celle qu'on appelle conjointe procedoit de l'exaltation du mouvement dére-

glé des esprits & des souffres du sang, qui se sont dégagés des autres principes dans la maturité, qui est la cause antecédente de ces sortes de Fièvres, toutes nos indications se dirigeront sur la recherche des remèdes qui doivent dans le commencement & dans l'augmentation de la maladie figer le mouvement déréglé des esprits, & rengager les souffres dans les autres principes, pour leur faire perdre cette agitation extraordinaire qui fait bouillir le sang, auquel il faut procurer une moyenne crudité.

Or pour satisfaire à nôtre sujet, il est certain, que la saignée se doit pratiquer dans le commencement, & que c'est l'un des meilleurs remèdes que l'on puisse trouver pour lors dans la Médecine; parce que comme il est seur que la Fièvre est une effervescence du sang, semblable à celle qui se fait dans le vin, il faut faire la

même chose (pour calmer le bouillonnement du sang) que ce que l'on fait pour arrêter celui du vin : Or chacun sçait , que lors qu'il boult extraordinairement , il se faut bien garder de le tenir fermé , ou de laisser le vaisseau trop plein , parce qu'en ce cas les parties sulphurées qui se meuvent avec une extrême rapidité , quand elles sont assemblées les unes auprès des autres dans le dégagement des autres principes , ne pouvant s'écarter dans cette plénitude , ny s'exhaler faute d'espace , elles le feroient bouillir davantage.

Mais le meilleur remede que l'on trouve dans cette occasion , c'est , non-seulement de le tenir ouvert pour donner issue aux parties sulphurées qui s'exhalent continuellement dans cette agitation , mais encore d'en vuider une bonne partie , afin que les mêmes souffres qui étoient ramas-

sés & resserrés les uns auprez des autres dans la plénitude, s'écartent & se separent quand ils trouveront plus d'espace, pour se rengager dans les autres principes, & par ce moyen perdre leur mouvement, & faire cesser ou diminuer cette effervescence.

Ainsi lorsque le sang bout extraordinairement dans ses vaisseaux, il ne faut pas empêcher la transpiration, en tenant le malade dans un lieu froid, qui resserre & ferme les pores du cuir, par où doivent passer les vapeurs sulphurées qui s'exhalent de cette fermentation; mais il faut d'abord vuider les vaisseaux, pour diminuer la plénitude, afin que cette évacuation fasse sortir une partie des soufres, qui dans leur dégagement se meuvent avec plus de facilité; & que ceux qui restent ayant un espace plus considerable, ne puissent s'unir, se resserrer &

96 DES FIEVRES CONTIN.

& se ramasser ensemble si facilement ; de maniere que se separant les uns des autres , il faut par consequent que la Fièvre qui ne procedoit que du mouvement impetueux de leur union , cesse ou diminuënt considerablement.

C'est pourquoy je ne puis pas approuver la pratique des Medecins qui n'ordonnent que des petites saignées , qu'ils reiterent tous les jours , ou de deux jours l'un ; parce qu'il leur arrive la même chose qu'à ceux qui se contenteroient de vuider une petite quantité de vin , lors qu'il boult dans son vaisseau , sans considerer que cette évacuation le fait encore bouillir davantage , d'autant que n'étant pas suffisante pour donner toute l'espace necessaire aux parties sulphurées de se separer les une sdes autres , elles se meuvent au contraire avec plus de facilité & plus impetueusement que si le vaisseau étoit

étoit plein , de sorte qu'elles pouf-
sent incontinent dehors sa li-
queur toute écumante.

De même , lors que le sang
commence de bouillir , & que par
consequent il remplit les vaisseaux,
si l'on en vuide seulement une
petite quantité , comme cette éva-
cuation n'est pas suffisante pour
donner l'espace nécessaire aux par-
ties sulphurées de s'ecarter , & se
separer les unes des autres , afin
de se rengager dans les autres prin-
cipes ; elles leurs donnent au con-
traire la liberté de mouvoir avec
plus de facilité qu'auparavant pour
faire bouillir le sang davantage ;
de maniere que ces petites saignées
sont bien souvent cause que par
l'impetuosité de son mouvement
il peut sortir de ses vaisseaux , &
par conséquent produire des in-
flammations internes.

Je sçay bien que l'on ne man-
quera pas de dire , que les grandes

saignées sont dangereuses parce qu'elles affoiblissent, & qu'il est plus à propos de les faire petites, & les reïterer dans la suite pour faire avec le temps une suffisante évacuation: Mais bien que cela paroisse en quelque façon veritable, néanmoins il faut remarquer que les forces sont toujours assés grandes dans le commencement de la maladie pour souffrir une grande évacuation, qui les affoiblit beaucoup moins, lors qu'elle modere l'effervescence du sang (que les petites saignées qui ne vuident jamais assés) ne les conservent dans la suite, parce que la nourriture que les malades prennent tous les jours dans l'intervalle à plusieurs fois, remplacent presque autant de sang que les mediocres saignées en ont vuidé; de maniere qu'il se trouve qu'on entretient ainsi la plénitude de vaisseaux pendant plusieurs jours qui est la cause que le sang

continuant toujours de bouillir, il ne tarde pas long-temps de venir dans l'augmentation, & dans un point qu'on ne peut plus l'éteindre.

C'est pour cela qu'il vaut beaucoup mieux suivre l'expérience, & la raison, qui nous indiquent dans le commencement que les forces sont vigoureuses, de faire d'abord une saignée assez considérable pour vuider suffisamment les vaisseaux; afin que les parties sulphurées qui s'étoient unies, & ramassées les unes auprès des autres dans la plénitude, s'écartent & se separent quand elles auront plus d'espace, pour se rengager dans les autres principes, qui les tiennent tellement dans le repos, qu'il faut que l'effervescence cesse comme nous avons déjà dit.

Cette doctrine qui est si conforme à la raison, se trouve encore autorisée par la Pratique de

Galien , *au neuvième livre de sa Methode , chapitre quatrième , où il se void , qu'il saignoit si abondamment pour vider les vaisseaux dans de semblables occasions , que les malades enomboient souvent en deffillance , parce qu'il ne reconnoissoit point de meilleur remede pour faire cesser l'effervescence du sang dans les Fièvres Continües : Aufero ab homine eo usque de industria sanguinem quoad animo linqueretur , maximum plane ubi valentes vires sunt Continentis Febris remedium : Id quod cum ratione tum experientia didici.*

Ce n'est pas qu'il ne faille moderer la quantité du sang que l'on doit tirer , suivant la differente complexion , & suivant les divers temps de son effervescence ; car il est certain que lors qu'il contient quantité de principes actifs , qui se sont dégagés dans la maturité pour le faire bouillir plus impetueuse.

POURPRE'S ET PEST. 101
ment, comme il arrive aux bons
vins, qui s'échauffent, & bouillent
plus fortement, suivant qu'ils sont
plus meurs; il en faut tirer une
plus grande quantité que quand
il est plus crud, où pour lors ne
s'échauffant pas tant il en faut
moins tirer, suivant que l'on en
use à l'égard des petits vins, qui
lors qu'ils bouillent dans leurs
vaisseaux ne se doivent pas vui-
der à la même quantité que les
bons vins.

Il faut encore remarquer, que
les premières saignées qui se font
dans le commencement, doivent
être plus grandes que celles qu'il
est nécessaire de réitérer dans la
suite; lorsque la Fievre s'augmen-
te au lieu de diminuer, parce que
les souffres qui s'étoient en quel-
que façon écartés dans la pre-
mière évacuation, au lieu de se
rengager dans les autres princi-
pes, pour perdre leur mouve-

ment , se rapprochent au contraire les uns de autres comme auparavant , soit par leur propre mouvement , ou parce que la nourriture ayant en quelque façon réparé la plénitude , ils n'ont pas la même espace pour se tenir séparés les uns des autres ; de manière qu'il faut nécessairement réitérer la saignée tout autant de fois que cela arrive ; non pas si copieuse que la première , mais à proportion que la plénitude s'est augmentée par cette nourriture ; ce que le Medecin habille & sçavant jugera , & connoîtra facilement par la plénitude du poux , qui sera plus ou moins grande , suivant les degrés d'augmentation , qu'il faudra diminuer à proportion , afin d'entretenir pendant tout le cours de la maladie l'espace nécessaire aux souffres du sang , pour se séparer les uns des autres , & recevoir facilement les remèdes

alteratifs qui les doivent ranger dans les autres principes, & remettre dans une moyenne crudité le sang qui s'étoit éloigné audelà d'une mediocre maturité.

Cela est si necessaire dans cette occasion , qu'il faut d'abord les mettre en pratique dans le commencement , & immédiatement après la premiere saignée , pour les continuer abondamment & sans interruption dans la suite , jusques à ce que le sang commence à perdre la plus grande partie de son mouvement , & de sa chaleur ; qui est une marque qu'il s'écarte de sa trop grande maturité pour acquérir bien-tôt une moyenne crudité ; auquel cas il faut moderer la quantité de ces remedes dans leurs mélanges , & les rendre pour ce sujet plus ou moins cruds , de peur de passer audelà de cet état moyen , qui doit être conforme à la nature.

suivant le troisiéme Aphorisme du premier livre : *Sed qualis natura fuerit ejus qui id perpeffurus est eo usque progrediendum*, & au contraire il faut éviter de le mettre dans une entiere crudité, qui au sentiment d'Hippocrate est toujours ennemie de la nature : *Omne nimium natura inimicum*.

Mais pour comprendre la nature de ces sortes de remedes, il faut premierement faire voir que ceux qui ne sont raisonnés que sur le chaud & le froid, ne peuvent jamais corriger l'intemperie chaude du sang ; qui bien loin d'être la cause de cette maladie, n'est au contraire que l'effet du mouvement des parties sulphurées, qui sont la cause de son bouillonnement, & par consequent de la Fièvre ; ainsi il ne faut pas s'étonner si l'eau, qui est le plus froid des éléments, n'est pas même capable de temperer cette chaleur,

puisque l'experience nous fait voir tous les jours, qu'encore que les malades en boivent abondamment, la Fièvre ne laisse pas de continûer, & même bien souvent d'augmenter; parce qu'il ne s'agit pas de combattre la chaleur du sang par la froideur de l'eau, qui ne peut jamais produire cét effet, d'autant qu'elle n'est pas capable d'arrêter le mouvement des sours qui sont la cause de cette effervescence, puisque l'eau ne fait que glisser contre leurs parties grasses, & huileuses; & qu'il est impossible qu'elle se puisse jamais unir avec eux, pour les dissoudre, & faire interruption dans leurs parties, afin de les rengager dans les autres principes; & par ainsi leur faire perdre le mouvement qui causoit la Fièvre, ou bien les conduire dehors par les sueurs ou les urines.

C'est pourquoy comme il n'y

a que la seule Chimie qui puisse connoître la véritable cause de cette effervescence du sang, que nous nommons la Fièvre, il n'y a aussi qu'elle qui puisse trouver le véritable remède qui doit figer le mouvement deregulé des esprits, & écarter ou rengager les soufres dans les autres principes, pour arrêter leurs mouvements, & par consequent faire cesser l'ébullition du sang; puis qu'elle nous fait voir tous les jours dans le mélange des premiers principes, que les sels s'unissent & dissolvent facilement avec les soufres, & qu'ils se fondent aussi parfaitement dans l'eau: d'où nous devons conclure, qu'ils sont les seuls qui peuvent servir de milieu pour dissoudre les soufres dans les liqueurs aqueuses, afin de faire par ce moyen l'interruption nécessaire dans leurs parties, pour les mettre ensuite dans le repos.

L'experience nous montre encore plus sensiblement cette verité, dans le mélange de l'eau avec l'huile, où les soufres sous cette forme grasse, au lieu de s'unir & se dissoudre avec elle, ils surnagent au contraire & se rassemblent de la maniere la plus étroite; c'est à dire, à la ronde, en formant des petits globes, qui dans la moindre agitation s'approchent les uns des autres, pour faire des amas plus gros de la même figure; qui nous demonstrent visiblement, que les liqueurs aqueuses ne peuvent les écarter, & separer les uns des autres, ny empêcher leur mouvement, puisqu'ils paroissent toujours sous la figure ronde, qui est la plus mobile; comme au contraire nous voyons tous les jours dans la pratique, parmi une infinité d'exemples, que lors qu'on a dissout de l'huile avec du sel, elle s'unit

ensuite si facilement avec l'eau, qu'il est presque impossible d'y remarquer les parties sulphurées les moins sensibles, tant elles sont engagées avec elles par le moyen de ce sel.

C'est pour cette raison que l'eau ne pouvant laver les taches grasses, huileuses, & sulphurées qui se font dans les linges, l'on a trouvé le moyen de la faire passer toute chaude sur les cendres que l'on met sur la lessive; afin que fondant & dissolvant les sels qui s'y rencontrent avec abondance, elle les puisse conduire vers les graisses des linges, avec lesquelles ils s'unissent si facilement, qu'ils servent par conséquent de milieu pour les dissoudre dans l'eau qui les entraîne avec elle dans la lessive, où ils paroissent toujours d'une couleur plus rouge, suivant qu'il y en a davantage; comme nous voyons mani-

festement dans l'urine qui est la lessive naturelle du sang, & qui rougit extraordinairement dans toutes sortes de Fievres ; où les soufres sont tellement dégagés des autres principes, qu'elle les peut dissoudre, & les emporter avec elle par le moyen de son sel.

Mais après avoir ainsi montré d'une manière assez claire, que les sels doivent servir de milieu pour dissoudre les soufres dans les liqueurs aqueuses, il faut encore faire voir qu'ils sont aussi capables de fixer, & d'arrêter le mouvement déréglé des esprits, comme la Chimie nous l'enseigne tous les jours dans plusieurs de ces opérations, entre lesquelles nous choisirons pour exemple cette composition de l'urine des animaux, de la suye de cheminée, & du sel marin, qu'on appelle du sel ammoniac, dans laquelle l'expérience nous fait voir que le sel marin

110 DES FIEVRES CONTIN.

qui contient quantité de sel acide , n'a été ajouté aux deux premiers que pour arrêter & fixer le mouvement de leurs esprits volatils, qui s'exhalent si abondamment , & si sensiblement par leurs odeurs , qu'il est impossible de les conserver sans le mélange , qui les arrête au contraire de telle sorte , qu'ils perdent entièrement leur mouvement , & leur odeur : ce qui est si véritable , que si l'on mêle avec cette composition du sel fixe de tartre , ou quelque autre sel alkali , avec lesquels le sel acide du sel marin a tellement de rapport, qu'il ne manque jamais de se joindre avec eux : pour lors il relâche incontinent les esprits volatils de l'urine , & de la suye qu'il avoit fixé , de maniere qu'ils recouvrent leur premier mouvement , & se font sentir par la même odeur qu'ils avoient auparavant.

Cela étant ainsi supposé comme une vérité incontestable , il est aisé de juger , que les sels doivent être employés dans les tisanes des febricitants : Mais comme il y en a de plusieurs sortes , suivant leurs différentes combinaisons , avec les autres principes , qui les font nommer fixes ou alkali , quand ils sont mêlés avec le soufre ou la terre ; de même maniere qu'on les appelle volatils lors qu'ils se sont subtilisés par les frequentes cohobations que les esprits ont fait ensemble pour s'unir avec eux.

Il faut seulement se servir des sels acides , qui ne sont tels que parce qu'ils sont purs ; c'est à dire , dégagés & separés du mélange qu'ils faisoient avec les autres principes , ce qui se prouve clairement par la resolution artificielle qui se fait dans la distillation du sel marin , du vitriol , & des

autres minéraux qui contiennent quantité de sel acide fixé avec des parties terrestres, qui luy font changer sa saveur naturelle, qu'il recouvre aussi-tôt qu'il est séparé du mélange sous le nom impropre d'esprit acide, qui n'est autre chose que du sel pur, qui ne manque jamais de revenir salé comme il étoit auparavant la distillation, si on le rejete sur le *caput mortuum*.

En second lieu, cela paroît évidemment dans la corruption naturelle du vin, du sang, du lait, & de toutes les choses les plus douces, qui aigrissent lors que les esprits, & les soufres étant dissipés pour la plus grande partie, les sels commencent de predominer, & de se faire sentir sous la saveur acide qui leur est naturelle en cet état, où ils sont dégagés & séparés des autres principes.

Troisièmement, cela se recon-
oitr

noît aussi dans le commencement de la generation des fruits, qui sont stiptiques , acerbes , & austeres , lors que les principes actifs sont encore ensevelis dans la terre & dans l'eau ; mais qui deviennent immediatement aigres à proportion que le sel (qui dans la suite se dégage le premier) leur communique cette saveur, qui ne s'adoucit jamais , que les esprits & les soufres ne s'exaltent pour s'unir avec luy , & le volatiliser dans la maturité.

Je sçay bien que l'on ne manquera pas de nous objecter, que l'esprit de vitriol , le vinaigre , le verjus , & generalement toutes sortes d'acides ne peuvent pas s'unir avec les huiles , & qu'il n'y a que les sels fixés avec les parties terrestres qui peuvent se mêler avec elles , comme nous avons dit cy-dessus ; & qui par consequent servent de milieu pour

114 DES FIEVRES CONTIN.
les dissoudre dans les liqueurs
aqueuses.

Mais comme il n'y a presque point de sels fixés qui ne renferment des soufres avec eux, puis que l'expérience nous fait voir qu'ils causent une ébullition, & une chaleur extraordinaire quand on les mêle avec quelque acide, auxquels ils s'unissent si étroitement qu'ils laissent échaper leurs soufres, pour produire cet effet, comme nous avons déjà dit, du mélange de l'acide du vitriol, avec le sel de tartre. Il est certain qu'étant presque tous sulphurés, ils ne peuvent pas convenir dans les tisanes des febricitants, parce qu'ils pourroient fomentier la chaleur du sang qui ne procede déjà que du dégagement de ses soufres, qui les feroient exalter avec eux pour en augmenter la cause.

Cependant bien qu'il soit vray

que les sels acides ne puissent s'unir avec les huiles , ils ne laissent pourtant pas d'être très-propres , & de convenir dans cette occasion ; parce que lorsqu'ils sont dissouts dans l'eau , & qu'ils sont portés dans le sang , où il y a quantité de parties terrestres , ils se fixent d'abord avec elles , de manière qu'il se fait un sel fixe qui n'a point porté de soufre dans le sang , & qui s'unit si facilement avec les parties grasses , huileuses , sulphurées qui se sont d'égagées des autres principes , qu'il peut servir de milieu pour les dissoudre dans les liqueurs aqueuses.

Mais quoy que toute sorte d'acides soient les véritables remèdes qui peuvent arrêter le mouvement deregulé des esprits , & servir de milieu pour dissoudre les soufres dans les liqueurs aqueuses , & les conduire dehors par les

sueurs & les urines , ou les ren-
gager dans les autres principes,
& par ce moyen mettre le sang
dans sa crudité ; neanmoins com-
me il ne suffit pas de rendre le
sang crud , s'il ne peut ensuite
recouvrer sa maturité , il est cer-
tain que l'esprit du vitriol , du sel
marin , du sel armoniac , & des
autres de cette espece qui se
tirent des mineraux par la reso-
lution artificielle , aussi bien que
ceux qui ont passé par la fer-
mentation dans la corruption na-
turelle des vegetaux , comme le
vinaigre & autres semblables , ne
pouvant jamais acquerir par la
coction naturelle & artificielle
cette douceur qui fait la maturité,
ils pourroient rester dans le sang
aprez la Fièvre comme des parties
inutiles, qui le rendroient si crud,
qu'il auroit de la peine a recou-
vrer sa maturité naturelle.

C'est pourquoy il vaut beau-

coup mieux se servir de ceux qui ne sont aigres que parce qu'ils sont cruds dans le commencement de leur generation ; comme parmy une tres-grande quantité que nous en avons, nous choifirons preferablement à tous les autres, celuy qui se tire de l'aliment qui a le plus de ressemblance avec le sang, & qui se change plus facilement en sa substance.

Or comme nous avons déjà dit, que suivant le sentiment de Galien, le vin étoit de cette nature, je trouve que le verjus qui est le vin dans sa crudité est un acide le plus propre de tous, qui doit servir de remede pour arrêter le mouvement déreglé des esprits, rengager les souffres dans les autres principes, & remettre le sang dans la crudité qui luy doit faire perdre le mouvement de sa chaleur & de son ebullition.

Cette doctrine est si conforme

à la raison , qu'il ny a personne qui ne doive se laisser convaincre, que de même maniere que le bon vin fait le bon sang, lorsque ses principes actifs sont exaltés dans la maturité ; aussi le verjus qui est le vin dans sa crudité est un acide qui ne peut faire que du sang de même sorte, qui cependant pourra dans la suite par le mouvement de la fermentation naturelle qui se fait dans la digestion & la circulation de cette humeur, perdre cette aigreur de la même façon qu'il la quitte quand il se meurit dans le raisin, afin que le sang puisse aprez cette moyenne crudité, recouvrer la temperature douce & balsamique qu'il avoit auparavant.

Il faut donc pour ces raisons se servir abondamment de ces sortes de remedes acides tandis que la Fievre est dans le commencement & l'augmentation, puisqu'il

ne s'agit pour lors que d'arrêter le bouillonnement du sang, & pour cet effet il les faut dissoudre avec sept ou huit fois autant d'eau la plus pure, & la plus claire: comme est celle de fontaine; & y adjouër environ deux ou trois onces de sucre sur la quantité d'une pinte, observant toujours de la rendre plus ou moins aigre, suivant que le sang boult plus ou moins impetueusement.

C'est par ce moyen qu'on arrête bien souvent ces sortes de Fièvres dans leur principe, particulièrement lorsque les malades en boivent extraordinairement, c'est à dire environ trois ou quatre pintes tous les jours, & autant toutes les nuits; car il ne faut pas apprehender que la quantité de ce breuvage puisse nuire en aucune maniere, puis qu'il ne manque jamais de passer incontinent par les urines.

C'est donc là le plus souverain remede que l'on puisse trouver dans la Medecine pour empêcher que les Fièvres ne passent jusques dans leur état , où pour lors les esprits , & les souffres les plus purs se dissipent bien souvent de telle sorte , que le sang tombe quelque fois en pourriture de la maniere que nous avons expliqué ; en faisant voir qu'elles pouvoient acquérir cette malignité , qui nous est indiquée par des taches pourprées qui sont presque toujours mortelles , lors qu'elles ne sont pas universellement poussées sur la superficie de la peau par le mouvement naturel des esprits , qui manquent presque toujours dans cette rencontre ; où la pourriture s'augmentant de plus en plus , le sang se fige de telle sorte qu'il ne peut plus circuler ny s'allumer, d'où vient qu'il faut par conséquent que l'ame sensitive perisse
avec

avec la vie ; puis qu'elle n'est autre chose que cette flamme allumée dans la masse du sang , suivant le texte Sacré au dix-septième chapitre du Levitique, verset quatorze , *anima enim omnis carnis est in sanguine* , & suivant le douzième chapitre du Deuteronomie, verset vingt-trois , *sanguis enim eorum pro anima est*.

Ou-bien les soufres qui sont ainsi dégagés des autres principes passifs dans le commencement & l'augmentation , se brûlent & se recuisent tellement avec les sels fixes du sang , qu'ils produisent une grande quantité d'excrements bilieux dans l'état de la maladie , qui entretiennent encore souvent l'ébullition, en troublant le mouvement regulier des esprits qui se reflechissent necessairement les uns sur les autres dans cette confusion , jusques à ce que ces superfluités soient poussées dehors

par l'impetuosité de leur mouvement; pourveu que la fermentation & la digestion (qu'Hippocrate appelle la coction) se fasse parfaitement, & que les esprits ne soient pas tellement dissipés & enfevelis qu'ils se puissent débarrasser insensiblement de cette confusion, afin que se faisant une separation du pur d'avec l'impur, comme nous voyons qu'il arrive dans les digestions artificielles, les excrements les plus legers qui surnagent la masse du sang, soient chassés par une sueur generale & critique, & que par ce moyen les plus grossiers & les plus pesants qui se precipitent au fond soient enfin conduits dans les intestins, pour être mis dehors par une diarrhoée copieuse, puisque c'est ainsi que se doivent terminer ces sortes de Fièvres, suivant l'observation de Galien, au chapitre troisiéme du Livre des crises,

judicantur perfectè sudore, vel alvi perturbatione.

Mais comme il arrive souvent que les impuretés du sang qui résultent de son ébullition sont si abondantes qu'elles suffoquent les esprits & la chaleur naturelle, pour lors la digestion qui en dépend absolument, ne pouvant pas se faire d'une manière parfaite, il ne faut pas s'étonner s'il ne se fait point de séparation du pur d'avec l'impur; & par conséquent si le sang ne pouvant plus à la fin circuler ny s'allumer, il faut par une nécessité indispensable que la mort s'ensuive.

Ainsi lorsque la Fièvre est arrivée dans cet état, & que le sang ne bout plus tant par le mouvement de ses soufres, qui s'étoient dégagés dans le commencement & dans l'augmentation, que parce que s'étant enfin recuits avec les sels fixes, ils restent comme

des parties heterogenes qui entretiennent son ébullition , comme nous venons de dire ; pour lors la maladie ayant changé de nature , & ne s'agissant plus que de procurer l'épurement du sang, par la separation du pur d'avec l'impur , il faut necessairement tirer des indications contraires, & par consequent cesser l'usage des remedes qui étoient convenables, tandis qu'il falloit mettre le sang dans une moyenne crudité, pour luy faire perdre le mouvement impetueux des soufres qui causoient sa chaleur & son ébullition,

C'est donc icy qu'il faut toute la prudence d'un bon Medecin pour bien prendre ses mesures suivant cette doctrine , puisque la crudité (qui étoit si necessaire auparavant que le sang fut rempli des impurerés qu'il a contractées dans son effervescence , engageroit absolument le peu de princi-

pes actifs qui restent , & empêcheroit par consequent la digestion & la coction , sans laquelle le sang ne pourroit jamais s'épurer : ce qui s'accorde , non seulement au sentiment d'Hippocrate , & de Galien , ou le premier deffend de purger dans la crudité , *concocta medicamento purgante movenda non cruda*; & le second, qui soutient, que lorsque les humeurs sont cruës, il ne se peut point faire d'évacuation salutaire , *in cruditate nihil potest salutariter excerni*. Mais encore cela est entierement conforme à l'expérience , qui nous fait voir dans la pratique , que le vin non plus que le suc de tous les vegetaux ne s'épurent jamais tandis qu'ils sont cruds & verds , parce que les principes actifs n'étant pas dégagés des passifs , ils ne peuvent pas acquérir la fermentation naturelle qui est nécessaire a cet usage.

Il faut encore remarquer que l'épurement du sang dans cette occasion se doit faire de la même maniere que celui du vin nouveau , puisque l'un & l'autre ne bouillent pour lors que pour s'épurer de leurs impuretés. Or l'expérience journaliere nous apprend, que quand on veut épurer le moust, non seulement il faut le laisser fermenter (ce qu'il ne feroit pas s'il étoit trop crud) mais encore il faut bien se donner garde de laisser le vaisseau trop plein , parce qu'en ce cas il s'épancheroit avec les impuretés qui causent son ébullition ; & de même maniere il n'en faut pas aussi vuider une trop grande quantité , de peur que les impuretés ne pouvant pas atteindre l'ouverture du vaisseau , elles ne puissent sortir dehors , & qu'au contraire elles ne rentrassent confusement dans le mélange , ce qui le rendroit bourru & rempli d'une

si grande quantité de lie , qu'il ne manqueroit jamais de se gâter, & d'acquérir cette alteration glaireuse qu'on appelle du vin qui file.

De même lors que le sang est rempli des impuretés qu'il a contractées dans l'état de la Fièvre, il faut donner le temps à la nature de faire la digestion & la coction, sans avoir égard a son ébullition comme dans le commencement , & se contenter seulement de la calmer pour lors en buvant abondamment d'une legere decoction d'orge avec le cristal mineral , puis qu'il ne s'agit pas dans ce temps de rengager les esprits & les sours dans les principes passifs comme auparavant , parce que ce seroit là le moyen de retenir les impuretés du sang, qui le rendroient si limonneux qu'il ne pourroit plus entretenir cette flamme vitale en quoy consiste la chaleur naturelle ; tandis qu'au contraire cette

liqueur nitreuse qui contient des soufres purement lumineux , se mêlant dans la masse du sang qui ne boult plus pour lors que d'une flamme fumante , par la confusion des soufres & des sels brûlés & recuits dont il est tout rempli & troublé , l'allumera par sa présence d'une lueur plus claire , plus pure , & par consequent plus douce , qui le relâchera insensiblement dans son mélange , pour se débarasser avec plus de facilité des superfluités qui entretiennent son ebullition , lorsque la coction & la separation feront achevées.

C'est donc pour les raisons que nous avons dit du vin , qu'il faut que les saignées aient suffisamment vuide les vaisseaux , lorsque la Fièvre est dans cet état , en telle sorte qu'ils ne soient pas trop pleins , de peur que dans l'épurement qui se doit faire ou naturellement ou par artifice , il n'ar-

rive des inflammations internes par la rupture de quelque vaisseau, qui causent presque toujours la mort, comme les pleuresies, les inflammations de poulmon, les crachements & vomissements de sang, les hemoragies, les dyssenteries, les flux d'hemorroides, ou de manstrües, qui ne sont que des suites d'une vicieuse plenitude, laquelle n'ayant pas été évacuée comme il faut dans le commencement & dans l'augmentation de la Fièvre, exige de nouveau la saignée pour calmer cette évacuation déreglée, qui ne peut jamais déraciner l'essence de la Fièvre, parce qu'il s'écoule une plus grande quantité du meilleur sang qui reste, que de ses parties superflües : ce que le sçavant Fernel a parfaitement bien expliqué au second livre de sa Methode, chapitre huitième, en ces termes, *At in lausotique in omni continua per quam hu-*

mores alii in majoribus vasis putrescunt sanguis etiam copiose & affatim profiliens non aequè confert. E naribus enim, qui excurrit, licet vigilias, deliria, capitis dolorem, aliaque symptomata demulceat, vix tamen propriam morbi essentiam atque radicem evellit, nisi forte immoderatio succedat profusio, summâ virium dissolutione, quæ tamen nunquam videtur optanda, vitiosus enim sanguis per nares postremus elabitur nec nisi cum utilioris magna vis erit effusa, in his igitur febribus tametsi nares multo stillent sanguine, vena tamen cubiti secanda, quando quidem sæpè deprehensus est è naribus tum colore substantia laudabilis, quum ex cubito impurus sordidusque detrahatur. At vero qui per hos morbos ex hamorrhoidæ aut utero affatim & copiose exit, quod proximè è vena cava lumborum decedat, multo quidem utilior habendus; sed plerumque nec ipsam febris radicem extirpat, quæ in venis

est cordi proximis. Hinc saepe profluentibus mensibus, atque etiam in puerperis quæ rite purgantur, ob febris ardorem sanguis licet parcus è cubito demendus.

Ainsi si les saignées ne doivent pas laisser les vaisseaux trop pleins pour les raisons que nous venons d'avancer ; & pour éviter ces accidents qui sont presque toujours funestes , il ne faut pas aussi qu'elles les vuident trop abondamment, suivant le conseil d'Hippocrate, au troisième Aphorisme du premier livre, *neque vasorum confidentia ad extremum perducenda periculosum enim* ; parce que non seulement les principes actifs du sang qui se doivent mettre dans le mouvement nécessaire pour s'épurer de ses superfluités, seroient pour la plus grande partie dissipés dans cette vicieuse évacuation, mais encore les impuretés qui résultent pour lors de son ébullition,

ne pourroient pas atteindre la superficie ny l'ouverture des veines (comme nous avons dit du vin) pour être chassés par la sueur ou par le flux de ventre , qui sont les deux voyes les plus commodes pour cet effet.

Or comme le salut & la santé d'un malade dans cet état dépend tout - à - fait de l'épurement du sang , qui se doit faire suivant le cours de la nature , par une bonne & salutaire crise , ou - bien par quelque évacuation artificielle. Il falloit necessairement observer cette remarque , afin de faire connoître combien il est important de se bien servir des remedes alteratifs , & de l'usage de la saignée dans le commencement & dans l'augmentation de la Fièvre , suivant la differente nature du sang de ceux qui sont malades, comme il est dit dans Hippocrate , au même lieu que nous venons de

citer : *Sed qualis natura fuerit ejus qui id perpeffurus est, eò ufque progrediendum.* Conformement à ce que nous avons dit plus haut dans la comparaifon des bons vins avec les petits , pour moderer la quantité que l'on en doit tirer ; a quoy nous ajoûterons encore le païs , le temps de l'année , l'âge , & la nature de la maladie , puis qu'il n'eft pas moins difficile que neceffaire de trouver le veritable point, pour ne fe pas écarter de cette juftte mefure, fans laquelle il ne faut pas efperer qu'elle puiffe jamais être utile, fuivant le fecond Aphorifme du premier livre , *Sic vero & vaforum evacuatio fiquidem fiat, qualem fieri decet, confert & facile fervent, fin minus contra, quo circa considerare oportet & regionem, & anni tempus, & etatem & morbos in quibus expedit, aut non.* Et c'eft-ce qui devroit faire trembler tous ceux qui fe hazardent

134 DES FIEVRES CONTIN.
de pratiquer la Medecine sans une
connoissance parfaite des mouve-
ments les plus cachés de la na-
ture.

Mais comme il ne s'agit quant à
present que d'épurer le sang , il
faut bien prendre garde quand
la coction & la digestion des su-
perfluités commence de paroître ,
pour voir si cet épurement ne se
fait pas naturellement par quel-
que évacuation favorable ; ce qui
arrive rarement , parce que les
principes actifs du sang ayant pour
la plus grande partie été dissipés
dans son ébullition , ceux qui
restent n'ont pas assez de force
pour jetter & chasser dehors les
impuretés qui les surmontent :
Ainsi il faut observer avec beau-
coup d'exactitude le moment au-
quel la coction commence de pa-
roître , afin de ne point manquer
d'y pourvoir artificiellement dans
cette occasion, qui est toujours ex-

tremement prompt , comme dit Hippocrate au premier Aphorisme *occasio praeceps* ; parce qu'il arrive icy la même chose que dans toutes les autres liqueurs où il y a des parties heterogenes , que l'on fait bouillir pour les épurer & pour les clarifier ; Car d'abord que les écumes & les impuretés commencent de paroître dans l'ébullition, il ne faut pas perdre le temps de les separer incontinent , parce qu'elles ne tarderoient pas longtemps de rentrer dans le mélange , où elles se confondroient d'une maniere si extraordinaire , qu'on ne pourroit plus par après recouvrer l'occasion ny le moyen de les épurer par artifice , comme l'experience nous le fait voir tous les jours dans la pratique,

C'est donc pour cette raison qu'il ne faut pas laisser échapper ce temps si precieux de la coction, pour procurer l'épurement du sang,

136 DES FIEVRES CONTIN.
en faisant suppléer l'art au deffaut
de la nature , & étant pour ce
sujet toûjours extrêmement prompt
à faire ce qui est necessaire dans
cette rencontre, où il n'y a point
de temps ny de moment à per-
dre , suivant le premier Aphorisme
d'Hippocrate , *oportet autem se
ipsum exhibere promptum ad ea qua
decent facienda.*

Cependant comme c'est une
chose aussi difficile qu'importante
de bien reconnoître l'état de cette
coction, & d'en faire un juste dis-
cernement, comme dit Hippocra-
te au même lieu , *Judicium difficile,*
Il faut maintenant expliquer d'une
maniere intelligible ce que l'on
entend icy par la crudité & la coc-
tion , comme aussi la difference
qu'il y a entre l'une & l'autre;
afin qu'ayant une connoissance
parfaite pour juger du veritable
temps auquel la coction commen-
ce de paroître, l'on puisse deter-
miner

miner justement le remede qui luy doit convenir.

Pour satisfaire à ce dessein , je trouve que Sennerte *au livre second des Fièvres , chapitre septième*, s'accorde si bien au sujet que nous traittons , par la comparaison du vin , dont il s'est fervy , que je ne scaurois m'empêcher de produire icy sa doctrine , pour dire que la crudité dans les Fièvres n'est autre chose que l'ébullition & la fermentation du sang, dans laquelle tout étant encore dans le trouble & dans la confusion , le pur ne scauroit se separer de l'impur , jusques à ce que la digestion & la coction soit achevée , laquelle ne paroît jamais , que l'ébullition ne soit passée ; auquel temps les urines , qui dans cet état étoient rouges, confuses & troubles dans toutes leurs parties , se clarifient pour lors par la separation des parties hetero-

138 DES FIEVRES CONTIN
genes , qui nageant au - dessus ,
montrent le premier degré de la
coction ; le second , quand elles
demeurent suspendues au milieu ;
& enfin le troisiéme , quand elles
tombent au fond : comme il ar-
rive dans la fermentation du vin
nouveau , qu'on ne sçauroit ja-
mais clarifier par filtration , ny
par aucune distillation , quoy que
plusieurs fois reïterée , jusques à
ce qu'il cesse de bouillir ; où pour
lors les impuretés qui surnageoient
sur la fin de l'ébullition , qui est
le commencement de la coction ,
étant sorties par l'ouverture du
vaisseau , & la lie qui étoit con-
fusément mêlée dans le milieu ,
tombant enfin au fond , il s'épu-
re & se clarifie de luy-même :
ce qui ne se peut pas mieux ex-
pliquer , que par les propres ter-
mes de l'Auteur : *Cruditas autem
in febris videtur esse quasi quædam
ebullitio , fermentatio seu fervor ;*

nondum enim, ut Galenus id explicat, durante illa ebullitione, vitiosum à bono separatum est. Videturque mihi hic ferè res se habere, sicut in musto, si quis vel decies colarit, vel per filtrum quoque, quod appellant, destillarit mustum nondum defæcatum, eum clarum non reddet; eam ob causam, quòd natura partes heterogeneas nondum separant. Cessante verò illa ebullitione & fermentatione absolutà, postea vinum clarum redditur faecesque subsident, adeò ut etiamsi agitatione turbentur, faeces tamen brevi temporis spatio iterum subsideant; ita etiam antequam humores in venis deferbuerunt, nec à natura, nec ab arte cum εὐφροειᾷ & utilitate facile instituitur purgatio: quæ fit postea feliciter, postquam coctione partes heterogeneæ separate sunt, id quod & in inflammationibus, & ulceribus fieri videntur; atque ita se se rem habere, ipsa urine subsi-

dentia & separatio contentorum docet. Durante enim illa ebullitione, omnes urinae partes, sicut in musto confunduntur, cessante vero illa separantur & subsident quaedam.

Cependant quoy-que cette doctrine soit si claire d'elle même, qu'il n'y a personne qui ne la puisse comprendre, & qu'elle nous donne d'abord une idée parfaite de la difference qu'il y a entre l'état de la crudité, & de la coction, néanmoins il n'est pas ce me semble hors de propos, pour une plus grande connoissance, de remarquer icy sur la comparaison que nous venons de faire du vin, que la crudité & l'ébullition du sang n'étant que la même chose, il est impossible que la Fièvre & les symptomes qui en dépendent ne conservent toute leur vigueur pendant le temps de la crudité, & tout au contraire, d'abord que la coction

commence de paroître la Fièvre ne se relâche , & les symptomes par consequent ne s'adoucissent, parce qu'elle n'arrive jamais, comme nous venons de dire , que le bouillonnement du sang ne soit calmé, auquel temps il faut nécessairement que le malade ressente quelque soulagement dans la remission de la Fièvre , & de ses Symptomes , qui est le signe le plus veritable pour déterminer que la coction commence de paroître ; & c'est ce que le docteur Fernel a tres-divinement exprimé au livre des Fievres , chapitre huitième , en ces termes : *Hic autem obiter animadvertendum Febris atque Symptomatum savitiam quam primum signa concoctionis apparent sepius mitescere.*

Mais quoy que ce signe nous indique toujours l'état de la coction quand il est present , néanmoins il ne faut pas inferer par

un retour contraire & reciproque , qu'elle ne puisse commencer sans qu'il paroisse évidemment ; parce qu'il arrive bien souvent , que les impuretés du sang qui se sont faites dans son ébullition , sont si abondantes dans l'état de la maladie , que nonobstant que les écumes superflües , qui furnagent dans le premier degré de coction , devroient diminuer la Fièvre , en se separant du mélange où elles étoient confuses pêle-mêle avec les esprits , & où elles occupoient l'espace qui leur est nécessaire pour regler leur mouvement naturel , & qui par consequent les faisoient bondir dans ce desordre , & se renverser impetueusement les uns sur les autres , pour s'étendre plus au large , & par ainsi causer le bouillonnement du sang , dans lequel les excremens les plus legers sont encore dans la confusion avec

les plus grossiers : neanmoins comme il en reste encore quelquefois une tres-grande quantité qui l'entretiennent dans cet état , la Fièvre & les symptomes qui en dépendent ne laissent pas aussi de paroître dans cette rencontre , où l'on n'apperçoit presque point de diminution , & où l'on feroit par consequent frustré de son esperance , si l'on attendoit le contraire.

C'est pourquoy il faut icy employer toute la force d'un jugement ferme & solide , pour conferer ce que nous avons dit des urines avec ce dernier signe , afin que si celuy-cy ne paroît pas évidemment dans cette occasion , l'on puisse recourir à celles-là ; puisque de la même maniere que les superfluités qui sont confusement mêlées dans la masse du sang , se débarrassent insensiblement , si les principes actifs qui surmontent

sont exaltés par la coction, & qu'ils ne peuvent se separer si les principes passifs tiennent le dessus ; aussi semblablement & pour les mêmes raisons, les impuretés qui sont dans les urines se separeront plutôt ou plus tard pour se precipiter au fond, suivant la quantité qui s'y rencontre, & par consequent nous serviront de regle pour reconnoître les divers degrés de coction.

Mais après avoir ainsi expliqué la nature & les signes de la coction des superfluités qui se sont faites dans le progres de la Fièvre, qui est le veritable temps qu'il faut toujours prendre pour épurer le sang, & que pour cette raison il ne le faut point faire dans le commencement, parce que le sang est encore dans sa crudité, suivant le vingt-deuxième Aphorisme du premier livre: *non cruda neque per initia purganda.*

Il ne reste , ce me semble , plus qu'à traiter des remèdes nécessaires à cet usage ; & comme je me suis toujours proposé d'expliquer les choses d'une manière sensible & conforme aux expériences qui se font tous les jours dans la pratique , il n'est pas hors de propos de reprendre la comparaison du vin dont je me suis déjà servi , pour examiner de quelle manière il s'épure dans son ébullition : or il n'y a personne si peu expérimentée qui ne sçache que lors que les écumes commencent de paroître , elles se doivent nécessairement évacuer par le dessus ou le vaisseau est ouvert , & qu'il seroit du tout impossible de les précipiter au fond , parce qu'en ce cas l'on broüilleroit plutôt toute la liqueur que d'en venir à bout, laquelle ensuite ne pourroit plus se clarifier : mais au contraire, à mesure qu'elles se separent du

mélange où elles étoient confuses & mêlées avec les parties les plus grossieres , qu'elles tenoient dans le mouvement durant l'ébullition , & qu'elles sortent par cette voye qui leur est si naturelle ; le bouillonnement qui ne dependoit que de l'agitation des unes & des autres, commence pour lors de diminuer ; & la lie qui est faite de ces parties les plus grossieres tombant au fond du vaisseau par son propre poids, le vin cesse de bouillir & par ce moyen il se clarifie & s'épure entierement.

Ainsi d'abord que la coction commence de paroître dans l'état de la Fièvre , & que les écumes du sang se separent du mélange, non-seulement il les faut evacuer incessamment, de peur qu'elles ne se transportent par la circulation dans les conduits du cerveau , & qu'elles ne causent des assoupissemens mortels, ou les autres symp-

comes que nous avons expliqués au premier chapitre de ce livre ; ou bien qu'elles ne rentrent dans le mélange, & qu'elles ne broüillent tellement le sang , qu'il ne puisse plus ensuite s'épurer , & que la mort ne s'ensuive necessairement de ce desordre , pour avoir laissé échapper cette occasion si precieuse (comme font ordinairement ceux qui ne raisonnent pas sur ces principes) & où pour lors les urines qui auront montré quelque signe de coction deviendront cruës comme elles étoient auparavant.

Mais encore , il faut pour les mêmes raisons que nous venons de dire en parlant du vin ; se servir des remedes qui chassent du centre à la circonference , tels que sont les sudorifiques qu'il faut employer dans cette rencontre , parce qu'ils sont les seuls qui peuvent faire sortir par les pores du

cuir les écumes superflues qui sur-
nagent la masse du sang , & que
c'est la voye la plus proche & les
ouvertures les plus commodes à
cét usage , puis qu'elles s'y pre-
sentent d'elle mêmes , ce qui est
non-seulement conforme à la rai-
son , mais encore à l'autorité
d'Hippocrate , au vingt & unième
Aphorisme du premier livre , où
il dit , *qua educere oportet , quo
maximè vergunt eo ducenda per loca
convenientia* , parce qu'il seroit im-
possible de les precipiter au fond
pour être évacuées par les selles
avec les medicaments purgatifs
qui purgent de la circonference
au centre , ce qui seroit par conse-
quent contraire à leurs mouve-
ment naturel qui tend toujours à
la superficie : Et comme cela ne se
pourroit pas pratiquer sans les fai-
re rentrer dans le mélange , du-
quel elles s'étoient séparées par la
coction , elles ne manqueroient

pas de troubler de nouveau le sang & le faire bouillir comme auparavant.

C'est pourquoy les purgatifs ne conviennent jamais dans le premier degré de la coction, & il faut toujours que les sudorifiques les precedent pour chasser à la circonference les écumes du sang qui s'y presentent dans cet état, & par consequent les jetter dehors avec la sueur, afin que par ce moyen les impuretés les plus grossieres qu'elles renoient en mouvement durant l'ébullition, étant ainsi separées d'avec elles, elles puissent se precipiter au fond pour être evacuées pour lors par le bas avec les medicaments purgatifs, qui pour cette raison ne doivent jamais être employés que lorsque la coction est achevée, & l'ébullition entierement finie, afin de purifier par ce moyen le sang de toutes les impuretés superflues,

& le remettre dans son état naturel , qu'il recouvrera infalliblement si l'on y procede de cette sorte, comme l'experience plusieurs fois reiterée nous en a plus que suffisamment convaincu.

Je sçay bien que cette doctrine quoy-que soutenue de la raison , & fondée sur l'experience est contraire à la Medecine , qui n'ayant pour principes que le chaud & le froid , n'établit point d'autre cause de la Fièvre que la chaleur , & qui pour cette raison condamne les sudorifiques comme des remèdes chauds ; qui bien loin de contrarier la cause de la maladie , échaufferoient le sang , & par conséquent augmenteroient la Fièvre : Mais comme cette erreur à déjà été réfutée lorsque nous avons traité des remèdes qui doivent calmer l'ébullition du sang , en arrêtant le mouvement des soufres qui s'étoient dégagés des autres prin-

cipes dans le commencement & l'augmentation de la maladie, sans avoir égard au chaud ny au froid, qui ne sont que les effets des maladies & non pas la cause, suivant le sentiment d'Hippocrate.

Il ne faut pas s'étonner si nous avançons hardiment, que cette méprise est cause que l'on voit si peu de succez dans le traitement de ces sortes de Fièvres, qui font presque mourir tous les malades qui en sont attaqués, à la confusion de ceux qui ne cherchant que ce qu'il y a de plus froid pour s'opposer à cette chaleur, qui n'est que l'effet de la Fièvre, se trouvent pour ce sujet toujours frustrés de leurs attente, & peuvent être justement appelés des Medecins d'eau froide, qui agissent à l'aveugle & sans connoissance de cause, puisqu'il est vray de dire, qu'ils traitent les maladies par les effets & non pas par leurs causes, ce

152 DES FIEVRES CONTIN.
qui est absurde en Medecine.

C'est pourquoy ne s'agissant dans cette occasion, ny de rafraichir ny d'échauffer, mais au contraire d'épurer le sang de ses écumes superfluës, qui sont pour lors la cause de son ébullition, de la même maniere que le mouvement des soufres le faisoit bouillir dans le commencement, il faut auparavant supposer que ces différentes causes font, que l'ébullition qui étoit violente & contre nature dans le commencement, devient avantageuse & naturelle dans l'état de la Fièvre, parce que s'il est vray de dire, que les soufres dégagés des autres principes & par consequent enflammés, faisoient bouillir le sang dans le commencement pour se brûler ensuite avec les sels, & le remplir ainsi de ces superfluités, qui ne manquent jamais de l'alterer & de le faire changer de nature.

Il faut au contraire remarquer, que l'ébullition qui ne continuë dans la suite que parce que le sang est impur, est un effet purement naturel, où les principes actifs qui restent se doivent promptement dégager de ces superfluités où ils sont confusement mêlés ; & elle n'est pas moins avantageuse, puisque c'est par le mouvement de cette fermentation que ces impuretés sont poussées dehors, sans laquelle il ne se feroit point de separation du pur d'avec l'impur ; comme il arrive lorsque les principes actifs sont surmontés par les superfluités qui les empêchent de se mouvoir suivant toute leur activité, à quoy il faut toujours remédier par artifice dans cette rencontre.

La pratique nous fait voir cette vérité par expérience dans la preparation de la biere, qui contient plus de principes passifs que le vin,

& qui pour cette raison ne se fermenteroit & ne s'épureroit jamais comme luy , si l'on n'y ajoûtoit du levain , qui n'est autre chose que la fleur d'une biere fermentée , où les principes actifs ont été poussés par le moyen de la fermentation , qui par consequent suscitent & augmentent l'activité de leurs semblables , pour les faire dominer sur les parties grossieres des autres , les subtiliser & les mettre dans le mouvement nécessaire pour être séparés du mélange , qui est la fin que l'on se propose pour épurer cette liqueur.

Ainsi lorsque les impuretés du sang commencent à se separer par la coction , & que les principes actifs ne sont pas suffisamment dégagés pour les chasser dehors par le mouvement de la fermentation , qui ne sçauroit se faire sans ce bouillonnement , il est aisé d'inférer que les remedes sudorifiques

qui produisent cet effet si naturel & si avantageux , ne peuvent jamais causer aucune violence , nonobstant cette prétenduë chaleur qu'ils pourroient communiquer , qui ne fera pas plus nuisible que le bouillonnement dont elle depend ; & qui finira aussi-tôt que l'action du remede qui la produit sera passée , pourveu qu'ils ne soyent pas sulphurés , & qu'on ne les donne pas dans la crudité , & lorsque les soufres dégagés des autres principes font bouillir le sang dans le commencement de la Fièvre , parce qu'ils ne conviendroient pas pour lors , & qu'ils pourroient augmenter la Fièvre , suivant la vingt-septième sentence , de la seconde section du premier livre des Epidemies d'Hippocrate.

Mais lors qu'ils sont donnés à propos , & suivant les regles que nous venons d'observer , l'expérience nous fais voir tous les jours

dans la pratique , qu'ils ne manquent jamais de produire leurs effets , & d'épurer le sang nonobstant cette violence imaginaire, qui n'est pas plus à craindre que celle dont parle Hippocrate au treizième Aphorisme du second livre , laquelle se fait naturellement dans la crise , quand il dit , que la nuit qui la precede est toujours facheuse , & que celle qui la suit est pour l'ordinaire meilleure. *Quibus crisis fit , his nox quæ accessionem præcedit gravis ; quæ vero subsequitur levior solet existere.*

Ce qui ne se peut entendre, que parce que le sang entrant en fermentation auparavant que de s'épurer par cette évacuation critique , il se fait un trouble qui augmente la Fièvre , la chaleur & les symptomes qui en dependent , & qui paroît d'abord violent & dangereux à ceux qui n'en connoissent pas la cause , mais qui

n'est pourtant que l'effet d'une nature vigoureuse, lequel est toujours avantageux pour le malade, puis qu'il precede immediatement l'épurement du sang dont il depend, pour finir infalliblement la Fièvre, lorsque la sueur, soit naturelle où artificielle, est universelle & critique, suivant le vingt-deuxième pronostic du premier livre d'Hippocrate, & le trente-fixième Aphorisme du quatrième livre, *sudores febricitantibus boni, qui manare cæperint die tertio, &c. Hi enim sudores morbos judicant.*

Comme furent celles d'Anaxion & de Nicodeme dans la troisième section du troisième livre des Epidemies.

D'où il est aisé de remarquer, que les sueurs sont avantageuses dans les jours critiques, quoy qu'il se fasse une émotion avec chaleur, qui ne peut jamais être préjudiciable, sinon quand les principes

actifs du sang ne sont pas assez dégagés des superfluités qui les surmontent, & qu'ils ne peuvent pas pousser la sueur au dehors, parce que pour lors cette emotion seroit dangereuse, suivant la trente-neuvième particule du premier livre des Coaques, où il est dit, *diebus criticis jactationes sudoris expertes malæ*. Et la raison c'est, que les écumes du sang qui rentroient incontinent dans le mélange, ne manqueroient pas de le faire bouillir comme auparavant, & par consequent la chaleur persisteroit toujours apres cette émotion.

Mais au contraire, quand la sueur succede naturellement, ou bien qu'elle est abondamment provoquée par les remèdes sudorifiques dans cette occasion, où les écumes superfluës qui surnagent le sang se présentent toujours à la superficie, pour lors la Fièvre & les accidents

qui l'accompagnent ne manquent jamais de finir , suivant la cent cinquante troisieme particule du premier livre des Coaques , *et vero morbi acuti judicantur sudore multo.*

C'est pour cette raison, que nous ne pouvons pas nous empêcher, d'ajouter icy ce que nous avons oüy dire souvent à des personnes dignes de foy , qui nous ont assuré qu'ils avoient veû des febricitants (dont la santé étoit entierement desesperée) qui cependant avoient été gueris pour avoir beu du vin à l'insceu de leurs Medecins ; & que cette liqueur qui sembloit devoir les échauffer, les avoit néanmoins fait suer si abondamment & d'une maniere si avantageuse, que la Fièvre avoit cessé tout aussi tôt.

Mais quoy-que nous ne puissions pas approuver l'usage du vin dans les Fièvres, parce qu'il est extreme-

160 DES FIEVRES CONTIN.
ment dangereux , & que par le
moyen de ses esprits sulphurés il
peut faire bouillir le sang d'une
maniere extraordinaire, particulie-
rement lorsque la maladie est en-
core dans l'estat de la crudité, sui-
vant le sentiment de Galien , au
premier livre qu'il écrit à Glau-
con , en ces termes , *magna & pro-
pe inemendabiles ex vini potu noxa
sequuntur ubi adest visceris alicujus
inflammatio , aut vehemens capitis
dolor , aut ardens febris cum morbo
crudo* , & que pour cette raison
nous ne le trouvions pas si propre
pour faire suër dans l'état de la
coction que s'il n'étoit pas sulphu-
ré , parce qu'il ne manque jamais
de produire des effets tres-nuisibles
par le mouvement de ses soufres ,
hormis dans cette occasion , qui
cependant est extrêmement diffi-
cile de rencontrer à moins que
d'être consommé dans la pratique;
Ce que le Poëte Ovide nous a par-
faitement

POURPRE'S ET PEST. 161
faitement bien fait observer par
ces vers.

*Temporibus Medicina valet data
tempore profunt.*

Et data non apto tempore vina nocēt.

Nous ne voulons pourtant pas
nier un effet si naturel, qui quoy
que tres-rare, n'est pas éloigné
de nôtre sentiment; & qui fait
voir aussi, que la chaleur des su-
dorifiques n'est pas dangereuse
dans les Fièvres, pourvû qu'elles
soient dans l'état de la coction;
puisque si cela est vray, que la
Fièvre a cessé par le moyen du
vin, cela est fortuitement arrivé,
parce qu'il a été donné par ha-
zard dans l'état de la Fièvre,
lorsque les écumes du sang étoient
déjà separées du mélange par la
coction, & que dans ce temps si
favorable il a pû exciter une gran-
de fermentation, qui les a poussées
dehors avec la sueur.

Cette doctrine qui est fondée

sur un raisonnement si naturel, à
 toujours été reconnu pour ve-
 ritable par les plus celebres Au-
 teurs de la Medecine, qui n'ap-
 prehendoient pas le chaud, quand
 ils ont dit, que la sueur, tant na-
 turelle qu'artificielle, promettoit
 toujours un heureux succez, lors-
 que le premier degre de coction
 commence de paroître; entre les-
 quels je me contente de produire
 l'autorité du sçavant Celsus l'Hip-
 pocrate Latin, lequel en premier
 lieu louë la sueur qui arrive lors-
 que la Fièvre est petite, comme
 il se voit au troisiéme chapitre du
 second livre, en ces termes :
*Corpus quod aqualiter molle & ca-
 lidum est, quodque aqualiter totum
 insudat, & cujus febricula eo su-
 dore finitur, securitatem pollicetur.*
 Et secondement, quand il dit au
 chapitre septiéme du troisiéme li-
 vre, que la chaleur qui en dé-
 pend n'est pas si forte, *post in-*

fractum calorem somnus venit per quem ingens sudor effunditur, idque presentissimum auxilium est. Ce qui est conforme aux signes que j'ay apporté pour reconnoître le premier degré de coction, où cette sueur naturelle est si profitable, qu'il la faut même procurer par artifice pour le salut du malade, lors qu'elle n'arrive pas naturellement dans le temps qu'elle doit venir par nécessité, suivant la doctrine du même Auteur, au chapitre sixième du troisième livre: Ubi vero febris fuit atque decrevit, expectare oportet num tempora partesve corporis alia paulum madescant que sudorem venturum esse testantur, ac si qua nota est tunc demum dare potui calidam aquam, cujus salubris effectus est se sudorem per omnia membra diffundit.

Toutes ces autorités, & les raisons dont je me suis servy, devroient sans doute fermer la

bouche à ceux qui blâment les sudorifiques , comme des remèdes chauds & violens dans toutes sortes de Fièvres , sans considérer que leur vertu ne consiste pas à échauffer ny à rafraîchir , mais à faire suer , & épurer le sang des impuretés qui le faisoient bouillir. Mais pour les convaincre encore davantage, il n'est pas ce me semble mal à propos, d'ajouter ce que dit Sennerte au chapitre huitième du second livre des Fièvres , où il fait voir, que la nature (qui doit être imitée du Medecin dans tous ses mouvemens , puis qu'elle est la véritable Medecine de tous les maux) *natura morborum medicatrix* , autorise & confirme entierement cette doctrine, par les experiences journalieres qu'elle nous donne , en chassant ordinairement par les sueurs la matiere & la cause des Fièvres , lorsque la coction commence de

paroître dans le declin universel des Fièvres continües , & sur la fin de l'accez des Fièvres intermittantes , pour ôter ainsi la cause prochaine de ces maladies : *Cum natura materiam febris causam & in continuis in declinatione universali , & in intermittentibus in particulari declinatione saepius per sudores expellere soleat , & vix ulla febris perfecte sine sudore curetur , aut cesset , merito Medicus naturam imitatur , & ipse quoque medicamenta sudorifera prescribit quibus proxima febris causa tollatur.*

Après avoir ainsi expliqué la maniere & le temps d'épurer le sang par les sudorifiques quand la coction commence de paroître , & par les purgatifs quand elle est entierement achevée ; il faut maintenant traiter en particulier des sudorifiques : mais comme il y en a de plusieurs sortes , & que nous avons déjà dit , que

ceux qui ont des parties sulphurées peuvent bien susciter & dégager les mêmes soufres qui sont dans la masse du sang , pour augmenter le mouvement de sa fermentation & de sa circulation, qui est toujours avantageux dans l'état de la coction , pour chasser & pousser au dehors les superfluités nuisibles qui entretiennent son ébullition ; néanmoins parce que les sudorifiques de cet ordre ne conviennent jamais que dans le temps , & qu'il est tres-difficile que leurs soufres qui se sont allumés dans le sang , & qui ont encore enflammé leurs semblables pour produire cet effet , ne continuent encore leur mouvement dans la suite , qui pourroit entretenir la Fièvre , & laisser quelque impression de chaleur apres la crise ; il vaut incomparablement mieux preferer ceux qui n'ayant point de parties sulphurées , ne

font pas capables de faire la même chose, nonobstant tout le mouvement qu'ils pourroient communiquer.

Parce qu'il est certain, que la chaleur ne procede pas simplement, du mouvement mais bien de celuy des corps sulphurés; comme il est facile de s'en laisser persuader dans les liquides, qui sont toujours dans un mouvement naturel, & qui ne s'échauffent pourtant jamais, quand même on les agiteroit avec une extrême violence, à moins qu'ils n'ayent des parties sulphurées, qui en ce cas pourroient produire de la chaleur; parce qu'elles s'unissent & se ramassent toujours les unes auprez des autres, par le moyen du mouvement: comme nous voyons par experience dans la crème du lait, quand on le bat avec violence; car pour lors les parties grasses & sulphurées s'approchent si bien les unes des

autres dans cette agitation, qu'elles se font paroître sous la forme du beurre, qui est inflammable de sa nature : mais quand elles sont ainsi séparées du mélange, il est du tout impossible d'échauffer les parties aqueuses qui restent, quelque agitation qu'on leur puisse donner par artifice, parce que n'ayant que des parties salines, qui se font sentir par leurs saveur acide dans ce qui reste apres que le beurre est fait, elles n'ont par consequent plus de parties sulphurées, dont le seul mouvement est la cause de la chaleur.

Cela étant ainsi supposé comme une verité incontestable, il n'est pas difficile de faire voir que les sels volatils qui n'ont point de parties sulphurées ne peuvent causer aucune chaleur, quoy qu'ils ayent un mouvement si extraordinaire qu'on ne les scauroit presque gar-
der

der dans les phioles les mieux bouchées, sans qu'ils s'exhalent & se dissipent entierement dans l'air, & par consequent qu'ils peuvent servir de sudorifiques dans toutes sortes de Fièvres, parce que tout leur mouvement ne procede que de celuy des esprits qui se sont unis avec eux, par les frequentes cohobations & circulations qu'ils ont fait ensemble, non seulement dans les digestions naturelles des plantes lors qu'elles sont parvenues à leurs maturité; mais encores plus particulièrement dans celles des animaux qui en contiennent une plus grande quantité de plus purs; & d'où l'on peut les separer facilement dans la distillation du crane humain, de la corne de cerf, du sang, de l'urine, & de la chair de viperes; où tous les differents sujets rendent d'abord un peu de phlegme, puis un esprit, lequel remplit le balon

de nûée blanche , & après un huile avec beaucoup de sel volatil qui s'attache aux parois du recipient en forme de neige blanche; de maniere qu'il ne faut plus que separer l'esprit & le sel volatil d'avec l'huile qui est la partie sulphurée, ce qui se fait avec beaucoup de facilité , en mettant environ une livre d'eau tiède dans le recipient , afin que le sel volatil se puisse dissoudre & reduire en liqueur , laquelle ensuite étant filtrée par le papier gris , l'huile demeure dans le papier , tandis que le sel volatil passe dans le recipient.

Mais comme le sel volatil n'est pas encore assez dépouillé de toutes les parties sulphurées qu'il pourroit avoir entraîné avec luy dans la distillation , il faut encore le purifier avec l'esprit acide du sel marin , en le mettant dans un ample matras à long col, qu'il faut couvrir d'un entonnoir , & le lu-

ter exactement à l'entour , puis verser par l'entonnoir quelque goutte d'esprit acide , & boucher en même temps le trou de l'entonnoir , afin que les esprits volatils ne puissent sortir ; Car pour lors l'acide du sel marin s'unissant avec le sel volatil & le pénétrant de toute part , il fera sortir les parties sulphurées qui exciteront par leurs mouvement une chaleur & une ebullition ; de manière que continuant de mettre ainsi de l'acide peu à peu jusques à ce que l'ebullition cesse , qui sera une marque qu'il n'y aura plus de parties sulphurées , il faudra pour lors filtrer toute la liqueur , & en distiller dans l'alambic de verre (par une lente chaleur) toute l'eau , laquelle sera insipide , parce que le sel volatil s'est incorporié avec l'acide qui l'a fixé en quelque façon.

Or comme il ne s'agira pour lors

172 DES FIEVRES CONTIN.

que de retirer ce sel volatil qui a été ainsi dépouillé de toutes les parties sulphurées qu'il pouvoit contenir, par le moyen de l'acide du sel marin avec lequel il s'est corporifié, il ne faudra plus que prendre quatre onces de ce sel, & le mêler avec deux onces de sel fixe de tartre, ou de tel autre sel alkali que l'on voudra, & les mettre dans une petite cucurbite bien couverte de son chapiteau, à laquelle il faudra adapter un recipient & en luter exactement les jointures, puis donner le feu tres-lentement, & l'on verra qu'à la moindre chaleur le sel volatil se detachera & se sublimera au dessus du chapiteau aussi blanc que la neige, en laissant au fond de la cucurbite l'acide avec lequel il s'étoit corporifié, qui sera arrêté par le sel fixe du tartre, ou par les autres alkalis dont on se sera servis pour cet effet.

Mais comme il est tres-difficile de

tirer les sels volatils par la distillation , de les separer de leur huile, & ensuite de les purifier avec les sels acides , auparavant que de les retirer dans leur derniere pureté par le moyen des sels fixes où des alkalis, de la maniere que nous venons d'expliquer. Nous ajouterons pour une plus grande facilité, que les sels volatils de l'urine des animaux , & de la fuye de cheminée , que l'on a sublimé avec le sel marin dans cette composition qu'on appelle du sel Armoniac, ont déjà passé par toutes les preparations qui sont necessaires pour purifier les sels volatils & les dépouiller des parties sulphurées qu'ils pourroient encore avoir apres la premiere distillation, parce que les sels volatils de l'urine & de la fuye qui se sont corporifiés avec l'acide du sel marin dans la sublimation du sel Armoniac, ont par consequent déjà été dé-

174 DES FIEVRES CONTIN.

poüillés de leurs parties sulphurées, de maniere qu'il ne faut plus que les separer par l'addition de quelque sel fixe , ou alkali , afin de les avoir dans leurs derniere pureté ; ce qui se peut faire facilement & en tres-peu de temps de la maniere suivante.

Prenés une livre de sel Armoniac bien choisi , & autant de sel de tartre bien purifié & bien sec, mettrés le sel Armoniac en poudre dans un mortier chaud , puis y ajoûtrés le sel de tartre qu'il faut mêler exactement avec quatre ou cinq onces d'eau pour en faire une pâte , & les mettre ensemble dans une cucurbite de verre , qu'il faut couvrir de son chapiteau avec un ample recipient , & luter exactement les jointures ; puis la placer au sable , & donner le feu par degrez ; & dès que la matiere commencera de s'échauffer , les sels agiront l'un sur l'autre , & la par-

tie acide du sel marin qui se trouvoit dans le sel Armoniac, & qui figeoit & retenoit les esprits volatils, se joindra avec le sel fixe du tartre, tandis que les fels volatils, urineux & fuligineux se detacheront de leurs lieux, & se subliment au-dessus du chapiteau & dans le recipient, blanc comme de la neige, jusques à ce que l'eau qui monte sur la fin les dissolvants peu à peu ils se reduisent en liqueur, laquelle il faudra prendre en delutant les vaisseaux lors qu'ils seront refroidis, & la mettre dans des phioles extremement bouchées, de peur que les fels volatils qu'elle contient ne se dissipent entierement dans l'air.

C'est ce sel volatil (qui est la derniere envelope de l'esprit) qui possede tant de rares vertus, qu'on le peut veritablement appeller une panacée où une Medecine universelle, veu les merveilleux effets

qu'il est capable de produire pour ouvrir toutes les obstructions du corps humain, & remettre le sang dans sa circulation naturelle, lors qu'il s'est arrêté en quelque partie: comme aussi pour resoudre & emporter par les sueurs toutes les impuretés du sang qui causent les Fièvres intermittantes, ou qui fomentent & entretiennent les Fièvres continuës dans l'état de la coction; car c'est un furet qui penetre jusques dans les dernières digestions, & qui passe au travers des plus petites veines pour pousser au dehors tout ce qui est impur. Sa dose est depuis une demie dragme jusques à une entiere, qu'il faudra dissoudre dans une livre d'eau distillée de laitue ou de pavot rouge, & y ajouter deux onces de syrop violat, ou de nymphaea, & quelque fois une demie ou une once de syrop de pavot blanc en diminuant à proportion la

quantité des autres syrops , lors qu'il sera besoin de provoquer le sommeil , pendant lequel les sueurs sortent avec plus de facilité, quand il n'y a pas lieu d'apprehender quelques assoupissemens , auquel cas il faudroit s'abstenir du syrop de pavot.

Il faudra donc donner le remede en deux doses dans l'intervalles d'une heure , & couvrir le malade un peu plus que de coûtume pour attendre la sueur , qui ne manquera pas d'arriver aussi-tôt que les sels volatils qui sont dissous dans cette liqueur commenceront de s'échauffer dans l'estomac, parce qu'ils sont si legers qu'ils s'eleveront à la moindre chaleur, & se sublimeront du centre à la circonference , en s'insinuant dans les veines & les arteres ; & se mélangant avec le sang qu'elles contiennent , où leurs parties qui sont seches & solides ne manqueront

jamais de pousser au dehors , par le moyen de leur mouvement , toutes les superfluités qui pourroient resister à leur passage ; & par consequent d'épurer le sang de ses écumes superflues , qui se sont séparées du mélange par la coction ; comme aussi de subtiliser , de resoudre & de chasser ces petites taches pourprées qui paroissent dans la suite de la Fièvre , lorsque le sang tombe en pourriture , de la maniere que je l'ay expliqué au premier chapitre de ce livre , où j'ay fait voir bien clairement , qu'elles ne sont que de petites parcelles du sang caillé , qui ont été poussées par la circulation à l'extrémité des artères qui se terminent sur les parties extérieures , où elles doivent demeurer jusques à ce qu'elles soyent dissipées par la sueur , qui les dissout & les emporte avec elle , de peur que rentrant dans les veines

elles ne troublent la circulation du sang , & qu'elles ne causent les symptomes dangereux dont nous avons tantôt parlé.

C'est pourquoy, d'abord que ces fortes d'exanthemes paroissent, il faut incontinent employer les sudorifiques pour causer une crise artificielle, qui puisse évacuer universellement la pourriture du sang, dans laquelle consiste pour lors toute la malignité de la Fièvre, qui continueroit toujours sans cette évacuation; puisque ces taches pourprées qui paroissent au dehors, (& qu'Hippocrate au premier des Epidemies n'a pas jugé capables d'évacuer la cause de cette maladie quand il a dit, *Exanthemata parva & morborum excretionem indigna*) ne peuvent jamais passer pour un mouvement critique qui doit généralement chasser au dehors toute la matiere de la Fièvre; ce qui n'arrive pourtant jamais dans un pa-

reil cas , parce qu'il est impossible que toutes les parcelles du sang qui se sont caillées par la pourriture puissent être entièrement poussées sur la peau , sans qu'il en reste encore une tres-grande quantité dans les veines, qui troublent pour l'ordinaire la circulation dans les lieux où elles s'arrêtent ; & qui par consequent causent quantité de symptomes, comme les douleurs de côté , les vomissemens & crachemens de sang , les exanthemes , les bubons, les parotides , les deffailances , & les syncopes , que Fernel au chapitre neuvième des Fièvres à eû raison de rebuter pour être fort éloignées d'une parfaite crise, qui demande bien une aurre évacuation plus generale pour finir entièrement la Fièvre, *Quæ per has febres ex humoris impetu emergunt ut laterum dolores , sanguinis vomitiones , & expuitiones , exanthemata*

purpurea, bubones, parotides, animi deliquia, aut syncope. Pro crisi perfecta censeri minime debent, licet enim ipsum humoris furorem, atque malignitatem interdum finiant, reliquam tamen putredinem quæ præcipua est febris causa non eximum, sed huic necessaria est alia major eaque universalis vacuatio quæ totius febris judicatio sit.

Or cette évacuation se doit seulement entendre de la sueur & non pas de la purgation, tant par le vomissement que par les dejections, parce que comme la sueur suit le mouvement de la nature en chassant du centre à la circonférence, suivant le mouvement de ces exanthèmes qui se portent naturellement sur les parties extérieures. Il faut au contraire que la purgation qui excite un mouvement opposé soit violent & contre nature, comme il est facile de voir au sixième des Epide-

mies où Hippocrate a observé, que le vomissement qui arriva à un certain Simon ne luy étoit pas profitable , parce qu'il avoit pour lors des larges exanthemes , *Simoni cui lata exanthemata erupere vomitus non conferebat.*

D'ailleurs, ces parcelles du sang qui se sont caillées par la pourriture , ne pouvant jamais acquérir la coction qui est absolument nécessaire pour la purgation , il faut conclurre par une conséquence certaine, qu'il n'y a point d'autre évacuation salutaire que celle qui se fait par les remedes sudorifiques, qui mettent le sang dans une nouvelle fermentation, pour s'épurer des ses superfluités, & pour finir ces sortes de Fièvres, qui ne sont malignes que parce que le bouillonnement du sang est enfin suivi de la pourriture.

CHAPITRE IV.

Du traitement des Fièvres malignes & Pestilentes.

Quoy - que les acides & les sudorifiques soient les véritables remèdes pour chasser toute sorte de Fièvres , pourveu qu'ils soient employés comme il faut, & suivant les règles que j'ay fait observer ; à cause que par le moyen des acides l'on fait facilement rentrer les soufres dans les autres principes , & que par ainsi on leur fait perdre le mouvement impetueux qui fait bouillir le sang ; & parce que par le moyen des sudorifiques (lorsque la coction commence de paroître) l'on chasse les superfluités qui le font de nouveau bouillir dans la suite ; Neanmoins parce que les

Fièvres malignes qui viennent subitement par l'impression contagieuse, bien qu'elles soyent du genre des continuës, ne procedent pas de la même cause, & que par consequent elles n'observent pas les mêmes temps que nous avons déterminé dans les autres Fièvres, il faut aussi pour cette raison changer l'ordre de ces remedes, suivant les indications qui se doivent tirer, tant de leurs cause conjointe que de l'antecedente.

La cause conjointe de ces sortes de Fièvres n'étant donc autre chose que la pourriture du sang, dans laquelle les parties sulphurées s'approchant les unes auprez des autres par cette dissolution, elles causent par leurs mouvement ce bouillonnement que nous appellons la Fièvre: Il est facile de voir qu'il n'y a ny commencement ny augmentation à observer, parce que d'abord qu'elles paroissent elles

sont incontinent dans leur état, puis qu'elles ne sont qu'un effet de la pourriture qui est déjà faite.

C'est pourquoy, comme cette maladie est de la nature de celles dont parle Hippocrate au dixième Aphorisme de son premier livre, en ces termes : *Quibus statim vigor adest*, il faut aussi pour cet effet que les sudorifiques qui ne se doivent jamais employer que lorsque la coction commence de paroître dans l'état des autres Fièvres, soient d'abord mis en pratique sans les faire preceder par les acides, comme font la plupart de ceux qui ne connoissent pas les mouvements de la nature, ny la cause des Fièvres malignes & pestilentes ; & la raison c'est, qu'il ne s'agit pas pour lors de faire rentrer les parties sulphurées du sang dans les autres principes pour arrêter leurs mouvement comme dans les Fièvres

186 DES FIEVRES CONTIN.
ardentes dont nous avons parlé,
où cela se peut facilement faire,
parce qu'ils ne sont pas totale-
ment séparés du mélange, com-
me dans cette insigne pourriture,
où il est du tout impossible de les
faire rentrer dans leur premier
état, suivant le sentiment du Phi-
losophe, *à privatione ad habitum
non datur regressus*.

C'est pourquoy les acides qui
figeroient le sang, & qui empê-
cheroient par conséquent le mou-
vement de la fermentation & de
la circulation naturelle, si neces-
saire pour chasser le levain con-
tagieux & les parcelles du sang
qui se sont caillées & séparées du
mélange par la pourriture ne con-
viendroient pas dans cette occa-
sion, où tout au contraire il faut
augmenter le mouvement du sang
par les sudorifiques, afin de dis-
soudre ce levain & ces parcelles
de sang caillé, & par ce moyen

les chasser & les refoudre par la sueur ; ce qui est non seulement conforme à la raison , mais encore aux sentiments de tous les plus celebres Auteurs , que je serois trop long de rapporter , me contentant seulement de dire ce que Sen- nerte écrit au quatriéme livre de la peste, *Itaque tutissimum est mox ad alexipharmaca & sudorifera confu- gere* , parce que c'est la seule éva- cuation que l'experience de tous les siècles passés a reconnu la plus salutaire pour décharger la nature accablée sous le poids de cette pour- riture maligne , qu'elle surmonte ensuite avec facilité , suivant le sentiment de Galien au livre on- ziéme de la Methode , *Levata namque quæ corpus nostrum regit natura exonerataque eo quo velut sarcina premebatur , non agre quod reliquum est vincit*. Parce qu'il n'y a rien de si propre pour reprimer & arrêter la pourriture du sang

lors qu'il est entierement dissout dans sa propre humidité pourrie que de la dessecher par la sueur, qui l'évacüe touûjours avec succez, & qui par consequent se doit d'abord pratiquer comme le remede le plus souverain pour satisfaire à la premiere indication tirée de la cause conjointe, suivant que Galien le remarque au premier livre des Fièvres, chapitre sixième, où il fait voir qu'Hippocrate étoit de ce sentiment au troisième livre des Epidemies, particule troisième; *In pestilenti scripsit conditione ea etiam omnia per aliam illi similem conditionem extiterunt, summa eorum ut ipse Hippocrates dixit putredo fuit, atque id ipsi cognoscentes statim incipiente conditione quacumque corpora vidimus humida statim quovis modo exsiccare tentavimus.*

Je sçay bien qu'il y a quantité d'Auteurs qui ont soutenu qu'on pouvoit satisfaire à cette indica-

tion par le moyen de la purgation , mais comme nous avons déjà fait voir que les remèdes purgatifs ne peuvent jamais convenir dans le bouillonnement du sang , où toutes les parties sont encore confuses , il est très-dangereux de les employer & de s'en servir , parce qu'il est du tout impossible qu'il se fasse une séparation du pur d'avec l'impur , jusques à ce que cette ferveur soit entièrement passée , & que pour lors la nature étant presque vaincue par la véhémence de la maladie , elle se trouveroit accablée par le moyen de ces remèdes , qui non seulement troubleroient plutôt le sang que de le purger , mais qui contrariroient encore l'ordre & le mouvement naturel , qui tend toujours à chasser sur les parties extérieures l'impression contagieuse qui a causé la pourriture du sang , laquelle se manifeste pour l'ordi-

910 DES FIEVRES CONTIN.

naire par les exanthemes , les charbons & les bubons , qui ne manquent presque jamais de finir assez heureusement ces sortes de Fièvres , quand la nature est assez forte pour procurer de pareilles évacuations ; ce qui n'arriveroit pas si l'on employoit les remèdes purgatifs , parce qu'excitants un mouvement opposé & contraire à la nature , ils ne procureroient jamais une évacuation salutaire ; & c'est icy que l'on peut appliquer l'observation de Galien dans l'état des maladies aiguës , *natura morbi vehementia laborans adhuc remediis adhibitis magis opprimitur , & cum conatu excutere sibi infensa non valet , ex ipso conatu imbecilla efficitur.*

Or comme tout le salut & la guérison d'un malade dépend de la conservation des forces , & que les diarrhées & les vomissements qui viennent ensuite des purgatifs

où des vomitifs ne sont pas des évacuations conformes à celles qui doivent arriver naturellement, & que d'ailleurs elles ne peuvent pas purger le sang tandis qu'il boult, il ne faut jamais les procurer parce qu'elles sont toujours mortelles, & que la nature ne peut point supporter d'autre évacuation que celle qui est conforme à la maladie; c'est à dire, qui purge ce qui doit être évacué par les voyes convenables, suivant le second & le troisième Aphorisme du quatrième livre, *purgantium medicamentorum usu talia è corpore ducenda qualia sponte prodeuntia juvant, contrario vero modo exeuntia sistenda. Si qualia oportet purgentur confert & facile ferunt; contra vero si fiat graviter.*

C'est pour cette raison que Galien au troisième livre des simples, chapitre vingt-quatrième, a dit fort à propos que les purgatifs sont des

venins lors qu'ils ne purgent pas comme il faut, *naturam veneni induunt, cum sua privantur actione*, à cause non-seulement de l'acrimonie, qui est un effet de leurs sels, mais encore de leur chaleur qui procede du mouvement des soufres dont ils abondent, suivant le commentaire sur l'Aphorisme du quatrième livre, chapitre second: *In medicamentis purgantibus in esse vim quandam habentem etsi non manifestam, attamen latentem acritudinem, & caliditatem.*

Comme il se voit par experience dans tous les medicaments de cet ordre, qui ne purgent que par le mélange des sels & des soufres lors qu'ils prédominent sur les autres principes, car quoy qu'ils ne soyent pas purgatifs chacun en particulier, ils ne laissent pas pourtant d'acquiescer cette faculté lors qu'ils se sont étroitement unis dans la premiere combinaison des principes

cipes qui se fait dans le commencement de la generation des vegetaux, & qui se perfectionnent dans la maturité, où ils se recuissent de telle sorte qu'ils causent cette amertume & cette odeur desagreable qui est commune à tous les purgatifs.

Et cela se voit aussi dans la corruption du sang des animaux, où ces deux principes qui se sont recuits l'un avec l'autre dans la maturité, se separent enfin du mélange, produisent cette humeur extrêmement amere, qu'on appelle de la bile, laquelle est un purgatif naturel, qui cause des diarrhoées tres-frequentes toutes les fois qu'elle abonde, parce qu'elle est de la nature des purgatifs, n'étant autre chose que du soufre & du sel recuit.

Mais pour confirmer cette verité par l'experience, c'est que l'art imitant la nature peut produi-

re de semblables remedes par le mélange de ces deux principes, comme il est aisé de voir dans la calcination du sel nitre & du soufre commun, où ces deux mineraux qui ne sont point purgatifs separément, acquierent enfin cette faculté de purger par l'étroite union qu'ils ont contractée dans cette preparation qu'on appelle du sel polychreste.

Ainsi puisque les principes predominants des remedes purgatifs sont les soufres & les sels, & que par ainsi ils approchent tellement du venin pestilentiel que nous avons fait consister dans la pureté de ces deux principes, que toute leur difference ne consiste qu'en ce qu'ils sont encore mélangés dans la composition des autres, & qu'ils n'ont pas acquis toute cette pureté nécessaire pour être des dissolvants veneneux; il s'ensuit aussi nécessairement qu'ils ne con-

viennent pas dans tout le cours de ces fortes de Fièvres, parce qu'étant pris interieurement, & ne pouvant causer aucune évacuation salutaire, ils resteroient dans le sang, & par ainsi augmenteroient la corruption, en mettant les parties dans une agitation continuelle qui le rendroit si fluide qu'il ne pourroit pas conserver sa consistance naturelle, qui est absolument necessaire pour l'union de tous ses principes, comme a tres doctement observé le sçavant Helmont, *Pharmacacathartica non semper aut solummodo humores in corpore prius existentes educunt, sed potentia sua corruptiva depravatos efficiunt.*

Si pourtant pendant le cours de cette maladie il arrive que les premieres voyes soyent remplies d'impuretés qui causent des nausées, des vomissements, des maux de cœur, & des cours de ventre, pour lors il faut seulement se servir des

lavements purgatifs pour les évacuer, & les réiterer frequemment, jusques à ce qu'enfin la Fièvre soit entierement finie, & que les charbons ou les bubons commencent déjà à suppurer, & pour lors on pourra se servir avec assurance des purgatifs les plus simples, que l'on moderera suivant la nature & la constitution du malade, afin d'évacuer les impuretés les plus grossieres qui restent toujours apres la sueur, & qui se portent naturellement aux parties inferieures où elles tombent par subsidence.

Mais bien-que la sueur soit l'unique évacuation qui soit utile dans ces sortes de Fièvres, néanmoins parce qu'il arrive bien souvent, ou que les veines sont extraordinairement pleines dans le temps que le sang contracte cette insigne pourriture, ou bien que les parties sulphurées predominant tellement sur les autres principes,

qu'il est impossible que dans cette dissolution s'approchant les unes auprès des autres, elles ne s'enflamment extrêmement, & qu'elles ne causent une si grande rarefaction, qu'il y auroit un très-grand danger qu'il ne se fit une rupture de quelque vaisseau; ou bien que faute d'espace la circulation ne fut en quelque façon empêchée, qui par conséquent pourroit causer une mort soudaine. Il faut avant que de se servir des remèdes sudorifiques pour provoquer cette sueur si salutaire, il faut dis-je observer avec beaucoup de soin ces deux circonstances, que l'on reconnoitra facilement, non seulement par la plénitude du poux & le battement des artères, mais encore parce que la douleur de tête est pour lors plus aiguë, la soif extraordinaire, la langue noire & desséchée, avec une chaleur d'entrailles insupportable.

C'est pourquoy comme cette plénitude demande d'être incessamment évacuée pour moderer la violence de ces symptomes , & pour faciliter la circulation du sang , il faut pour lors que la saignée precede les remedes sudorifiques , & on la doit reïterer jusques à ce que la plénitude soit suffisamment évacuée , de la même maniere que nous avons enseigné dans le traitement des Fievres continuës , parce que ces remedes qui doivent mettre le sang en mouvement pour chasser le levain contagieux , & les parties du sang qui ont contracté la pourriture , & qui ne peuvent plus rentrer dans le mélange , ne pourroient pas autrement procurer une salutaire évacuation , tandis que cette vicieuse plénitude subsisteroit , laquelle ne laisseroit pas assez d'espace pour cet effet.

Que si au contraire le poux est

petit & frequent , les forces accablées , la Fièvre moins grande au dehors qu'au dedans , les urines presque semblables à ceux qui se portent bien , que le malade soit en delire , ou qu'il soit assoupy , qu'il ait des douleurs & des lassitudes dans tous les membres , des maux de cœur tres-frequents , & des évacuations de sang par le nez , où par la matrice , tout dissout & tout pourry , & singulierement que les taches pourprées , les charbons , où les bubons commencent de paroître , qui sont tous des signes d'une tres-grande pourriture du sang , & par ainsi d'une veritable Fièvre maligne , sans apparence neanmoins de plénitude , pour lors il faut s'abstenir de la saignée , & recourir aux sudorifiques comme nous venons de dire , entre lesquels il faut choisir ceux qui ne sont pas sulphurés , comme sont les sels volatils qui

n'échauffent pas le sang ; & il les faut réitérer jusques à ce qu'enfin toute la pourriture soit évacuée : Ce que l'on connoîtra facilement lors que tous les symptomes que nous venons de dire seront pour la plus grande partie dissipés ; puis qu'il est certain qu'ils ne manqueront pas de cesser avec la sueur, qui fera finir infalliblement la pourriture & la Fièvre dont ils dependent, excepté néanmoins les exanthemes, les charbons, & les bubons, qui ne laisseront pas de rester encore quelque temps, & dont il faut toujours procurer la sortie par les mêmes remedes, jusques à ce qu'ils soient en état d'être traités par les medicaments extérieurs, & par la methode suivante.

Quoy-que la plus part des Auteurs ayent diversement expliqué la maniere de traiter exterieurement ces sortes de tumeurs, &

que par ainsi il semble inutile d'en faire icy une nouvelle description, neanmoins parce que leur Theorie ne s'accorde pas avec la nôtre, tant sur la nature de la Fièvre maligne & pestilente, que sur les symptomes qui en dependent, nous ne laisserons pas pour ce sujet & pour l'accomplissement de cet ouvrage de proposer la pratique la plus conforme à celle que nous en avons donnée sur la fin du second chapitre.

Le bubon n'étant donc qu'une tumeur causée par les superfluités de la corruption du sang qui s'arrêtent dans les parties glandeuses, où elles causent une inflammation en empechant la circulation du sang, qui par ce moyen est contraint de sortir de des vaisseaux, & de suppurer dans la suite, ou naturellement ou par le secours des remedes dont tous les Auteurs se servent

pour cet effet, afin que (comme ils disent) il se fasse dans la sup-
puration une évacuation de la
pourriture maligne qui est conte-
nuë dans cette tumeur.

Neanmoins comme cette sup-
puration ne peut être qu'à l'é-
gard du sang qui s'est extravasé
dans la suite, & qui par conse-
quent n'est qu'un effet du défaut
de la circulation, dont la cause
principale est la matiere pestilen-
te, arrêtée dans la substance des
glandes, laquelle ne peut point
acquérir la coction nécessaire pour
se changer en pus, suivant le
sentiment de Galien, *materia ma-
ligna Kóσμov non recipit*, Il est
certain que cette methode n'est
point legitime; car autrement ce
feroit traiter les malades par leurs
effets & non pas par leurs causes,
ce qui choque le bon sens.

C'est pourquoy, comme la prin-
cipale indication est de procurer

la sortie de cette matiere virulente, d'abord que la tumeur est en état, il faut incontinent l'ouvrir avec la lancette, sans tenter auparavant cette suppuration inutile par les cataplates, & les autres remedes suppuratifs, qui n'y contribuent presque rien du tout, puis que cette action est un effet de la nature aussi bien que de la disposition interieure de l'humeur, laquelle étant pour l'ordinaire extremement foible seroit tout au moins fort long temps à la parachever; & cependant cette matiere virulente pourroit rentrer & par ainsi causer enfin une mort certaine & inévitable.

Ainsi après que l'ouverture sera faite, il faudra mettre dans l'incision un digestif fait avec la therebentine, le jaune d'œuf, l'esprit de vin, & l'huile rosat pour faire suppurer la sanie, la digerer, l'adoucir & la nettoyer; & après

cela l'on pourra se servir de l'onguent fait avec la therebentine, le miel rosat, la farine d'orge, la sarcocolle, l'encens, & la mirrhe, pour rengendrer les chairs après que la tumeur aura longtemps & suffisamment suppuré, parce qu'il ne l'a faut fermer que le plus tard qu'il se pourra, c'est à dire jusques à ce que toutes les impuretés veneneuses soient entierement évacuées, & pour lors on la pourra cicatrifer avec le dessecatif rouge pour luy procurer sa parfaite guerison.

A l'égard du charbon pestilentiel, comme il n'est pas de même nature que le bubon, & que nous avons dit tantôt en traitant de sa nature, que c'étoit une petite tumeur causée par les impuretés des sels recuits & fixés avec les soufres qui se sont separés du mélange dans la corruption du sang; la principale indication doit

POURPRÉES ET PEST. 205
être de temperer & d'arrêter leur
acrimonie caustique.

Mais parce que cela ne se peut
faire que par leur contraire, &
qu'il n'y a rien qui leur soit plus
opposé que les acides, suivant
que l'expérience de la Chymie
nous le fait connoître, lors qu'elle
nous fait voir que ces deux sels
de differente nature, dans l'action
mutuelle qu'ils exercent l'un sur
l'autre quand ils sont mêlés
ensemble, se mortifient & s'a-
doucissent de telle sorte, qu'ils
perdent absolument toute leur
qualité corrosive; il s'ensuit qu'il
se faut necessairement servir des
remedes qui en contiennent les
qualités.

Et comme l'huile glacial de
l'antimoine contient les esprits
acides du sel & du vitriol, &
que par consequent elle est con-
traire à la matiere contenuë dans
cette tumeur maligne, il faut

incontinant s'en servir comme d'un remede souverain , & en frotter tout doucement les extremités du charbon (qui s'amortira tout aussi-tôt , & dont l'escart se separera facilement) avec de l'onguent fait de beurre frais, d'un jaune d'œuf , & d'un peu de farine mêlés ensemble ; & apres cela il faudra le laisser suppurer , & ensuite le mondifier & le cicatrifer comme nous avons dit en parlant du bubon.

Mais parce qu'il arrive quelque fois que la chaleur du charbon est si grande dans le commencement qu'elle cause une inflammation dans les parties voisines , avec une extreme douleur , il faut pour lors l'arrêter & l'adoucir auparavant avec le cataplâme de lait , de miette de pain blanc , d'un jaune d'œuf , & d'un peu de safran ; Comme aussi appliquer des sangsuës aux veines qui sont

à l'entour, si l'on s'apperçoit qu'elles soient pleines d'un sang noir & corrompu ; ou bien même les ouvrir avec la lancette, & les laisser couler jusques à ce que le sang s'arrête de luy même.

Quand aux exanthemes qui ne sont que de certaines taches pourprées, qui dans les Fièvres malignes restent encore quelque temps sur les parties exterieures, bien qu'elles se résolvent facilement, & que par ainsi elles n'ont pas besoin de remedes exterieurs pour cet effet, nous ne laisserons pas de dire que puisque la sueur est l'évacuation la plus salutaire pour les pousser au dehors, il la faudra continuer jusques à ce que l'on connoisse qu'elles commencent à s'évanoüir, ce qui arrivera infalliblement si l'on y procede de la maniere que nous avons expliqué ; & ce sera la veritable marque que la pourriture du sang est entiere-

ment arrêtée, que le venin pestilentiel est dissipé, & que par conséquent la Fièvre maligne est parfaitement bien guérie, sans qu'il y ait lieu de craindre qu'elle retourne.

CHAPITRE V.

Des Moyens de se préserver des Fièvres malignes.

COMME les Fièvres malignes sont de toutes les maladies aiguës les plus dangereuses, à cause que leurs succès est presque toujours incertain, suivant le dixneuvième Aphorisme du second livre, *morborum acutorum non omnino certa sunt praectiones neque mortis, neque salutis.* Et parce qu'il est encore tres-difficile d'arrêter la pourriture du sang dont elles dependent, & de mettre dehors

dehors le venin pestilentiel lors qu'il s'est rendu le maître, & qu'il a causé la defunion de tous les principes de cette humeur, qui par consequent ne peut plus entretenir la flamme vitale, il est extrêmement utile & de la dernière consequence de chercher tous les moyens qui sont capables de nous préserver de cette indisposition pestilentielle, parce que comme dit le Poëte.

Ægrius ejicitur quam non admittitur hospes.

C'est pourquoy, comme il est de l'ordre de toutes les causes des maladies, d'avoir entre-elles une certaine liaison, par le moyen de laquelle elles s'excitent mutuellement à leur production, il est certain que si la guerison d'une maladie qui est déjà faite, depend de la destruction de sa cause conjointe, il faut aussi necessairement lors que l'on se veut préserver des

Fièvres malignes, non seulement éloigner leur cause antecédante; c'est à dire, cette constitution ou cette température du sang qui se dispose à la pourriture, mais encore toutes les autres choses extérieures qui peuvent contribuer à la produire, comme le dérèglement & le mauvais usage de celles qu'on appelle non-naturelles.

Mais pour sçavoir qu'elle est cette constitution du sang & cette cause antecédante qui le dispose à la pourriture, il faut auparavant supposer, qu'entre les principes naturels, ceux qui sont les plus actifs étant dans un mouvement perpétuel, il est de l'ordre que tous les mixtes passent incessamment par la suite de la generation à la corruption: Cependant comme la generation ne se feroit jamais si dans le commencement du mélange la mobilité des principes actifs qui est si contraire à

l'union n'étoit surpassée & arrêtée par l'immobilité des principes passifs, qui les mettent dans le repos & incontinent apres dans la crudité, où les mixtes ne peuvent jamais passer à la corruption tandis qu'ils demeurent dans ce premier état de crudité, & jusques à ce que les principes actifs s'étant insensiblement dégagés de leurs contraires ils acquierent enfin le second état que nous appellons la maturité, où pour lors ayant toute l'activité de leurs mouvement naturel, ils ne tardent pas long-temps à se separer du mélange, qui tombe incontinent apres dans la corruption.

Il est donc constant, que tout ainsi que la crudité est le premier degré qui suit immédiatement la generation; de même aussi la maturité est le dernier degré qui precede la pourriture; & par ainsi, comme toutes les

choses naturelles observent toujours le même ordre dans leur mouvement, il faut aussi par une nécessité indispensable, qu'elles passent par ces differens degres que nous venons de nommer; c'est à dire, de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture, à cause de la subordination qu'ils ont necessairement l'un avec l'autre: Et jusques icy il est inoüy, que la pourriture ait été immediatement precedée de la crudité, mais bien plutôt de la maturité, qui par consequent est la temperature du sang, dans laquelle nous faisons consister la cause antecedante des Fièvres malignes, aussi-bien que des Fièvres continuës.

Et bien-que la maturité semble être l'état le plus parfait que l'on scauroit esperer dans toutes sortes de productions naturelles, nean-

moins si nous la considerons à l'égard de leurs durée , il est certain qu'elle est incomparablement moins à souhaiter , puis qu'elle approche le plus de leur destruction , que suivant le sentiment d'Aristote , est de tous les maux le plus terrible dans le genre des animaux , *Terribilium terribilissimum mors.*

C'est pourquoy si nous voulons nous preserver des Fièvres malignes & pestilentes , il faut sur tout éviter toutes les choses qui peuvent exalter les principes actifs du sang , & luy causer cette maturité, qui dans le temps de la contagion est d'autant plus dangereuse, qu'elle reçoit plus facilement les impressions veneneuses qui viennent de dehors , & qu'elle est moins capable de resister à leurs violence , puis qu'elle tend déjà d'elle même à la dissolution.

C'est aussi pour cette raison que

je ne ſçaurois approuver la pratique de la plus part des Auteurs, qui ſe ſont ſervis dans cette occaſion de la Theriaque, du Diaſcordium, du Mitridate, & de quantité d'autres Confections de cette ſorte, auſſi-bien que de pluſieurs Aromats, dont la principale vertu procede de l'exaltation des principes actifs qui ſe ſont dégagés de leurs contraires dans la maturité, comme il paroît ſenſiblement par l'exhalaiſon odoriferente des eſprits ſulphurés qui ſe ſeparent continuellement de ces ſortes de remedes, & qui par conſequent ne peuvent manquer lors qu'ils entrent dans la maſſe du ſang, de ſuſciter & de mettre en mouvement les principes actifs pour les faire predominer ſur les autres, & luy cauſer enfin cette maturité, qu'il faut au contraire éviter avec beaucoup de précaution, tant par la diette, c'eſt à dire par le bon uſage des choſes.

non naturelles, qui doivent tendre à la crudité comme l'état le plus éloigné de la pourriture : comme aussi par le secours des autres remèdes de l'art, qui se tirent ordinairement de la Chirurgie ou de la Pharmacie, pour évacuer par la première la plénitude qui accompagne toujours l'exaltation des principes actifs du sang, d'où dépend la beauté de cette couleur vermeille & florissante qui paroît sur le visage de ceux qui ont le sang meur, mais qui est d'autant plus à craindre qu'elle approche d'avantage de la destruction, à moins qu'elle ne soit corrigée par les remèdes de la Pharmacie, qui peuvent produire une moyenne crudité, sans laquelle il seroit impossible de l'éviter, comme dit très-doctement Celsus au second chapitre du second livre, *Ergo si plenior aliquis & speciosior & coloratior factus est, suspecta habere*

bona sua debet , quæ quia neque in eodem habitu subsistere , neque ultra progredi possunt , ferè retro quasi ruina quadam revolvuntur.

Quoy-que la diette soit une chose fort commune dans la Médecine , néanmoins si nous considérons combien elle est nécessaire , non seulement pour le rétablissement & la conservation de la santé , mais encore pour se préserver des maladies , il n'est personne qui n'en doive beaucoup estimer la véritable connoissance , parce que suivant le sentiment de Galien , elle est même plus profitable que tous les remèdes les plus précieux de la Pharmacie.

Mais parce que le régime de vie consiste dans l'usage de l'air , du manger & du boire , du mouvement & du repos , de la retention & de l'évacuation des excréments , du sommeil & des veilles , & des passions de l'ame ; qui sont
des

des choses sans lesquelles il est impossible de vivre , & qui d'elles mêmes ne sont ny bonnes ny mauvaises , mais qui tiennent le milieu entre la santé & la maladie, & dont le bon ou le mauvais usage peut conserver la premiere , ou causer la seconde ; Il faut pour cette raison, user avec moderation de toutes ces choses, & suivant les differents effets qu'elles peuvent produire au sujet de la crudité ou de la maturité du sang , afin d'éviter l'excez de ces deux sortes de constitutions, mais particulièrement de la maturité, de laquelle il se faut un peu plus éloigner que de la crudité lors que l'on se veut preserver de la contagion.

Et comme l'air est absolument nécessaire pour prolonger la vie par le moyen de la respiration, sans laquelle la chaleur naturelle s'éteindroit infalliblement , il est extrêmement utile de sçavoir mo-

derer les qualités pour la conservation de la santé ; car quoy-que celuy qui est pur, clair & serain soit propre à toutes sortes de constitutions , neanmoins parce qu'il est bien difficile de rencontrer un air de cette nature dans le temps de la contagion , où non seulement il est toujours souillé & infecté des vapeurs pourries de sel & de soufre impur qui s'exhalent continuellement , soit des entrailles de la terre , des corps morts ou malades, des eaux croupissantes & corrompuës , ou d'autres saletés pareilles , mais encore bien souvent il est alteré par les grandes chaleurs du Soleil, ou par les vents chauds & humides qui mettent en mouvement les soufres & les autres principes actifs du sang , ou le relâchent de telle sorte qu'il faut necessairement qu'il tombe dans la pourriture.

Il faut aussi par la même raison

corriger cette corruption pestilente par l'exhalaison de toutes sortes de bonnes odeurs, comme celles qui sortent du mirthe, genevre, laurier, rômarin, sauge, l'avande, marjolaine, roses, mirrhe, benjoin, storax, bois d'aloës, geroïles, & de plusieurs autres de cette espece, qu'il faut jeter dans le feu pour embaumer l'air & le preserver de cette insigne pourriture, qu'ils ne manqueront pas de détruire & de consumer par leur qualité contraire.

Mais quoy qu'il soit vray que ces sortes d'odeurs qui ne sont autre chose que des esprits sulphurés (qui se sont dégagés des principes passifs dans la maturité de ces plantes aromatiques) soient capables de purifier l'air des impressions contagieuses dont il est infecté, neanmoins parce qu'elles pourroient mettre en mouvement les principes actifs du sang, en se mé-

lant avec luy dans la respiration, & luy causer par consequent cette maturité qu'il faut toujours éviter avec soin, comme la veritable cause antecedante de ces maladies : Pour ne pas tomber dans cet inconvenient & pour conserver la moyenne crudité du sang il faudra mélanger ces fortes d'odeurs avec quelques vapeurs acides, comme celles du vinaigre, dont on fera un oxycrat pour arroser souvent le pavement de la chambre ; ou bien se servir d'une éponge qui en sera humectée, & l'enfermer dans une pomme de senteur percée pour la sentir frequemment, afin que son odeur acide puisse arrester le mouvement du sang que les autres aromats pourroient causer.

Il faut encore éviter & fuir autant que l'on pourra, non seulement les endroits infectés, mais aussi les lieux chauds, humides & marécageux, qui y ont beaucoup de dis-

position, & chercher au contraire ceux qui sont élevés & exposés au vent de bize ou d'orient qui entraînent ordinairement avec eux des vapeurs nitreuses & acides, lesquelles coagulent, épaisissent & resserrent le sang, qui par conséquent s'entretient dans une moyenne crudité, où les principes actifs ne peuvent se dégager de leurs contraire pour acquérir la maturité qui les feroit tomber dans la corruption.

Mais si l'air est absolument nécessaire pour empêcher l'extinction de la chaleur naturelle, les aliments qui se tirent du manger & du boire le sont bien encore davantage, puis qu'ils doivent produire sans discontinuation le sang dans lequel l'ame sensitive de tous les animaux consiste formellement, comme nous avons dit au second chapitre de ce livre, laquelle se manifeste assez par le mouvement

de ses principes actifs, qui dans cette agitation ne pourroient manquer de se dissiper, s'ils n'étoient continuellement renouvelés par une nourriture de même espece, qui par consequent ne peut estre prise que dans le genre des animaux, ou des vegetaux, lesquels retiennent encore une grande quantité de ces mêmes principes qui les animoient lors qu'ils étoient en vie; comme il paroît évidemment dans la resolution que l'on fait artificiellement des uns & des autres par la Chymie, où l'on voit qu'ils se separent encore abondamment en esprit, en soufre & en sel volatil; ce qui arrive aussi naturellement dans la corruption, où ces mêmes principes s'insinuant dans différentes sortes d'organes qu'ils rencontrent dans les principes passifs, qui par hazard ont changé de figure, ils animent plusieurs insectes de différente forme,

comme des vers, des serpents, des chenilles, des limaces, des mouches, des moucheron, & une infinité d'autres animaux, qui ne different que selon la figure, mais qui ont tous une même ame, c'est à dire, des mêmes principes actifs differemment organisés, qui paroissent ordinairement dans la pourriture des cadavres, & sur la fin de l'été, où les plantes ayant acquis la maturité, leurs principes actifs se separent incessamment du mélange & produisent ainsi les differents effets,

C'est pour cette raison que ces mineraux ne peuvent pas être mis au rang des aliments, parce qu'ils n'ont presque point de principes actifs pour animer le sang, & par consequent ils ne peuvent entretenir la continuation de cette flamme vitale, qui depend de l'exaltation & du mouvement des esprits sulphurés, qui ne manqueroient

224 DES FIEVRES CONTIN.

pas de se dissiper , s'ils n'étoient successivement réparés par les aliments de bon suc & de facile digestion, qui en contiennent une grande quantité , comme le pain & le vin , qui parmy les vegetaux sont preferables à tous les autres , & dont le premier doit être fait de pur froment, bien passé, bien levé, & bien cuit ; ce que l'on connoît facilement quand il est bien percé & bien leger, d'une bonne odeur, & d'un goût savoureux, qui sont les effets de l'exaltation des principes actifs qui se sont dégagés de leurs contraires dans la fermentation , & qui par consequent est tres-propre pour reparer les esprits sulphurés qui se dissipent continuellement.

Aussi-bien que le vin, que suivant le sentiment de Salomon au chapitre trente-unième de l'Ecclesiaste , verset trente six , & trente sept , est la joye & la santé

de l'ame & du corps quand il est pris avec moderation & sobriété, *exultatio animæ & corporis vinum moderate potatum sanitas est animæ & corpori sobrius potus* ; d'autant qu'il facilite la coction & la distribution des aliments ; qu'il ouvre les conduits & procure l'évacuation des superfluités qui sortent ensuite par les sueurs ou les urines ; qu'il repare les esprits & la chaleur naturelle , en revivifiant la couleur ; & enfin qu'il fortifie toutes les facultés naturelles, vitales & animales , pourveu qu'il soit venu dans un terroir avantageux, exposé à la benignité des rayons solaires , & qu'il soit sorti des meilleurs raisins , qui acquierent plus facilement cette maturité qui luy donne une odeur agreable & un goût délicieux ; ce qui ne se rencontre pas dans les petits vins des Pais bas , qui n'ont presque que des principes passifs , & qui veri-

tablement auroient cette bonne qualité de ne pas échauffer le sang & luy causer cet excez de maturité qu'il faut toujours éviter, si l'on pouvoit corriger & empêcher les deffauts qu'ils peuvent produire par l'abondance de leur tartre vicieux & dangereux qu'ils laissent ordinairement dans les parties nourricieres, & qui empêche la circulation, & bouche les conduits propres & destinés à épurer le sang de ses superfluités, & par ainsi cause plusieurs sortes de maladies chroniques que les bons vins ne sont pas capables de faire, non plus que d'échauffer & d'exalter immoderement les principes actifs du sang lors qu'on les a bien trempés avec de la bonne eau de fontaine, par le moyen de laquelle on en peut faire artificiellement des petits vins qui n'auront pas les vicieuses qualités de ceux qui sont naturellement de cette sorte; &

qui par consequent doivent être
beu de toute sorte de personnes
de quelque constitution qu'elles
puissent être , pourveu qu'on les
rende plus forts ou plus foibles,
suivant les differents excez de
crudité ou de maturité qu'il faudra
moderer pour la conservation de
la santé.

Comme les aliments qui se tirent
des chairs des animaux ont , non
seulement plus de principes actifs
que les autres , mais encore sont
incomparablement plus parfaits
pour avoir déjà passé par les der-
nieres digestions , où ils se sont pu-
rifiés de leurs superfluités , ils ont
aussi plus de facilité à se changer en
nôtre substance , particulièrement
ceux qui sont de meilleur suc, tels
que sont toutes les chairs blanches,
tant de volailles que de bêtes à
quatre pieds , qui ont la même ma-
turity que le sang des animaux de
cette espece , & qui par consequent

ne pouvant manquer de produire une bonne nourriture l'on en peut user indifferemment.

Cependant quoy qu'il soit vray que les aliments qui sont employés pour la conservation de la santé, doivent être de la nature de ceux que nous venons de prescrire, afin d'animer le sang & ne le pas remplir de superfluités inutiles, comme ceux qui n'ont presque que des principes passifs, & qui par ainsi suffoqueroient plutôt la chaleur naturelle que d'entretenir cette flamme vitale dont elle dépend; Neanmoins parce que les principes actifs exaltés dans cette nourriture ne manqueroient pas de produire la maturité du sang, il faut pour les mettre en usage leur procurer artificiellement une mediocre crudité, afin de les conserver & les arrester dans le mélange, de peur qu'ils ne se separent si-tôt les uns des autres, & qu'ils ne

tombent ensuite dans la corruption, sans pourtant se servir absolument pour cet effet des aliments cruds, indigestes & incapables de se fermenter, parce qu'ils sont privés de ce bon suc qui doit vivifier le sang, & qu'ils ne manqueroient jamais de causer un excez de crudité, & par consequent plusieurs maladies chroniques & dangereuses.

C'est pourquoy, comme il ne s'agit que de conserver le sang dans une juste temperature, entre la crudité & la maturité, en empêchant la dissipation des principes actifs que les aliments luy communiquent dans la nutrition, il faut premierement commencer par le pain, que nous avons dit contenir quantité de ces principes, qui ne doivent pas être exaltés dans cette rencontre comme dans un autre où il seroit besoin de procurer le contraire; & qui par consequent ne doit

230 DES FIEVRES CONTIN.

pas être préparé avec un levain trop volatil, comme est celuy de la fleur de bierre, qui par son mouvement augmenteroit l'activité de ses principes, & luy causeroit la legereté & la douceur qui sont les effets d'une parfaite maturité: Mais au contraire avec le levain d'une paste fermentée, qui a déjà acquis une acidité un peu austere, avec un peu de sel marin, qui suivant la commune experience resiste puissamment à la pourriture, parce que l'acidité de ce sel fige & arreste le mouvement des esprits sulphurés pour les retenir dans le mélange & luy communiquer une legere crudité.

Il ne faut pas aussi qu'il soit fait de la plus fine fleur de farine, qui produiroit un sang trop subtil, trop actif & facile à se resoudre; mais plutôt de celle qui est plus ferme & dans laquelle il sera resté quelque petite quantité du son le plus

leger, qui ne peut jamais causer aucun desordre , parce qu'il n'entre pas dans la masse du sang , & qu'il se separe toûjours dans les premieres digestions , où il demeure ordinairement pour lascher le ventre par sa qualité deterfive, & procurer ainsi la décharge des autres excrements.

Mais comme nous avons dit qu'il falloit éviter les petits vins qui n'engendroient que des crudités, aussi ne faut il pas que ceux qui ne menent pas une vie laborieuse se servent pour leur nourriture d'autre pain que de celuy de froment , à cause des superfluités nuisibles qu'ils pourroient produire , comme ceux qui se font de seigle , d'orge, de millet, de panic, de bled de Turquie & autres sortes de legumes ; qui n'ont pas assez de principes actifs pour acquérir la fermentation necessaire à la digestion ; ny se débarasser des principes pas-

232 DES FIEVRES CONTIN.

sifs où ils sont ensevelis , & qui par consequent ne feroient qu'un sang crud & remply de glaires, de colle & de tarte , à moins qu'il ne fut continuellement subtilisé par le mouvement d'un grand travail , comme font les païsants de la campagne, ou les autres manœuvres qui s'en nourrissent.

Secondement, quoy-que le meilleur vin soit le plus propre pour la nourriture, & qu'il soit vray qu'il ne puisse jamais faire du mal, quand il est pris avec moderation & qu'il est bien trempé comme il faut, neanmoins parce que dans le temps de la contagion il est bon de s'éloigner encore un peu plus de la maturité que dans un autre temps, & par consequent rendre les aliments un peu plus cruds , c'est à dire, retenir & engager davantage leur principes actifs, comme nous avons dit du pain; aussi pareillement nous dirons , que le vin doit être gouverné

verné à peu prez de la même manière ; c'est à dire, qu'il faut le faire tant soit peu fermenter dans la cuve avec la grappe, l'écorce & les grains du raisin tous froissés & rompus, auparavant que d'en exprimer le suc, qui a la verité ne sera pas si delicieux que s'il n'étoit pas ainsi cuvé, mais qui cependant contiendra les mêmes principes actifs qu'il avoit auparavant dans les meilleurs raisins dont il est sorti, avec cette seule difference qu'ils seront un peu plus embarrassés dans les parties salines, aspres & austeres de la grappe, de l'écorce, & des pins du raisin qui se seront dissoutes avec luy dans l'ébullition qu'il aura contracté par cette preparation qu'on fait ordinairement pour luy donner une legere crudité, comme nous avons dit au premier chapitre de ce livre, par le moyen de laquelle il aura cette qualité, non seulement de durer

plus long-temps , mais encore de faire un sang de même nature , qui sera plus ferme, plus solide & moins sujet à la corruption.

A l'égard des chairs des animaux que nous avons spécifiés cy-dessus , qui contiennent aussi quantité de principes actifs , & qui sont propres à vivifier le sang , & luy procurer bien souvent dans la suite un excès de maturité , il faut par consequent les assaisonner modérément avec les acides , afin de leur donner un peu de crudité qui calmera l'activité de leurs mouvement , & les empêchera de sortir si-tôt du mélange ; c'est pourquoy il faut éviter les aux , les oignons , les pourreaux , les échalotes , la moutarde , le poivre , les geroffles , la muscade , la canelle l'écorce d'orange , & les autres sortes d'épices & aromats dont on fait ordinairement les ragoûts, qui seroient

pour lors extrêmement dangereux, parce qu'ils ne manqueroient pas d'augmenter le mouvement du sang, & d'exalter d'une maniere extraordinaire ses principes, qui par consequent le mettroient dans une disposition prochaine à se corrompre.

Ainsi ces sortes de viandes, que nous reconnoissons pour les meilleures de toutes, ne doivent être servies que de deux manieres les plus simples, c'est à dire, bouïllies ou rôties, en faisant cuire avec les premieres l'ozeille, le sempervivum, le pourpier, l'oxitriphyllum, & les autres herbes acides, ou celles qui contiennent un suc nitro-tartareux, & qui par consequent ont aussi quantité de parties fixes, comme sont la bourrache, la buglosse, la laitue, & les chicorées, qui communiqueront leurs qualités au potage & à la viande. Comme aussi il faut user des dernieres apres

les avoir arrosées avec le verjus, le suc d'orange, de citron ou de grenade; ou bien avec un peu de vinaigre, qu'il faudra moderer suivant que les différentes constitutions de ceux qui auront le sang plus ou moins meur l'exigeront pour procurer cette legere crudité.

Pour les viandes noires, qui sont communes aux oyseaux de riviere, & aux autres venaisons de cette sorte, quoy qu'elles ne soient pas de si bon suc que les autres, néanmoins elles ne sont pas contraires dans cette occasion, puis qu'elles ont les mêmes qualités du sang d'où elles procedent, qui est plus crud, plus épais, & plus noir, parce que l'acide qui predomine s'étant uny avec ses parties les plus fixes, & ayant ainsi concentré les principes actifs, il a contracté cette couleur, qui est la veritable marque de la crudité, & non pas de la chaleur, & d'un sang brûlé, comme

pense mal à propos la Medecine de chaud & de froid, puisque l'experience nous fait voir tous les jours que les acides (qui même dans le sentiment de cette fausse doctrine rafraichissent) ne manquent jamais d'épaissir & noircir le sang aussi-tôt qu'on les mêle ensemble.

C'est aussi en faveur de cette legere crudité, qu'aprez le repas on peut permettre l'usage d'un peu de fruits acides, comme sont les cerises & les prunes aigres, les pommes reinettes, les groiselles & les raisins verds, & les coings confits; mais sur tout il faut éviter les fraises, les framboises, les meures les cerises & les prunes douces, les abricots, les pesches, les melons, & generalement tous les fruits qui peuvent acquerir leur maturité dans la premiere saison, ou sur la fin de l'esté, parce que non seulement ils sont de méchant suc pour être trop humides, mais encore

238 DES FIEVRES CONTIN.

parce qu'ils se corrompent tres facilement à cause de l'exaltation de leurs principes actifs, qui sortent continuellement du mélange par l'exhalaison de leur bonne odeur qui paroît si évidemment dans ces sortes de fruits, & qui flatte si agreablement les sens de l'odorat & du goût, qu'ils obligent plusieurs personnes d'en faire bien souvent un mauvais usage; mais particulièrement des melons, que le vulgaire met au nombre des fruits indigestes & capables de faire des crudités, & qui pour cette raison veut qu'on les serve avec les viandes les plus succulentes, & avec les vins les plus delicieux & les plus purs, pour corriger (comme il dit) la crudité de ces fruits, sans pourtant prendre garde que c'est le veritable moyen de les faire corrompre en augmentant ainsi leurs maturité, qu'il faudroit au contraire corriger par un regime entierement opposé;

c'est à dire, non seulement avec des aliments plus cruds , mais encore avec tres-peu de vin , & beaucoup d'eau qu'il faudroit boire par dessus, afin d'affoiblir le mouvement de leurs principes actifs déjà extraordinairement exaltés : comme aussi les assaisonner avec le sel qui les concentrera par son acidité, & leur donnera une moyenne crudité, qui les préservera de la pourriture, par laquelle ils contracteroient une si grande acrimonie , qu'ils exciteroient des mouvements convulsifs dans l'estomac & dans les intestins , pour produire cette maladie qu'on appelle *le cholera morbus*, dans laquelle le vomissement & le cours de ventre qui surviennent tout-à-la fois, sont si violents qu'ils épuisent entièrement les forces dans tres-peu de temps ; & causent par consequent une mort certaine & inévitable.

Quand aux poissons qui demeu-

rent toujours dans les eaux, bien qu'ils ne soient pas exposés à la malignité de l'air comme les autres animaux, qui en peuvent recevoir les méchantes impressions, & qu'ils paroissent contenir quantité de principes passifs, qui pourroient fournir un aliment capable d'entretenir cette moyenne crudité du sang, que l'on doit toujours procurer; néanmoins parce que ces sortes d'animaux ne contiennent presque point de principes actifs, sinon quelques soufres extrêmement impurs, qui ne sont pas même retenus dans le mélange par aucun sel fixe, comme il paroît dans leur résolution que l'on fait par le moyen de la Chymie, où il ne se trouve presque point de ce sel, qui devroit servir de lieu & de milieu pour les incorporer avec les parties aqueuses dont ils abondent, qui est la raison pour laquelle on les doit assaisonner avec beaucoup de

de sel pour suppléer à ce deffaut qui les fait bien-tôt exhiler avec la puanteur insupportable qui leur est propre , dans la corruption qu'ils contractent avec une facilité si prompte & si frequente qu'ils ne vaillent rien du tout pour la nourriture , non seulement dans le temps de la contagion, mais encore dans toute autre rencontre.

Enfin comme les acides sont les vrais preservatifs des Fièvres malignes , parce qu'ils empêchent la maturité du sang, sans laquelle il ne pourroit tomber dans la pourriture, l'on peut encore quelque fois boire des syrops de limon, de verjus , de groiselle, de berberis, de grenade, où de cerises aigres, dans un grand verre d'eau de fontaine, particulièrement dans les chaleurs de l'esté , lors que la soif est plus frequente, & qu'il est plus necessaire de moderer le mouvement

du sang qui est plus actif dans cette saison que dans les autres.

Bien que le mouvement & le repos soient capables de causer la crudité ou la maturité du sang, parce que leurs qualités sont de même nature que les principes qui predominent dans ces deux sortes de temperaments, & que par conséquent il semble que le dernier soit plus propre que l'autre dans cette occasion, néanmoins comme l'excez est toujours ennemy de la nature, suivant le cinquanteunième Aphorisme du second livre, *omne siquidem nimium natura inimicum*. Il faut aussi pour la conservation de la santé, que le bon usage de ces choses tende toujours à contenir le sang dans une juste temperature entre ces deux extrémités, & par ainsi il faut éviter l'oïveté qui ne s'accorderoit pas avec cette legere crudité des aliments que nous avons tant recom-

mandée, parce qu'elle l'augmenteroit excessivement, en étouffant la chaleur naturelle sous le poids des superfluités qui demeureroient dans les dernières digestions, à moins qu'elle ne fut suscitée par le mouvement d'un exercice modéré, dont il se faut toujours servir pour digérer insensiblement les crudités, faciliter la transpiration, & procurer la décharge des superfluités qui surabondent, sans pourtant passer aux exercices violents & laborieux, qui dans le temps de la contagion seroient dangereux, non seulement pour ceux qui auroient le sang meur, ou qui se seroient nourris d'aliments de cette nature parce que leur mouvement dégageroit les principes actifs & par conséquent les feroit sortir du mélange; mais encore pour les autres qui l'auroient aussi plus crud pour s'être servis d'une nourriture indigeste, parce qu'il

produiroit enfin la maturité qu'il faut toujours éviter.

A l'égard du sommeil & des veilles, il faut aussi observer une juste moderation dans leur retour reciproque ; car puisque le sommeil est absolument necessaire pour renouveler les esprits dissipés par les veilles, & reparer les forces épuisées par le travail, en procurant le repos des fonctions animales ; comme aussi pour faciliter la coction qui se doit faire dans les premieres digestions, en fortifiant les levains naturels par une chaleur moderement concentrée. La veille doit pareillement succeder quand cette coction est achevée, afin de distribuer l'aliment digeré pour la nourriture de toutes les parties du corps, & de procurer l'évacuation des superfluités nuisibles qui resultent de la digestion, en exerçant les sens engourdis, & perfectionnant leurs mouvements ani-

maux & naturels qui sont nécessaires pour cet usage.

C'est pourquoy il faut éviter l'excez de ces choses, lesquelles suivant le troisiéme Aphorisme du second livre d'Hippocrate, sont toujours préjudiciables, *somnus & vigilia utraque modum excedentia malum*, parce que le sommeil immodéré étouffe la chaleur naturelle en empêchant l'évacuation des excrements, qui par consequent remplissent le sang d'impuretés grossieres ou vaporeuses, & troublent le mouvement des principes actifs qui doivent être modérément exaltés pour faire la dissolution & la coction des aliments, d'où vient qu'il s'engendre quantité de crudités superflues qui engourdissent les sens, affoiblissent l'esprit, & rendent le corps lourd, pesant, & sujet à beaucoup d'infirmités; & c'est de là que viennent aussi bien souvent les Fièvres lentes.

parce que ce sommeil immodéré déreglant le mouvement des principes actifs qui s'agitent dans la confusion de ces parties superflues, il cause un bouillonnement du sang semblable à celui du vin nouveau, qui par conséquent seroit bien dangereux dans le temps de la contagion, parce qu'il pourroit facilement acquérir une entière pourriture.

Que si le sommeil immodéré est si préjudiciable, les veilles excessives le sont encore bien d'avantage, parce qu'elles agitent extraordinairement les esprits qui s'échauffent, s'enflamment & se dissipent entièrement; de manière qu'il arrive de-là par une conséquence infallible que les forces s'abbatent, à moins que les principes actifs du sang ne se dégagent incessamment de leurs contraires pour suppléer à cette perte, & que par conséquent ils n'allument la Fièvre

par l'impetuosité de leur mouvement, qui les fait bien souvent separer les uns des autres, & enfin tomber dans la dissolution; ce que l'on peut au contraire éviter quand les veilles sont contre nature, en se procurant artificiellement le sommeil, avec les remedes somniferes & anodins, tels que sont la decoction de laitüë, les fleurs de violettes, & de nymphaea, avec le syrop de pavot rouge, ou même de pavot blanc, qui se peuvent donner depuis une demie once jusques à une, & même quelques fois jusques à deux, suivant qu'il est plus ou moins difficile de procurer le sommeil.

Comme les aliments dont nous nous servons pour la nourriture, contiennent quantité de superfluités qui se doivent separer dans les digestions, il est necessaire qu'elles soient incessamment évacuées, de peur qu'étant retenues

trop long-temps elles ne tombent enfin dans la corruption , & qu'elles ne causent plusieurs maladies dangereuses par leurs mauvais levain , qui peut détruire la combinaison des principes du sang , & par ce moyen luy faire acquérir cette infigne pourriture que nous avons dit être la cause conjointe des Fièvres malignes.

Ainsi les excréments qui sont contenus dans les premières voyes, ayant plus de disposition à se corrompre que les autres , il faut que la nature s'en décharge tous les jours d'elle-même , ou bien pour y suppléer il faut les évacuer artificiellement avec les lavements laxatifs , puis qu'il est certain que ceux qui ont le ventre libre sont moins sujets aux maladies que les autres , suivant le commentaire sur l'Aphorisme trente-troisième du sixième livre d'Hippocrate, *Quibus alvus libera est minus morbis corripiuntur.*

Pour les passions de l'ame qui peuvent causer quantité de desordre dans le temperament , elles ne sont pas moins à éviter que l'excès des autres choses non-naturelles ; & pour cet effet il faut s'accommoder au temps , & s'exercer aux choses bonnes , serieuses , & agreables , afin de se tenir l'esprit content ; & dans une douce tranquillité , qui ne manquera pas de produire une joye moderée , qui est la seule passion de l'ame, capable d'entretenir & de conserver la temperature du sang dans une juste médiocrité pour réjouir le cœur , subtiliser les esprits , & susciter doucement la chaleur naturelle.

Ce qui ne se peut recontrier dans les autres passions qui l'agitent au contraire , & le font flotter différemment, tantôt du dedans au dehors , & d'autres fois du dehors au dedans ; de maniere qu'ils

troublent par ce moyen le mouvement de la circulation, & celuy de la fermentation.

Premierement, parce qu'elles exaltent extraordinairement ses principes actifs, qui par consequent se peuvent dissiper dans une joye excessive; ou bien parce qu'elles le font bouillir, & luy causent une grande rarefaction par le dégagement de ses parties sulphurées qui l'échauffent, l'enflamment, & le font paroître au dehors avec rougeur dans la cholere, qui pour cét effet est d'autant plus à craindre qu'elle dispose le sang, non-seulement à recevoir avec plus de facilité les impressions veneneuses du dehors, parce que ses parties sont moins unies dans cette agitation; mais encore pour la même raison elle le dispose à tomber dans la corruption.

Secondement, parce qu'elles engagent les principes actifs du

sang dans la masse grossière & pesante de leurs contraires ; qui par consequent l'empêchent de se fermenter , & retardent le mouvement de sa circulation dans le cœur , & les autres parties intérieures , où il reste à demy figé, en laissant les extrémités sans chaleur & sans couler, & causant des suffocations, des deffailances, des syncopes , & bien souvent la mort soudaine : comme il arrive subitement & violemment dans la terreur , & insensiblement & lentement dans la tristesse, qui produisent de tres-méchants effets, & qui pour cette raison sont toujours extrêmement dangereuses, parce qu'elles dereglent le mouvement naturel du sang, qui est absolument nécessaire pour faciliter la transpiration , sans laquelle il ne manqueroit jamais de se corrompre , comme dit le Poëte,

*Et vitium cupiunt ni moveantur
aqua.*

Quoy-que la diette puisse bien corriger les vicieuses alterations qui procedent de l'excès de la crudité, ou de la maturité, en observant un regime qui leur soit contraire; comme aussi diminuer la plenitude qui se feroit faite par une trop grande, ou trop bonne nourriture, en se servant pour cet effet de l'abstinence, ou des aliments moins nourrissans, afin de prevenir les suites facheuses que cette plenitude à coûtume de produire, en empêchant la transpiration des superfluités sulphurées, qui se doivent continuellement exhaler de la fermentation du sang, lesquelles ne pourroient sortir faute d'espace, si les vaisseaux étoient trop pleins; & qui par consequent ne manqueroient pas d'augmenter son mouvement naturel & de causer

la Fièvre ; Mais parce que cela ne se pourroit faire que fort lentement par la diette , il est plus utile & plus avantageux dans cette occasion de se servir du remede que nous fournit la Chirurgie par la saignée , dont on se doit toujours servir quand cette vicieuse plénitude se rencontre , suivant le sentiment d'Hippocrate , au troisieme Aphorisme du premier livre , *Horum igitur causa bonum eum habitum solvere conducit haud cunctanter* : Particulièrement lors qu'elle se manifeste par la plénitude des chairs & la pesanteur de tout le corps , qui cause une lassitude & une difficulté de se mouvoir , parce que les veines sont extraordinairement tenduës par l'abondance du sang qu'elles contiennent , qui fait qu'elles grossissent & enflent si excessivement les muscles qu'ils ne peuvent pas se plier avec la même facilité qu'ils

faisoient auparavant , pour exercer leurs fonctions animales ; d'où vient que la couleur est plus vive, la chaleur plus grande , la respiration plus courte , le sommeil plus engourdy & plus long , & les urines plus colorées que de coutume.

Mais si la Chirurgie est nécessaire pour vuider la plénitude par la saignée , afin d'empêcher le bouillonnement du sang qui lui succede si souvent , & qui est si dangereux dans le temps de la contagion , la Pharmacie est bien encore plus utile , puis qu'elle nous peut donner le moyen de nous préserver des Fièvres malignes, soit par les médicaments purgatifs , qui doivent chasser les superfluités nuisibles , soit par les remèdes qui peuvent résister à la pourriture.

Ainsi pour commencer par les purgatifs , je dis qu'il faut bien

prendre garde de s'en servir pour se précautionner de ces sortes de maladies , aussi-bien que de beaucoup d'autres lors qu'on est encore dans une parfaite santé, d'autant qu'ils ne peuvent jamais être utiles dans cet état , & que tout au contraire ils sont toujours fort préjudiciables , comme le remarque Celsus , au premier chapitre, du premier livre , *Cavendum tamen est ne in secunda valetudine adversa præsidia consumantur*. Parce que ceux qui se portent bien ne peuvent jamais que tres-difficilement souffrir l'action des médicaments purgatifs , qui produisent un mouvement extraordinaire dans la fermentation du sang , pour separer le pur de l'impur , & qui pour cette raison ne peuvent manquer lors qu'ils sont privés de cet effet de le troubler & de dissiper ses principes les plus actifs dans cette agitation , pour causer bien sou-

vent des deffailances, qui accompagnent presque toujours cette dissolution, suivant les Aphorismes trente-six & trente-sept du second livre, *sana habentes corpora Pharmacis purgati cito exolvuntur, & qui bona sunt valetudine purgationes difficulter ferunt.*

C'est pourquoy auparavant que de s'en servir, il faut toujours être assuré que la masse du sang ou les premieres voyes soient remplies des excrements superflus, qui demandent d'être incessamment évacués, afin de choisir pour cet effet les purgatifs les plus moderés, comme le Sené, la Manne, la Rhubarbe, les Tamarins, & le Syrop rosat; de peur qu'en sejourner trop long-temps ils ne contractent enfin cette insigne pourriture, qu'ils pourroient ensuite communiquer par leurs mauvais levain, & ainsi produire ces Fièvres malignes, que l'on pourra au contraire aisement

aisement éviter par l'usage de ces remèdes.

Que si les médicaments purgatifs ne se doivent jamais donner lors que le sang est pur , il faut au contraire que ceux qui doivent résister à la pourriture soient particulièrement employés dans ce temps là , où les principes actifs s'étant dégagés des principes passifs ils ne peuvent souffrir aucunes superfluités sans les faire sortir du mélange par l'impulsion de leur mouvement naturel , qui est le véritable état de la maturité & par conséquent le plus proche de la corruption.

Ainsi il ne resteroit plus pour terminer toutes les indications que nous avons proposées dans ce chapitre , que d'expliquer en quoy consiste la vertu des remèdes qui peuvent empêcher la pourriture du sang ; mais comme nous avons déjà dit que les acides ne man-

quent jamais de produire la crudité, qui suivant le mouvement naturel des choses ne pouvoit passer immédiatement à la corruption, il s'ensuit de là que l'on peut se servir avec succez du verjus, du vinaigre, du suc de limon, & des autres acides de cette espece, dans lesquels on pourra tremper quelques morceaux de pain, & les manger le matin à jeun, & même les reïterer environ deux ou trois heures apres dîner, & ainsi continuer successivement tous les jours, suivant la pratique de plusieurs Auteurs.

Cependant quoy-que ce remède qui est fort simple & tres facile, ne soit pourtant pas moins utile pour produire la crudité du sang, & ainsi le preserver de la corruption, neanmoins comme nous avons dit qu'il ne falloit pas le rendre absolument crud à cause des suites facheuses qui pourroient

proceder de cét excez , & que pour cette raison il faut entretenir une juste temperature entre la crudité & la maturité , ainsi que nous avons dit de l'usage des aliments, qu'il failloit se servir de ceux qui contiennent des principes actifs , & les arrêter dans le mélange, en leur procurant une mediocre crudité ; aussi pareillement il est certain qu'il n'y a rien qui soit comparable à cette celebre composition de Paracelse, qui se fait avec l'aloës , la mirrhe , & le safran , de chacun trois onces , qu'il faut mettre dans un matras à long col , & verser par dessus vingt onces d'esprit de vin , avec autant d'esprit acide de vitriol ; après quoy il les faut boucher exactement dans un vaisseau de rencontre, & le luter avec du blanc d'œuf , de la farine , & une vessie mouillée par dessus , pour les mettre en digestion à une chaleur lente, pendant

l'espace de quatorze jours, & ainsi il se fera un extrait d'une liqueur un peu noire, laquelle il faudra filtrer par le coton dans un entonnoir couvert, qui soit posé sur une phiole à col étroit, pour empêcher qu'elle ne s'évapore, afin de la garder bien bouchée pour s'en servir tous les matins à jeun dans un verre de vin blanc, ou bien dans un bouillon.

C'est ce remede qui pour ses grandes & admirables vertus est appelé l'elixir des propriétés, & dont l'usage est si necessaire pour se garantir des Fièvres malignes: Premièrement, parce qu'il peut preserver le sang de la pourriture par le moyen de l'aloës & de la mirrhe, où les esprits sulphurés & recuits qui s'y rencontrent se sont unis si étroitement, qu'ils ont produit leur salutaire & balsamique amertume, qui est tellement incorruptible qu'il n'y a point

d'agent naturel qui la puisse faire changer de nature , pour acquérir un autre savor , sans détruire les principes substantiels qui l'ont produit , ou bien les faire sortir du mélange ; ce qui arrive d'autant plus difficilement , qu'ils ne sont plus si volatils qu'ils étoient auparavant que d'être ainsi recuits , & c'est ce qui est cause que ce suc , ou cette gomme qui ont cette qualité se conservent aussi plus long-temps sans se corrompre ; & que non seulement ils sont utiles pour se préserver de la pourriture , mais encore qu'on les employe à embaumer les corps morts , pour les rendre en quelque façon incorruptibles , comme nous lisons au chapitre dix-neufvième de Saint Jean , où il est rapporté , qu'un Prince Juif apporta une mixtion d'environ cent livres d'aloës & de mirthe pour embaumer & conserver le Corps sacré de nôtre Sauveur

JESUS-CHRIST, quoy qu'il fut incorruptible de sa nature.

Enfin comme les autres choses qui entrent dans cette composition n'ont été ajoutées que pour entretenir & conserver le sang dans une juste temperature, entre la crudité & la maturité, il faut aussi considerer, que quoy-que le saffran aye des principes actifs qui ont été extraits & exaltés par ceux de l'esprit de vin, neanmoins parce qu'il a aussi quantité de parties passives & astringentes, qui sont capables de les retenir dans le mélange & leur causer une mediocre crudité; aussi semblablement l'esprit acide du vitriol retient, arreste & fixe ceux de l'esprit de vin afin qu'ils ne puissent acquérir la maturité, & qu'ainsi toutes ces choses qui sont mélangées avec une methode si raisonnable, ne puissent manquer de produire les admirables & salutaires effets que

nous avons attribués à cette celebre composition, qui peut servir d'une Medecine universelle pour empêcher le sang de tomber dans la pourriture , & par consequent . nous preserver des Fièvres malignes.

Ecce enim veritatem dilexisti incerta, & occulta sapientia tua manifestasti mihi , Psal. 50.

E I N.

